

possibles

VOLUME 13 ● NUMÉRO 4 ● AUTOMNE 1989

la mère ou l'enfant?



LA MÈRE OU L'ENFANT ?

possibles
VOLUME 13 ● NUMÉRO 4 ● AUTOMNE 1989

possibles

B.P. 114, Succursale Côte-des-Neiges, Montréal, Québec, H3S 2S4

Comité de rédaction :

Rose Marie Arbour, Francine Couture, Marcel Fournier, Gabriel Gagnon, Lise Gauvin, Monique La Rue, Raymonde Savard, André Thibault.

Secrétariat et administration : Suzanne Martin

Collaborateurs(trices) :

Éric Alsène, Marie Bouchard, Francine Déry, Roland Giguère, Jacques T. Godbout, Suzanne Jacob, Gaston Miron, Marcel Rioux.

La revue est membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AEPCQ).

Les articles parus dans la revue POSSIBLES sont répertoriés dans *Point de repère*.

Les textes présentés à la revue ne sont pas retournés.

Possibles est subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Québec et le Conseil des Arts du Canada.

Sur la page couverture :

Josée Lambert

De l'intérieur vers l'extérieur,
« La vision d'Alice Bée »,
photographie noir & blanc,
mai 1989

Conception graphique

et maquette de la couverture :

Nicole Morisset

Typographie et mise en page :

Composition Solidaire inc.

Impression : Imprimerie L'Éclaireur, Beauceville

Distribution : Diffusion Dimedia

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec
D775 027

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Canada
ISSN : 0703-7139

© 1989 Revue *Possibles*, Montréal

TABLE DES MATIÈRES

ESSAIS ET ANALYSES

Éditorial	
LISE GAUVIN	5
L'amour des enfants	
MONIQUE LA RUE	11
Des mots et des maux d'enfants : le langage des enfants	
ANDRÉE RUFFO	17
Le débat sur la natalité	
ANDRÉ THIBAUT	19
De l'intérieur vers l'extérieur	
JOSÉE LAMBERT	31
L'enfant dans la vie quotidienne	
RAYMONDE SAVARD	33
Le désir d'enfant	
MADELEINE GAGNON	43
Sujets post-structuralistes ou périls de la parenté : le « cas de Baby M »	
CHRISTIE Mc DONALD	49
L'infirmière et la pornographie	
CHRISTIANE ROBITAILLE	57
Hôtel Dieu	
CAROLE DAVID	67
Complément direct (sur quelques dessins d'enfants)	
GENEVIÈVE AMYOT	69

**L'inquiétude gronde
au fond de nos ventres**
ZAÏDA RADJA _____ **73**

Protestation gynile
LOUKY BERSIANIK _____ **81**

L'enfant et les services de garde
SUZANNE
DOUCET DANSEREAU _____ **95**

**Une situation idéologique
complexe : le problème de
l'avortement**
JEAN-H. GUAY _____ **101**

TÉMOIGNAGES

**Vivre sous pression...
en constante contradiction**
RENÉE JOHANNE CAMPEAU _____ **115**

Chronique d'une fin d'année
D. KIMM _____ **121**

CHRONIQUES

SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION :

**Le réseau de la
conscientisation au Québec**
YVAN COMEAU _____ **131**

**COURTEPOINTES
ET POINTES SÈCHES** _____ **141**

LISE GAUVIN

La mère ou l'enfant...

Au départ, nous ne savions pas ce que cela pourrait donner. D'ailleurs au départ, on ne sait jamais. C'est même pour cela qu'on fait un numéro, pour savoir un peu plus, voir plus clair. Explorer, quoi ! L'idée nous en est venue après un repas prospectif et très digestible au Jardin d'Orient. C'est toujours là qu'on se réunit quand on veut discuter en vrac, sans ordre du jour, et lancer des projets. Juste avant de se séparer, quelqu'une — c'est peut-être moi — a dit qu'il serait temps qu'on revienne à cette chose très grave et douce qui s'appelle la maternité et qu'on en parle à partir de soi, de son expérience, à partir de son désir ou de son non-désir de l'enfant.

Mère Teresa venait de faire campagne contre l'avortement. Cela nous agaçait au plus haut point. Aussi sainte fût-elle, de quoi se mêlait-elle celle-là ! ! Puis au cours de l'année sont venues des émissions comme *Disparaître*, des stratégies politiques (la prime au troisième enfant), et des statistiques démographiques liant le destin et le déclin des francophones du Québec à la dénatalité. Ces statistiques, toutefois, ne tiennent jamais compte de l'augmentation de la population active, mais seulement « des

bébés en moins », comme le souligne André Thibault. De là à mettre la faute sur le dos des femmes, le pas, dans certains cas, est vite franchi. La démagogie n'est pas loin. Ni la psychose culpabilisante. La revanche des berceaux, c'est pour bientôt ? Personne n'y croit, mais n'empêche que quelque part, cela flotte dans l'air. Comme l'idéologie. Qu'advient-il demain de cette société jadis dite matriarcale ? Mais là encore, le diagnostic est fortement contestable. Pourtant, des amis me disent que des stérilets sont tombés. Que d'autres femmes ont cherché très sérieusement et prospecté dans leur environnement immédiat le candidat père idéal. Le sujet, enfin, est devenu à la mode. Incontournable, comme on dit.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Cela ne le rend pas plus facile à traiter. Parmi nous, certaines voulaient dire l'événement de leurs maternités. Ces choses-là, qui sont au plus près de la vie, au moment même où un « possible » bascule sans retour dans l'existence, ne sont pas aisément racontables. Madeleine Gagnon le constate : « Et pourtant, quelque chose résiste à ce que je raconte (limpidement) les merveilles que j'ai vécues là. » Alors on a choisi d'y aller discrètement, par approximations. On a préféré cerner le sujet — car c'est bien du *sujet* qu'il s'agit — par ses entours. Tâcher de l'apprivoiser.

En posant la question « la mère ou l'enfant ? », *Possibles* reprend de façon ironique le faux débat qui, aujourd'hui comme hier ou avant-hier, sous-tend le discours social et politique. Faux débat car non seulement un pareil choix ne peut se faire, mais parce que, dans le contexte actuel, ni l'un ni l'autre de ces statuts ne sont vraiment pris en compte par l'ensemble de la société. Que signifie exactement être mère ? Donner la vie ? À l'heure des nouvelles technologies, la question se pose de façon troublante et le cas de Baby M en montre bien toute la complexité. La maternité deviendrait-elle une pure fonction biologique ? de reproduction ? Cette fonction est-elle négociable ?

Donner la vie, oui, mais de quelle façon ? Encore une fois, une certaine manière d'envisager la technologie lors de l'accouchement vient à l'encontre des désirs profonds des femmes qui réclament des méthodes plus appropriées pour vivre leur grossesse dans les meilleures conditions. S'il est normal et légitime de sonner le signal d'alarme sur l'absence d'un nombre suffisant d'enfants pour assurer la survie d'une collectivité, a-t-on vraiment analysé les causes de cette situation et en a-t-on tiré toutes les conséquences ? Qu'on lise la journée type d'une mère à la maison ou la relation d'une maladie d'enfant et on comprendra vite le contrat global, le temps-plein-tout-le-temps-et-pour-longtemps que signifie le choix d'avoir un ou des enfants.

Plus profondément, ce qui est mis en cause et révélé à travers tous les tiraillements actuels et la « mauvaise odeur de culpabilité quant à ces enfants qu'on n'a plus », c'est l'image même de la femme et, par le fait même, la difficulté de percevoir cette dernière comme une personne à part entière, c'est-à-dire libre. Le débat sur l'avortement, l'impossibilité d'obtenir des services de garde adéquats, la manière avec laquelle on enferme les femmes qui se réalisent sur divers plans dans une caste à part, celle des superfemmes, participe d'un même problème de représentation et de modèle. Problème bien identifié par Christiane Robitaille dans le cadre de ce numéro, en ce qui concerne les infirmières. Mais toutes les femmes ne sont-elles pas, du point de vue de l'image, considérées comme des infirmières ? A-t-on vraiment accepté qu'elles aient à la fois un métier et une vie affective complète ? Qu'on me permette un témoignage personnel. Quand, dans les années 60, je me présentai dans les collèges classiques féminins de Montréal pour obtenir un poste d'enseignante, quelque temps avant mon mariage, la réponse des religieuses a été celle-ci, invariablement : « Nous ne prenons pas de femmes mariées. » Pourquoi ? demandais-je naïvement. « Parce que la plupart du temps elles tombent enceintes, ont des maux de cœur

et manquent des cours. Nous ne voulons pas empêcher la famille, mais... » Autrement dit, mon choix était simple : ou me marier, ou enseigner. Puisqu'en me mariant, selon les statistiques religieuses, je devenais une enseignante à risque dont personne ne voulait ! J'ai fini par obtenir un poste dans un collège classique à l'esprit un peu plus large que les autres en écrivant une lettre pour dire que mon mariage était devenu incertain et qu'en plus, je savais respecter un contrat. Ce qui fut fait. Je n'ai donc pas fait le choix qu'on me demandait alors. En fait, je ne pouvais pas choisir.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

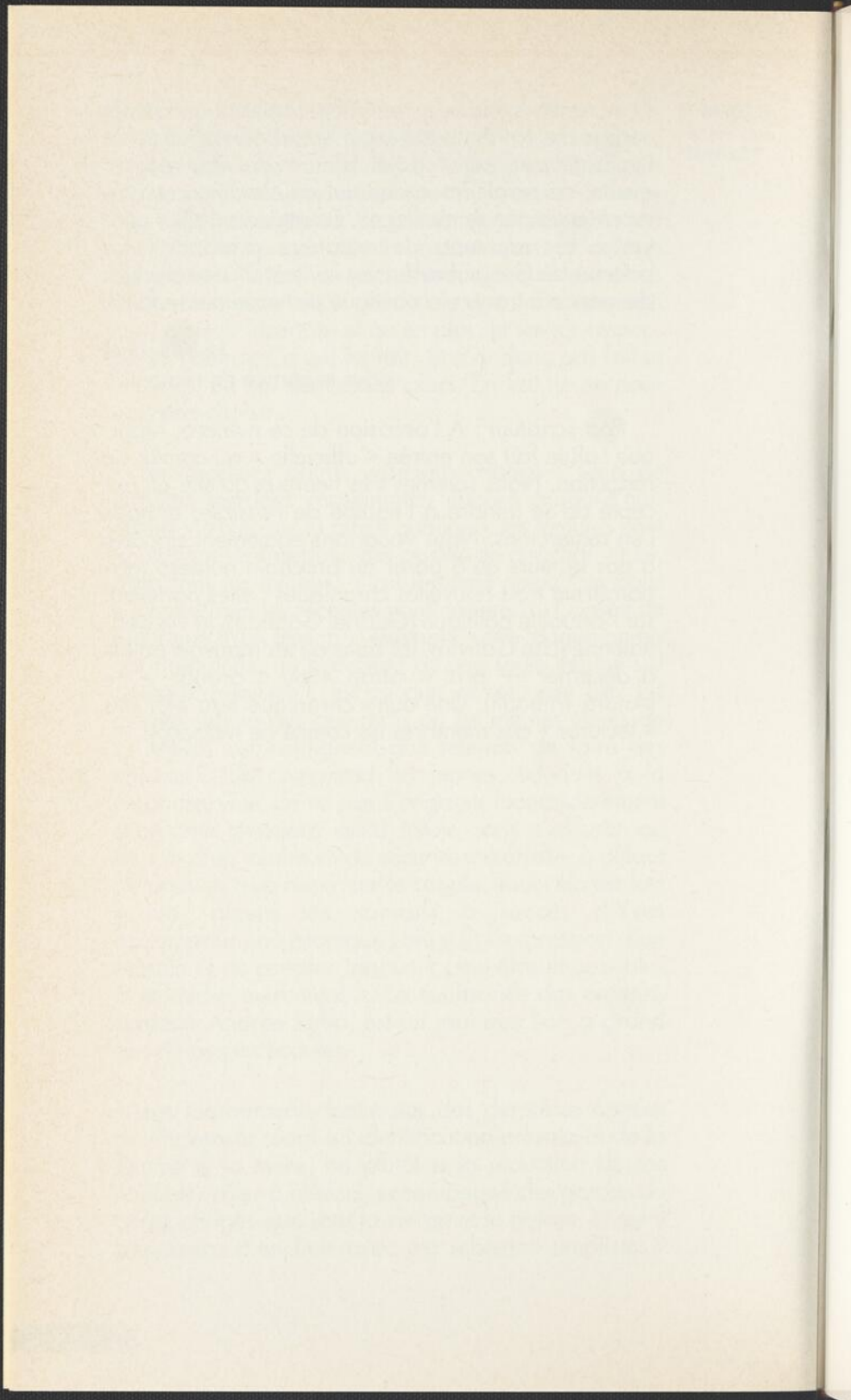
Les modèles ont-ils vraiment changé ? Que de chasses gardées masculines, encore aujourd'hui. Moins visibles sur la place publique, les femmes sont le plus souvent exclues des postes de direction et ce, dans tous les milieux. Y a-t-il même quelqu'un pour s'étonner que les récentes nominations au Conseil de la langue française, par exemple, cette langue qu'on dit maternelle, ne prévoient qu'une seule femme sur douze conseillers ? Est-ce que ce ne sont pas les mêmes religieuses que jadis ou les mêmes clercs de la nation qui enjoignent aux femmes de faire des enfants ? On comprend les jeunes, éduqués à la responsabilité, de ne pas s'engager inconsidérément dans une aventure aussi totale sans s'assurer au départ d'un minimum de sécurité matérielle, à défaut de pouvoir trop miser sur le couple. Tout cela est fort grave, disent les romans à succès d'Yves Beauchemin, où Monique LaRue lit l'expression d'un refoulé et de certains tabous « peut-être impossibles à entendre autrement ». La souffrance des enfants, proteste Andrée Ruffo, est un mal que l'on a grand tort de ne pas écouter.

Les mouvements féministes des dernières années ont fortement réagi à l'identification prioritaire de la femme à la mère, ou plutôt à la réduction de ses multiples rôles à celui-ci, accompagné des gardes du corps obligés que sont la vierge et la putain. N'est-il pas temps d'en finir avec ces schémas simplistes ?

Éditorial N'y aurait-il pas lieu, tout en ne reniant en rien le vertige des extrêmes et l'expérience bouleversante de l'enfantement, cet « Hôtel Dieu » des commencements, de revoir les codes qui en conditionnent les représentations symboliques. En attendant d'en arriver à ces moments de mutations profondes, les poèmes de Geneviève Amyot invitent à une relecture du monde à travers la poétique picturale des enfants.

Lise Gauvin
pour le comité de rédaction

Post-scriptum : À l'occasion de ce numéro, Monique LaRue fait son entrée « officielle » au comité de rédaction. Nous sommes très heureux qu'elle ait accepté de se joindre à l'équipe de *Possibles* et nous l'en remercions. Nous voudrions également signaler à nos lecteurs qu'à partir du prochain numéro, apparaîtront trois nouvelles chroniques : elles porteront sur l'actualité politique (Gabriel Gagnon), la vie quotidienne (Lise Gauvin), les bons ou les mauvais points à décerner — prix « citron » ou « orange » — (André Thibault). Une autre chronique fera état des « lectures » des membres du comité de rédaction.



L'amour des enfants

Les deux derniers romans d'Yves Beauchemin ont eu, dans le public québécois, une résonance aussi exceptionnelle que profonde, qui ne doit pas être confondue avec l'engouement passif pour certains téléromans, ni attribuée simplement au marketing ou à la seule habileté technique du romancier. L'image de l'enfant y est centrale. Reprenant des archétypes de la tradition populaire et de la littérature enfantine — l'enfant abandonné, la recherche de la mère perdue — le récit se tient, dans les deux cas, très près du fantasme que Freud désigne par l'expression « roman familial », rattaché au complexe d'Œdipe, et donc à la question de l'accession à la maturité. Un narrateur omniscient tire, sans se cacher, les ficelles d'un théâtre naïf et très contemporain où la maman, la putain, et l'enfant, se livrent à un étonnant jeu de rôles. Dans les moules déculpabilisants et libérateurs du cliché et du mélodrame s'expriment des malaises actuels, voire des tabous sociaux, peut-être impossibles à entendre autrement.

Dans *le Matou*, monsieur Émile, rejeton d'une mère irresponsable, buveur de bière précoce, reçoit la protection d'un jeune couple, Élise et Florent, et de

leur ami Picquot. Quand Élise se trouve enceinte, monsieur Émile, réclamé par sa vraie mère, se sachant remplacé auprès de ses parents substituts, se tue en courant après son chat sur les toits. Plus précisément, « on » le tue. « Quelqu'un », qu'on suppose être l'irréel Ratablavasky, a placé sur son chemin la bouteille d'alcool maléfique qui entraîne sa chute. L'efficacité émotive du mélodrame rend ici tangible le meurtre anonyme et collectif qui se trouve derrière tout suicide. Car c'est bien un suicide d'enfant que l'on nous raconte.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

L'enfant, ce qui normalement grandit, s'émancipe, et s'achemine vers l'indépendance, a donc été tué dans l'œuf par la société du « confort et de l'indifférence ». La mère de cet innocent sacrifié n'a rien de la mégère frustrée d'*Aurore l'enfant martyr*, matrone indélébile de notre inconscient collectif. Madame Chouinard ne voulait que sa part du rêve québécois : s'amuser, avec ses amants, en Floride. Cette femme infantile et stupide n'a tout simplement pas su réaliser la condition *sine qua non* de la maternité : faire le deuil de l'enfant en elle. Sans doute avait-elle appris plus facilement, à travers les codes ambiants, à jouer le rôle de la putain que celui de la maman, tant est grand le refoulement de l'amour maternel dans les représentations actuelles de la femme. Julia Kristeva parle, elle, de « l'incapacité des codes modernes d'appriivoiser le maternel »¹. Rompant avec le modèle des Rose-Anna Lacasse, maman Plouffe, et autres Laura Cadieux, la maman d'Émile a confusément compris que peu de statuts sont aussi méprisés que celui de mère. Qui pourrait lui lancer la première pierre ? Privée de la capacité de penser, la malheureuse ne peut que, trop tard, enterrer somptueusement son chérubin, elle-même victime et n'ayant vraiment rien compris à la vie.

Dans *Juliette Pomerleau*, Beauchemin, qui n'a pas l'habitude d'abuser de la citation, fait expressément

1/ Kristeva, J., *Histoires d'amour*, Denoël, Paris, 1983, p. 226.

référence à un classique de la littérature populaire enfantine, *Sans Famille*, d'Hector Malot, publié à Paris en 1878. Ces deux romans de « fin de siècle » sont séparés par une centaine d'années. L'un fut écrit après l'échec de la Commune de Paris (Malot, sans être de l'insurrection de 1871, fut un ami et un correspondant de l'insurgé Jules Vallès en exil à Londres). L'autre a été écrit après le référendum québécois (on connaît l'attachement de Beauchemin à la cause de l'indépendance politique). Survenant tous deux après l'échec d'une tentative d'émancipation collective, ils ont une structure commune, apparemment sans rapport avec la conjoncture socio-politique : un imbroglia sépare, par erreur, un garçon de sa mère, dès sa tendre enfance ; l'orphelin recrée une famille auprès d'adultes bienveillants, puis, d'aventure en aventure, retrouve ses origines.

Ces retrouvailles de l'enfant, devenu jeune homme, avec sa mère sont chez Hector Malot le « happy end » d'un roman œdipien « normalement résolu ». Dans *Juliette Pomerleau*, signe des temps, elles sont au contraire catastrophiques. Denis donne toutes les chances à sa mère, victime d'un amant possessif et dominateur, de renouer avec sa vraie nature. Mais un secret et incontrôlable épisode sado-maso a apparemment tué, chez cette femme filiforme, aux nerfs et aux poumons rongés par le tabac, l'amour maternel. Chez ce personnage, dont le prénom (Adèle) autant que son destin de victime l'apparentent à la célèbre Aurore (même majuscule initiale), l'instinct maternel, si tant est que la chose existe, apparaît comme un « organe tellement meurtri et tuméfié qu'il ne pouvait plus exercer d'autre fonction que celle de souffrir ».²

À l'inverse, on trouve décuplés, chez sa tante la veuve Juliette Pomerleau, les attributs quasi mythiques de la maternité : abondance du corps, généro-

2/ Beauchemin, Y., *Juliette Pomerleau*, Québec/Amérique, 1989, p. 582.

sité des sentiments, sens de la continuité, énergie inépuisable. Défiant les canons de la beauté féminine, insoucieuse de son image, Juliette est chaste et épargnée par les émois du désir jusqu'à ce qu'elle soit remarquée par un brave vendeur de balayeuses qui parviendra à la « sexualiser » *in extremis*. Elle maternelle son petit-neveu aussi bien que sa nièce, règne sur une véritable ruche, et étend ses fonctions protectrices jusqu'au patrimoine architectural.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Mais elle n'est pas une mère biologique. Mère physique et mère émotive se croisent, s'opposent sans se fusionner. De même, vie sexuelle et sentiment maternel n'arrivent pas à se développer dans la même femme. Démantelée par le temps, la cellule familiale ne se reconstituera pas non plus. (À moins, bien sûr, que l'auteur, matois, ne nous réserve une suite qui vienne infirmer ces conclusions.)

Quant à Denis, l'enfant, c'est un véritable modèle de patience, de sagesse, de maturité, de générosité. Doué d'une autonomie, d'une capacité de jugement exceptionnelles, il est prudent, intelligent, mesuré. Pathétique dans cet excès même : il ne peut pas, dans sa situation, se permettre de quémander, faire des colères, exiger, talonner, emmerder. Il se tait. Il se confond avec les murs. Après tout, il a été tenu pour mort. Et peut-être l'est-il, d'une certaine façon. Une image. Un ange ! Il rejoint ainsi, dans son irréalité, la cohorte des anges de la littérature québécoise, dont parle Pierre Nepveu dans son *Écologie du réel* (sous-titre : *mort et naissance de la littérature québécoise*)³.

« Je me réveille en criant quand une petite fille géante me dit à l'oreille qu'elle est ma fille et que je n'aurai jamais d'enfant » écrit Yolande Villemaire⁴ qui fait de l'ange une figure centrale de son œuvre. Enfant mort de chagrin, tel monsieur Émile, enfant angélique qui se garde de déranger un monde où il

3/ Nepveu, P., *L'Écologie du réel*, Boréal, 1989.

4/ Villemaire, Y., *La Vie en prose*, Les Herbes rouges, 1980, p. 20.

n'a aucune place légitime, tel Denis, rejoignent dans les limbes l'enfant qu'on n'a pas eu et qui revient en rêve. Féroce conflit. « Insupportable est la mort de l'enfant : elle réalise le plus secret et le plus profond de nos vœux »⁵, écrit le psychanalyste Serge Leclaire.

Nous voilà une fois de plus au royaume d'Hamlet, où bien sûr quelque chose est pourri. *To be or not to be* : en avoir ou pas (des enfants). Flotte dans l'air, par les temps qui courent, une mauvaise odeur de culpabilité, anonyme et collective, quant à ces enfants qu'on n'a plus, dans la société faiseuse d'anges qu'est devenue, en moins de 30 ans, celle de la revanche des berceaux. Dans le chœur hilare des *yuppies* et des *dinks*, remontent des bouffées de mauvaise conscience, face à ces enfants qu'« on » tue, de bar en bar, de verre en verre, faibles avatars d'Aurore dans le monde post-féministe, post-libération sexuelle, post-moderne, post-etc. Et devant les jeunes femmes abruties par le cataclysme d'identité qu'est l'expérience de la maternité en cette fin de siècle, on ferme les yeux, on continue sa carrière. Rien d'étonnant à ce que les vautours médiatiques en profitent pour faire passer, au-dessus de nos têtes, le spectre de notre fameuse disparition.

Restent quelques « grosses femmes ». Les lecteurs, qui ont toujours raison, semblent aimer ces piliers. Il y a même, plus sveltes, plus désirables, quelques fragiles Maryses : évocations romanesques de l'amour des enfants. Et si c'était vrai ? Si cela existait ? Des gens qui aiment, tout simplement, les enfants ? Comme Bohu Martinek et son amie Rachel, qui, en douce, subtilement, triomphent de la peur de l'enfant gêneur ? Des personnages pour qui prendre soin des enfants est une attitude naturelle, allant de soi, voire agréable, et que cela n'empêche ni de baiser, ni de réussir dans la vie. Après tout, il ne s'agit que d'un processus normal : laisser l'enfant vivre, devenir in-

5/ Leclaire, S., *On tue un enfant*, Le Seuil, 1975, p. 10.

dépendant. Dans ces images de croissance possible s' imagine peut-être le futur, ce qui renaît après le silence, l'échec, et la mort. « C'est en concevant des enfants qu'(on) donne le change et tente de sortir des limbes »⁶. Apprivoisant l'enfant, ces personnages apprivoisent la mort, et accèdent à la maturité. La vie fictive rejoint et nourrit toujours la vie collective : il faut faire attention à l'image de l'enfant...

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

6/ *Id.*, *ibid.*, p. 23.

Des mots et des maux d'enfants : le langage des enfants

Françoise Dolto a dit « tout est langage ». Peu d'entre nous, adultes, parents, éducateurs, avocats, juges, saisissent la réelle portée de cette affirmation.

Trop souvent l'adulte s'arrête aux mots lorsque, par bonté, condescendance, tolérance, il aura accepté de donner, ne serait-ce que quelques moments, la parole à l'enfant. Il s'arrêtera à ces mots, les traduira, déformera, interprétera, jusqu'à ce que, satisfait, il puisse leur trouver un sens qui lui convienne et garantisse le maintien de son paisible confort émotif.

Or, là n'est pas la réalité de l'enfant. En effet, l'enfant communique avec l'adulte ou tente de le faire de mille façons, la parole n'étant qu'une expression de ce langage. L'enfant nous parle par ses larmes, ses rires, ses maladies, sa violence, son désespoir, ses retraits, ses rêves, sa colère, sa déception. L'enfant cherche désespérément à communiquer.

Savoir que les enfants ont un langage est une chose. Comprendre ce langage en est une autre.

Que veulent au juste nous dire ces enfants drogués, délinquants, suicidaires, ces enfants qui refusent de se rendre à l'école, qui se réfugient dans les maladies mentales ou dont le « gang » est devenu l'unique famille?

Que nous disent-ils au juste ces enfants, ou plutôt nos enfants?

Il m'apparaît important que collectivement nous prenions conscience de ce qui se passe autour de nous, de la souffrance des enfants. Il faut arriver à comprendre ce que nous disent ces enfants, victimes résignées ou révoltées.

Il faut redonner la parole aux enfants, pour que s'établisse une communication vraie entre enfants et adultes dans le respect et la dignité. C'est par ce langage que l'enfant a sa condition d'homme.

Il n'est pas trop tard pour leur faire confiance. Peut-être pourront-ils à leur tour, grâce à cette rencontre « vraie » entre une personne responsable et consciente de l'être et un enfant qui lui parle de sa situation, pardonner et reprendre confiance en eux-mêmes, trouver un but à leur vie et devenir des êtres libres et unifiés.

Pour que ces enfants, construits sur leur souffrance dite, comprise, acceptée trouvent un sens à leur vie, il faut éviter que ne se perpétue l'inévitable malentendu entre adultes et enfants. Il faut leur donner une place de choix dans nos vies et reconnaître leur fragilité et leur importance.

Il faut développer une écoute attentive exceptionnelle de leurs besoins et une croyance inconditionnelle en ce qu'ils peuvent devenir.

ANDRÉ THIBAUT

Le débat sur la natalité

Les calculatrices des démographes scandent le tempo : un... deux-trois, un... deux-trois-enfants ! Sur ce rythme de valse triste, la complainte des prophètes de malheur chante la nostalgie des jours anciens où nos mères faisaient pleuvoir dans le désert la manne reproductrice. On laisse entendre qu'un temps de neige a suivi et que les petites abeilles affairées à transporter notre pollen de fleur en fleur ont interrompu leurs balades. Dans leurs moments optimistes, nos libérateurs locaux « font un rêve » dans lequel une procession de troisièmes bébés boute les Anglais hors du royaume de Nouvelle-France. Mais comme dans une suite de mélodies de Fauré, dès qu'on rebranche les impitoyables calculatrices « après un rêve », la courbe descendante de l'inventaire des « berceaux » inspire de sombres pronostics.

Plusieurs étages plus bas, avec des mots plus prosaïques et peut-être dans une autre langue, des femmes et des hommes décident cas par cas de se reproduire ou non. Ils se débattent dans la natalité pendant que d'autres débattent sur la natalité... très loin au-dessus de la natalité, trop au-dessus pour y

exercer quelque impact ou pour comprendre ce qui s'y passe.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Scènes d'enfants

S'ils regardaient les choses de moins haut, ils constateraient d'abord un fait brutal : la femme qui met un enfant au monde aujourd'hui risque fort de devoir l'élever seule une partie de sa vie. À trop écouter les voix célestes, nos héroïnes risquent le bûcher.

Cet aspect des conditions réelles de l'engagement parental est rarement abordé dans les discours sur la reproduction nationale. D'ailleurs, en règle générale, les discours qui font du devoir national une priorité absolue ne s'embarrassent pas de ces banales pré-occupations quotidiennes. Sous d'autres cieux, il y a environ un demi-siècle, beaucoup d'artistes, de philosophes, de scientifiques, et autres sentimentaux, préférèrent renoncer à leur nationalité plutôt que de se plier à ce type de priorité. Bien sûr, le nationalisme québécois demeure bien modéré et bien gentil par comparaison, et des analogies trop poussées seraient odieuses. Mais toute proportion gardée, la question posée est la même, celle de la nature et de l'importance du rapport entre la collectivité et ses membres.

La raison d'État justifie-t-elle le sultan de contrôler la vie de ses épouses ? Nos Schéhérazades répondent que non, et les mille et une nuits que dure la réponse contraignent le sultan à se recycler dans l'art de la patience.

Visiblement, les femmes n'entendent pas faire seules les frais de l'éclatement de la famille, et cumuler simultanément sur leurs seules épaules une participation socioéconomique élargie et des charges maternelles accrues. Un lieu d'observation privilégié s'est offert à l'analyse ces dernières années avec le

droit au retrait préventif accordé aux femmes enceintes lorsque leur tâche comporte des risques pour la grossesse. Comment s'est passée *in vivo* l'application de cette mesure ? « Les utilisatrices en sont peu à peu venues à interpréter la loi comme une mesure de retrait du milieu de travail plutôt que de retrait d'un poste de travail ». ¹ Autrement dit, plusieurs femmes nous lancent le message qu'elles n'entendent pas surtaxer leurs énergies en tentant de concilier dans leurs vies individuelles ce que l'organisation sociale n'arrive pas à harmoniser.

Je travaille maintenant à domicile et j'habite près d'un terrain de jeu miniature. Les scènes d'enfant auxquelles j'assiste me confrontent à un monde étranger. Du personnel de garderie en grande majorité féminin, de rares pères et de très nombreuses mères accompagnent les chers petits. Ces adultes ne sont pas là pour s'émerveiller devant la fraîcheur du spectacle, dont ils semblent même parfois un peu saturés ; leur vigilance s'emploie constamment à surveiller les risques de querelles ou d'accidents.

Poème pour le spectateur, responsabilité prosaïque pour eux. D'ailleurs même le poème ne rejoint qu'un public restreint. À part moi et une couple de retraités, les seuls adultes à s'asseoir sur ces bancs ont eux-mêmes charge d'enfants. Dans un hypothétique sondage d'opinions, tout le monde se prononcerait en faveur de la poésie et des enfants. Mais les deux s'intègrent très difficilement dans l'organisation actuelle de nos vies

Tout se passe comme si, agnostiques et partisans de la liberté sexuelle, nous assistions, pour la beauté de la musique, à des vêpres de la Vierge dans une abbaye. Le champ serait miné. Nous voudrions goûter le produit, sans endosser les motivations qui le

1/ Pierre Bouchard et Geneviève Turcotte, « La maternité en milieu de travail ou pourquoi les Québécoises sont-elles si nombreuses à demander un retrait préventif ? », *Sociologie et sociétés*, octobre 1986, p. 118.

supportent. Combien de temps dans ces conditions les moines se prêteraient-ils à nos attentes ? Pourtant dans ma jeunesse, les vêpres s'intégraient naturellement dans la routine familière des pratiquants ordinaires. Ce que nous étions presque tous. Ce rituel était cohérent avec l'ensemble de nos vies et de nos valeurs. Imaginons qu'aujourd'hui, un mot d'ordre nationaliste enjoigne les quelques moines qui nous restent à revaloriser les vêpres en latin pour mieux nous distinguer des Anglos d'origine protestante !

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Les grands rituels sociaux se transforment. Le Festival de Jazz a remplacé les vêpres. Et la recherche collective d'une fécondité autre que biologique a succédé à la revanche des berceaux. Adolescent, j'allais encore aux vêpres mais *Rhapsody in Blue* me touchait davantage. Je me préparais à mon insu à goûter le Festival de Jazz. Mes amies voulaient encore des bébés mais la poursuite de leurs études leur importait davantage. Nous parlions plus souvent ensemble de nos études et de *Rhapsody in Blue* que des vêpres et des bébés. Nous nous préparions à notre insu à de nouveaux rapports entre les sexes et à une nouvelle société. Il n'était pas encore question de comptabiliser les pions de part et d'autre de l'échiquier linguistique.

Renoncer au passéisme

« Et le passé s'est dilué dans la lumière infinie. »²

Pour aborder de l'intérieur ces nouveaux rapports entre les sexes et cette nouvelle société au lieu d'en débattre loin au-dessus, nous devons procéder à un grand ménage de nos souvenirs, remiser ceux qui ne serviront plus, et récupérer ainsi dans les tiroirs de nos esprits quelque espace de rangement.

2/ Zelda, poétesse israélienne, « Dans l'herbe il pleura », *Ariel*, n° 65, 1986, p. 72.

Sous certains aspects intimement liés à des contingences historiques et à des conditions économiques, la famille perdue ne reviendra jamais plus. Comme cellule de production et de consommation dans une économie de subsistance, la famille d'avant l'industrialisation assurait seule un support de survie intergénérationnel. Les parents de familles nombreuses pouvaient, en échange de leur générosité, compter non seulement, comme on l'a souvent dit, sur une main-d'œuvre plus abondante dans la production familiale, mais sur un gîte et un soutien alimentaire probables pour leurs vieux jours. Sans douter de l'authenticité fréquente des nobles sentiments dont les pare notre nostalgie, reconnaissons que les parents d'alors auraient mis drôlement en danger leurs propres perspectives de survie s'ils n'avaient pas suivi les règles du jeu. Et lorsque Catherine restait fille passé un certain âge, ses proches avaient raison de s'inquiéter pour sa survie future.

Sur le plan affectif aussi, les liens privilégiés unissant les familles chéries se sont « dilués dans la lumière infinie ». Ceci obéit à deux raisons majeures qui n'ont rien à voir avec le gros vilain égoïsme tant dénoncé par les contempteurs du temps présent : l'éventail des choix s'est élargi, et les trajectoires individuelles se sont diversifiées. Une économie ouverte, l'environnement urbain, la mobilité géographique et sociale, le voyage, l'apparition de loisirs et de lieux associatifs extrêmement variés, exposent chacun dans une année à rencontrer un nombre de personnes fabuleusement plus élevé, provenant d'un bassin incomparablement plus large. Qu'on le veuille ou non, les membres de la famille et les proches en général ne s'imposent plus comme seule réponse réaliste au besoin de relations humaines significatives ; par la force des choses, ils sont mis en compétition avec une foule de concurrents. Bien des familles par le passé infligeaient à leurs membres ou à certains d'entre eux une dynamique affective très coûteuse, mais le risque d'isolement représentait un coût encore plus élevé ; au total, mieux valait s'accommo-

der pour le meilleur et pour le pire. Aujourd'hui, la personne qui abandonne un bateau où elle ne trouve pas son compte, ne se condamne plus nécessairement à dépérir sur une île déserte : bien des ports et bien des embarcations s'offrent à l'accueillir. Et ceux qui restent sur le bateau assistent impuissants à de nombreux départs !

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

« Mais avec qui dans la vie peut-on se sentir mieux qu'avec des gens qui nous ressemblent », répliquent les partisans de la primauté de la famille. Question fort pertinente... mais la réponse réserve des surprises ! Chaque personne a désormais accès à des cheminements d'études et de carrière qui la différencient, à des valeurs, des croyances, des idéologies, qui puisent dans le patrimoine universel ; les messages de prise en charge autonome de soi nous cernent de partout et nous répètent qu'on n'est pas obligé de se laisser démolir dans quelque rapport humain que ce soit, ni de se léguer une même tristesse de génération en génération. Alors la recherche de son semblable trouve souvent son aboutissement en dehors plutôt qu'à l'intérieur de la famille.

Enfanter n'a jamais exprimé d'abord un investissement dans le futur de la nation, mais dans son futur à soi. Et jusqu'à récemment, le futur le plus commode et le plus vraisemblable d'un individu adulte supposait l'insertion intime dans le devenir d'un petit groupe humain basé sur les liens du sang. Ce scénario n'en est maintenant qu'un parmi d'autres et ses probabilités de durée ne sont plus garanties. Ça calme quelque peu les ardeurs hormonales.

Pas plus que le passé de la famille, celui de l'espèce ne nous éclaire adéquatement sur les tâches d'aujourd'hui. Jusqu'à l'époque moderne, les chances de l'espèce humaine d'assurer sa survie face à la concurrence sans limite des autres espèces vivantes (incluant une légion d'unicellulaires avides de nous dévorer à la petite cuiller), ont inspiré des

craintes justifiées. Et pour avoir tellement bien répondu à ces craintes, l'espèce humaine prolifère maintenant à un point qui met en danger l'équilibre écologique de la planète. Si beaucoup d'espèces végétales et animales se raréfient ou disparaissent, si on décime les bancs de poissons, si on déboise l'Amazonie et si on épuise les terres arables, la raison majeure est que l'espèce humaine croît, prend de la place, au point de déloger sans arrêt les autres espèces... pourtant indispensables à sa propre alimentation. Dans le contexte mondial, les trompettes qui nous appellent à relancer la procréation témoignent d'une irresponsabilité grossière.

Si nous pouvons envisager des perspectives de développement et d'épanouissement en sol québécois, elles seront d'un type nouveau, et non l'éternel retour du même. On attribue des avantages exagérés au taux de fécondité de nos aïeules : lorsqu'il rachetait par la force du nombre la faiblesse économique et politique de la population francophone, seuls les mâles, c'est-à-dire un peu moins de la moitié de ces bébés fabriqués à la chaîne, avaient accès au travail rémunéré. Si au lieu de paranoïer sur la pyramide des âges, on regarde le taux de participation des sexes, eh bien ! elle est en train de doubler à une vitesse effrénée, la population active... active économiquement, politiquement, culturellement. Pourquoi toutes ces femmes en plus, ça compterait moins que les *tits beubés* en moins ?

Ensuite, si la baisse du taux de natalité traduisait comme certains l'affirment un désintérêt de notre époque pour la vie, alors expliquez-moi pourquoi des investissements énormes dans la médecine périnatale ont amené une chute phénoménale de la mortalité infantile ! Et pourquoi tant de jeunes adultes adorent travailler en garderie, et y resteraient longtemps si la paye s'avérait le moins décent ! Allez comprendre pourquoi l'ineffable Gérard-D., dans son dernier budget, a donné des primes à la naissance tout en rationnant les garderies !

Une suite d'autres mutations, dont la direction ne saute pas aux yeux, se devine à l'horizon de ce printemps. Indubitablement, l'été s'en vient, un été d'un type encore inédit, où moins occupés à la transmission de la vie, les vivants vont se questionner comme jamais auparavant sur le traitement de la vie un coup qu'elle existe.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Une première phase de fonte des glaces se caractérisera par des caprices dont ne manqueront pas de s'offusquer certains moralistes auxquels aura échappé le grand secret de polichinelle de cette période déroutante. En réalité, après tant de gâchis commis au nom du devoir, les gens des deux sexes seront en train d'expérimenter l'inclination de l'âme humaine pour la liberté. Leurs exercices n'auront de folichonne et d'irresponsable que l'apparence. Car à travers tous ces caprices, ils apprendront à décider et à choisir, opérations jusqu'alors réservées à une très petite élite.

Une nuit d'été, en particulier, des hommes et des femmes, excédés d'avoir si longtemps déguisé en exploits génitaux ou en sérénades racoleuses susurrées à la mandoline sous les balcons, une foule de messages qui ne passaient pas autrement faute de langage commun, vont prendre le risque de transgresser les frontières de leurs mondes et de se rencontrer vraiment, pour se connaître et non plus nécessairement pour se séduire. N'ayons crainte, ils vont encore se parler d'amour. Ils vont même s'en parler comme si c'était la première fois... comme si jusqu'alors les déhanchements de Carmen et le baratin de don Juan n'avaient véhiculé que mythes et fantasmes. Les recherches dans cette voie se poursuivent, mais progressent plus lentement qu'on ne l'espérait. La flûte enchantée qui devait en un éclair métamorphoser les stéréotypes accuse des délais de livraison. Pour le moment, la jeune fille sans amant se croit encore rejetée et le jeune homme sans maîtresse humilié.

Cette nuit d'été sera suivie d'un lever du soleil. À compter de ce moment, les prévisions s'embrouillent. On peut pronostiquer le moment où l'artiste se met à l'œuvre, non le contenu de sa création.

Ce que je dirais à une jeune femme

Voici ce que j'aurais envie de dire à une jeune femme, si ma vie de quinquagénaire quelque peu ermite ne réduisait radicalement mes occasions d'en rencontrer.

Depuis quelques années, nos élites se sont mises derechef à censurer la productivité de ton ventre, comme elles l'ont fait à des générations de tes aïeules. Seule la génération de ta mère a échappé un peu à la pression. Tu te demandes peut-être à quelle enseigne se logent ces sermonneurs. Je vais essayer de te le dire.

Cette enseigne est celle d'une antique chaumière. Un peuple assiégé s'y cachait bien au chaud, emmitouflé dans son passé, craintif de tout ce qui venait de l'extérieur. Il s'était assuré des mamans nourricières et protectrices, et des légions de frères et sœurs pour se reconstituer une société maison et oublier ainsi son isolement. Peinant à la tâche, convaincu d'être né pour un petit pain, privé tant de vie culturelle que de pouvoirs et de biens matériels, il s'est mis dans la tête que la supériorité numérique lui permettrait un jour de rééquilibrer en sa faveur le fléau de la balance. Il s'est multiplié, multiplié, multiplié. Les ressources ne croissaient pas aussi vite. Périodiquement, une partie de la chaumière se vidait et essaïmait en milieu étranger pour y chercher subsistance. Le film *Les tisserands du pouvoir* raconte avec minutie un des épisodes de cette diaspora endémique. Le peuple ne comprenait pas vraiment, et blâmait les transfuges. Comme un ayatollah iranien recevant comme blasphème tout questionnement de ses croyances !

Certains soirs, leurs cris d'alarme te dérangent. Ils réussissent à te faire douter de toi-même, à ce que tu te sentes personnellement responsable des malheurs du Québec. Un bébé qui n'est pas né surgit parfois dans ton sommeil et t'accuse de ne penser qu'à ta réussite et à ton confort. Tes quelques sorties nocturnes et vacances-soleil menaceraient la nation de « disparaître ».

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Ne t'en fais pas. Il fallait sortir de la chaumière un jour. Cesser collectivement de porter la vie comme un joug. Ton goût de vivre, d'être quelqu'un, témoigne que le cercle vicieux de la misère commence à se dénouer. On avait jusqu'ici paqueté d'une flopée d'oiseaux les nids douilleux qu'on se fabriquait ; il était temps qu'on laisse ces oiseaux se détasser et voler un peu de leurs propres ailes. Tu donnes enfin naissance... au mystère d'une identité — la tienne !

Et alors, qu'advient-il des petites fleurs ?

Fort bien, mais les abeilles recommenceront-elles un jour à transporter davantage de pollen de petite fleur en petite fleur ? Probablement ! Je ne sais trop en quelle quantité, mais on peut augurer un peu à quelles conditions.

Presque plus personne n'est prêt à donner naissance à des enfants non voulus ; surtout parmi ceux qui furent eux-mêmes des enfants non voulus ou qui durent en subir de près le pathétique mal de vivre. N'en déplaise aux groupes qui s'arrogent le titre de pro-vie, je vois dans ce changement de mentalité le surgissement d'un immense respect de la vie : nos contemporains ne veulent mettre en marche que des vies humaines ayant de sérieuses chances de réussite.

De telles chances sont-elles si rares et si problématiques ? C'est évidemment une question d'évaluation, et ici un problème se pose. Beaucoup d'adultes dans

notre société traînent au fond d'eux-mêmes l'amertume d'une violente rupture de génération, et ressentent l'éducation qu'ils ont reçue comme un échec pénible. De là à voir la tâche de parent comme un défi presque insurmontable ! Surtout que la psychologie et la médecine populaire y ont mis du leur et imputé aux parents mille erreurs fatales dans l'éducation et le soin des enfants. Et on fait ce coup-là à une génération qui a précisément moins de temps à consacrer à la vie familiale ! Chez beaucoup, le sens des responsabilités les fait se considérer comme incompétents à relever des défis aussi lourds.

Par ailleurs, les modèles de carrière, le monde organisationnel et politique, les postes et horaires de travail, les images d'identification dominantes, imposent à la vie adulte des critères de sérieux, des rigidités d'horaires, un langage, des attitudes, souvent presque incompatibles avec le monde de l'enfance.

Pour imaginer que les étamines et les pistils reprennent goût à se féconder, il faut présupposer à la fois une dédramatisation du rôle de parent, et une humanisation du monde du travail et de la vie publique. On n'a pas encore trouvé de moyens bien ingénieux d'harmoniser les petites fleurs avec le béton. À vrai dire, on n'a pas eu le temps ! La complexité de l'être humain étant ce qu'elle est, il est pensable que la recherche de nouveaux équilibres entre plusieurs dimensions de la vie fasse apparaître de nouvelles façons d'intégrer présence d'enfants et vie adulte active.

De toute évidence, une proportion non négligeable de personnes qui auparavant ne se seraient mariées et n'auraient fait des petits que pour se conformer à la pression sociale, artistes, activistes politiques, solitaires, nomades, vont désormais assumer sans culpabilité leur célibat. Combien d'autres auront le goût de cette forme particulièrement riche d'intimité qu'amène la présence d'enfants dans une

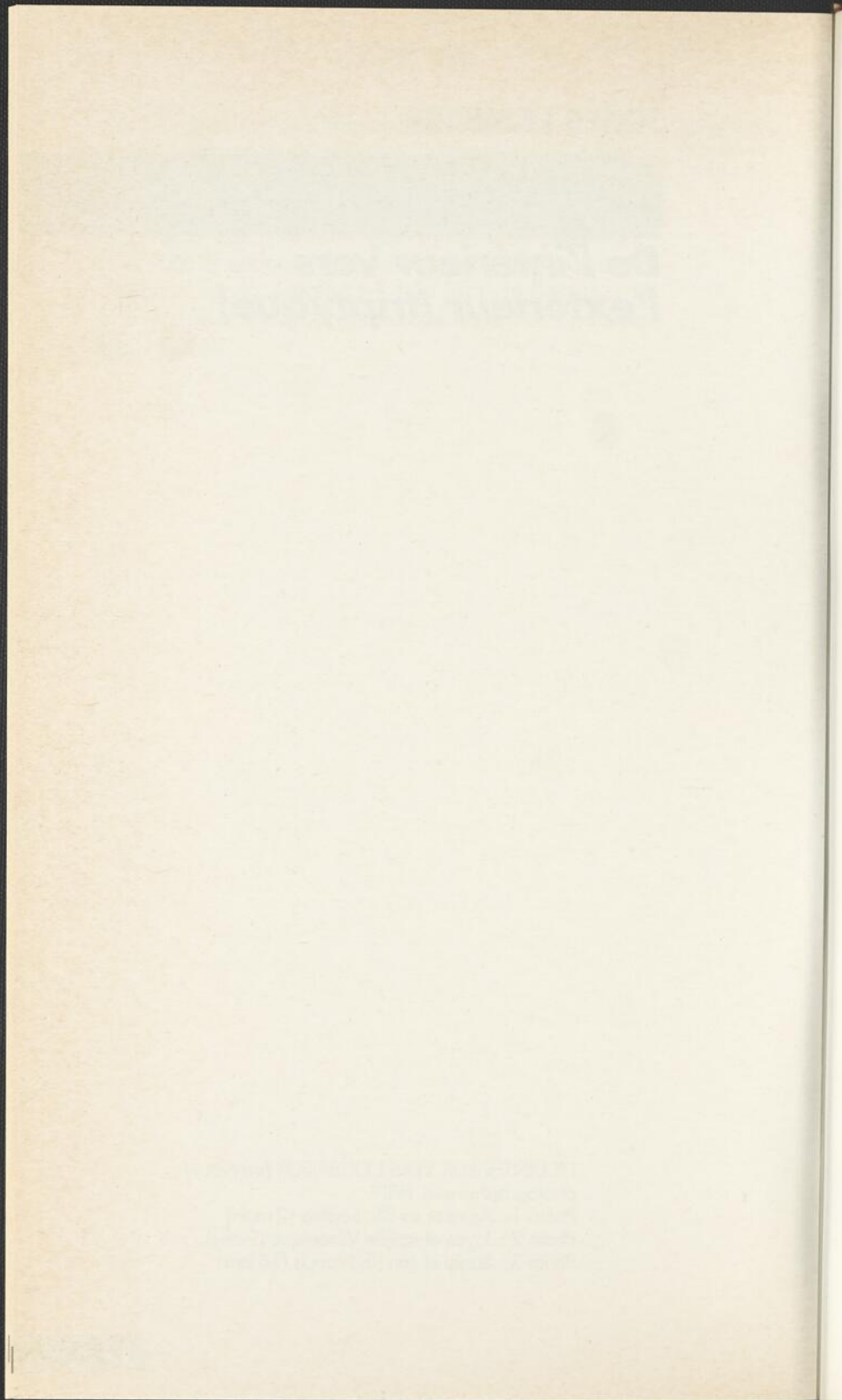
vie ? Quelles sortes d'engagements mutuels les rassureront suffisamment pour qu'ils tentent l'aventure ? Combien d'enfants ils auront ? On verra bien ce qu'ils vont décider... ce qu'ils vont décider eux, dans leur vie à eux, pendant que sans doute politiciens, analystes et vedettes des mass médias continueront à débattre sur la natalité — très loin au-dessus... se prenant pour les voix célestes qui dictent aux pucelles leur mission.

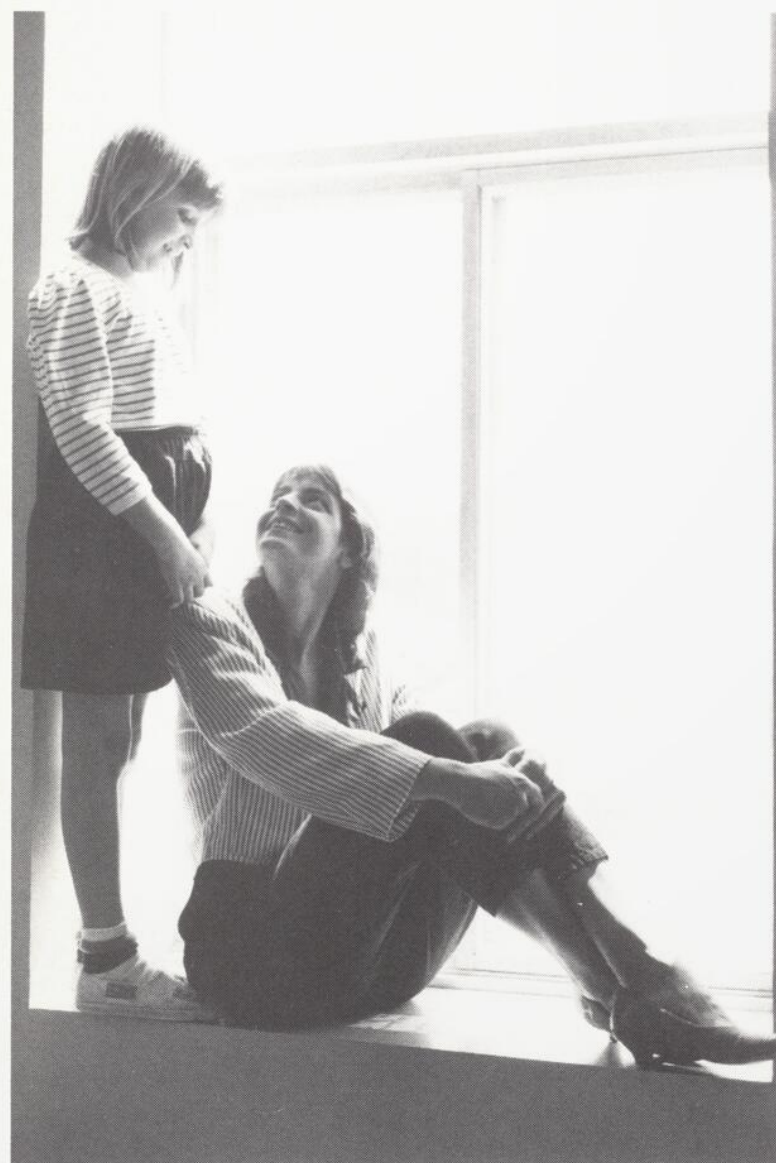
POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

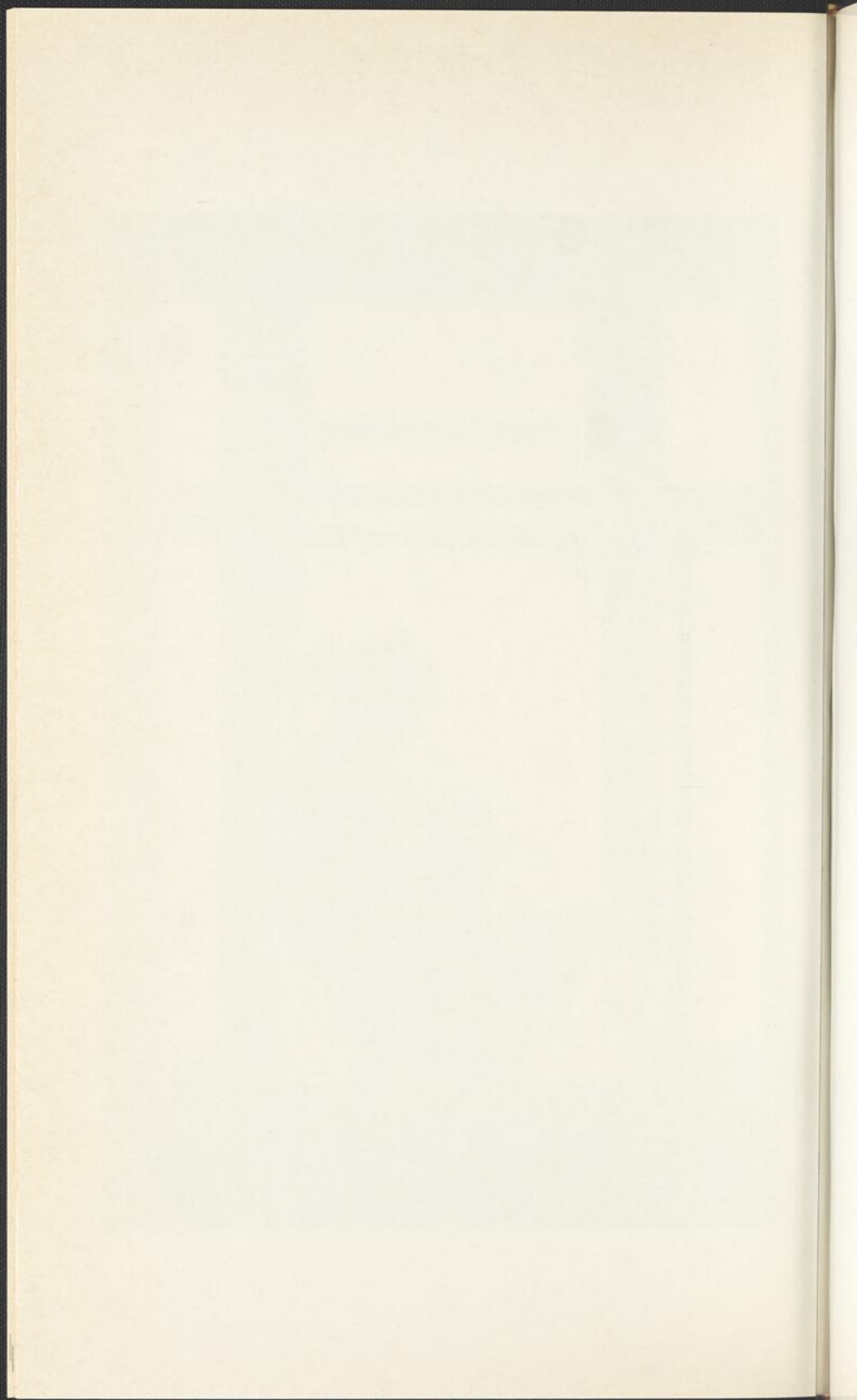
JOSÉE LAMBERT

***De l'intérieur vers
l'extérieur (triptyque)***

DE L'INTÉRIEUR VERS L'EXTÉRIEUR (*triptyque*)
photographie mai 1989
Photo 1 : Anka et sa fille Sophia (2 mois)
Photo 2 : Joyce et sa fille Véronique (9 ans)
Photo 3 : Sonia et son fils Francis (16 ans)







L'enfant dans la vie quotidienne

À partir de notes de recherche

Une recherche, qui devait porter, au départ, sur les rapports des femmes à la technologie à l'intérieur de la sphère domestique, s'est progressivement transformée en une étude sur la vie quotidienne des femmes durant les heures qu'elles passent à la maison, celles-ci étant d'autant plus nombreuses qu'elles ont charge d'enfants. Le temps des activités à l'intérieur du foyer, tel que présenté dans le tableau de la page suivante, a été calculé à partir d'une échantillon de 605 journaux de bord également répartis selon les sept jours de la semaine. Un questionnaire portait sur les attitudes et perceptions du travail domestique et de ses diverses composantes, de même que sur la technologie (appareils électroménagers et services) servant à le réaliser ¹.

1/ Cette recherche est effectuée avec Gisèle Bourret. Des articles parus notamment dans *POSSIBLES* ont décrit la problématique, la méthodologie et quelques résultats. Raymonde Savard, vol. 12, n° : 2, hiver 88, pp. 19-25 ; Gisèle Bourret, vol. 13, n°s : 1-2, hiver 89, pp. 91-97 ; Raymonde Savard, vol. 13, n°s : 1-2, hiver 89, pp. 99-109.

Durée moyenne (en minutes) des neuf groupes d'activités selon les jours de la semaine (N = 605)

Activités	Jours de la semaine							Moyenne
	lundi	mardi	mercredi	jeudi	vendredi	samedi	dimanche	
Alimentation	186	173	161	165	177	201	200	180
Entretien de la maison	90	70	60	78	78	119*	79	82
Entretien et confection du linge	103	87	86	76	94	86	88	89
Déplacements et transport	62	64	70	69	74	89	75	70
Soins et présence aux enfants	186	221	157	228	184	221	244	205
Soins et présence aux autres personnes	137	107	118	112	143	179	147	134
Soins et loisirs personnels**	244	215	206	215	199	212	238	218
Activités extérieures***	341	381	402	354	349	277	279	344
Gestion domestique	38	49	45	60	57	75	31	54
Moyenne	154	152	145	151	151	162	153	153

* Les chiffres en italiques et en caractères gras représentent les moyennes qui sont, de façon significative, différentes des autres.

** Ceci comprend, entre autres, les heures passées devant la télé que l'on regarde presque toujours en faisant autre chose.

*** Ceci comprend, entre autres, le travail à l'extérieur.

Ces données, recueillies en 1987, nous permettent d'avancer les chiffres suivants pour l'ensemble de l'échantillon : 21 heures par semaine sont consacrées aux activités d'alimentation, 20 heures à celles relatives à l'entretien soit des vêtements, soit de la maison, 24 heures aux soins et présence aux enfants et 25 heures aux soins et loisirs personnels. Comme d'autres études l'avaient déjà démontré, les activités d'alimentation et d'entretien, en dépit des innovations technologiques et du développement des services, prennent toujours beaucoup de temps. Ce que notre étude présente d'original, cependant, c'est l'évaluation quantitative des soins et de la disponibilité aux enfants, de même que l'importance accordée aux activités « pour soi ». Le glissement de l'objet d'étude vers le sujet parlant nous a permis de voir, en situation d'interactions quotidiennes, des femmes avec leurs enfants. Et d'écouter ce qu'elles ont à dire.

* * *

Laissons maintenant Béatrice (un lundi de Béatrice) et Françoise (un samedi de Françoise) nous raconter une de leurs journées. Arrêtons-nous ensuite à ce qu'elles et les 603 autres femmes interviewées pensent du travail domestique quand il y a des enfants. À l'heure de l'angoisse démographique, il n'est peut-être pas superflu de connaître comment sont vécus le travail à l'extérieur, la socialisation des enfants et la vie avec un conjoint, par les femmes de la génération du *baby boom*.

Un lundi de Béatrice (en mai 1987)

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

38 ans
17 années de scolarité
deux enfants : 15 ans et 10 ans
sans conjoint
travaille à l'extérieur : enseignante
revenu : 45 000 \$

Heures	Activités
6h00	se lève
6h02 à 6h52	fait sa toilette
6h52 à 6h55	réveille les enfants
6h55 à 7h00	s'occupe du chat
7h00 à 7h10	fait le petit déjeuner
7h10 à 7h15	parle avec un enfant
7h15 à 7h35	mange en parlant avec les enfants
7h35 à 7h38	range la cuisine
7h38 à 7h41	fait son lit
7h41 à 7h45	termine sa toilette
7h46 à 7h54	conduit un enfant à l'école
7h55 à 8h30	se rend à son travail
8h35 à 17h26	journée de travail
17h31 à 18h09	retourne à la maison
18h12 à 18h24	discute avec un enfant
18h25 à 18h47	fait chauffer un repas puis mange avec ses enfants
18h47 à 18h51	dessert la table
18h52 à 19h16	lave la vaisselle en parlant avec un enfant
19h16 à 19h17	répond au téléphone
19h18 à 19h36	fini de ranger la cuisine
19h37 à 19h40	se fait un café
19h41 à 20h44	aide un enfant à faire ses devoirs
20h47 à 21h04	aide un enfant à faire sa toilette
21h05 à 21h15	part un lavage en discutant avec un enfant, écrit
21h15 à 21h18	téléphone
21h19 à 21h47	travaille à préparer un cours
21h48 à 22h28	fait un lavage
22h30 à 22h32	range du linge

**enfant dans la vie
quotidienne**

Heures	Activités
22h33 à 23h34	fait un lavage et un séchage
23h34 à 23h37	répond au téléphone
23h37 à 23h40	parle avec un enfant
23h41 à 23h45	téléphone
23h47 à 23h55	repasse du linge
23h56 à 00h02	range le linge
00h02 à 00h32	fait un lavage, un séchage et repasse du linge
00h33 à 00h39	range du linge
00h39 à 00h51	repasse du linge
00h52 à 01h01	range du linge, range la cuisine
01h01 à 01h09	planifie le travail domestique pour demain
01h09 à 01h14	prépare son travail du lendemain
01h14 à 01h30	lit, fait sa toilette
01h30	va se coucher

Un samedi de Françoise (en mai 1987)

35 ans
12 ans de scolarité
trois enfants : 8 ans, 6 ans et 6 ans
conjoint
travaille à temps plein, à la pigo
revenu : 30 000 \$
revenu familial : 70 000 \$

Heures	Activités
9h40	se lève
9h42 à 9h52	fait sa toilette
9h53 à 10h04	fait un lavage
10h04 à 10h55	prépare le petit déjeuner, met la table en jasant avec les enfants, déjeune
10h55 à 11h00	fait un séchage

Heures	Activités
11h00 à 11h11	range la vaisselle
11h11 à 11h46	range la maison
11h46 à 12h00	fait le ménage
12h00 à 12h06	téléphone
12h06 à 12h09	continue le ménage
12h09 à 12h28	répond au téléphone
12h28 à 12h48	continue le ménage
12h48 à 12h49	range le linge
12h49 à 12h56	jase avec un enfant
12h56 à 12h59	donne des soins à un enfant
12h59 à 13h17	fait du ménage (aspirateur)
13h17 à 13h34	se repose
13h34 à 13h51	fait du ménage (aspirateur)
13h51 à 14h07	fait de la cuisine
14h07 à 14h23	fait du ménage (aspirateur)
14h23 à 14h24	prend une pause
14h24 à 14h58	fait du ménage
14h58 à 15h28	regarde la télévision
15h28 à 15h36	fait sécher le linge
15h36 à 15h58	lit, regarde la télévision
15h58 à 16h07	continue le ménage
16h07 à 16h25	fait de la cuisine (micro-ondes)
16h25 à 16h31	regarde la télévision
16h31 à 16h38	fait de la cuisine (micro-ondes)
16h38 à 17h07	jase avec les enfants et le conjoint
17h07 à 17h25	fait de la cuisine
17h25 à 17h28	s'occupe du chat
17h28 à 18h58	soupe avec les enfants et le conjoint
18h58 à 19h06	lave la vaisselle, range la cuisine
19h06 à 19h30	aide un enfant à faire sa toilette
19h30 à 19h40	range le linge
19h40 à 22h00	regarde la télévision avec son conjoint
22h00 à 22h20	répond au téléphone
22h20 à 23h23	regarde la télévision avec son conjoint
23h23 à 00h49	lit
00h49	va se coucher

Le visible...

Par ces gestes répétitifs, « ma routine » disaient certaines, « mon ordinaire » disaient d'autres, nous voyons peu à peu se dessiner la trame du quotidien. Il est possible de quantifier les activités que ces itinéraires journaliers, autant que le tableau, illustrent. Ainsi il nous apparaît clairement que tout en faisant le ménage, la cuisine, Françoise et Béatrice doivent constamment s'interrompre soit pour répondre au téléphone, soit pour aider à faire devoirs et leçons, soit pour apporter une réponse à une question. Que les enfants aient deux ans, six ans ou quinze ans, la référence à la mère est constante du matin au soir. C'est d'ailleurs cette disponibilité et cette présence qui constituent principalement ce que l'on appelle la simultanéité des tâches domestiques.

...et l'invisible

Que l'activité mentale puisse être mobilisée par plusieurs activités relevant de logiques bien différentes — être sensible à un enfant qui parle en s'assurant que la machine à laver est programmée en fonction de son contenu, que le plat cuisiné ne prend pas au fond —, ceci ne se voit pas mais se devine facilement.

Que l'affectif puisse accompagner ces gestes utilitaires, tout aussi bien. Mais, on ne parle qu'avec une extrême prudence de la vie domestique comme d'un lieu privilégié de l'affection, tant cette « raison d'amour » a longtemps justifié l'extorsion du travail de production-reproduction sans lequel l'humanité n'aurait pas survécu.

On les suppose pourtant chargées de sens, ces heures égrenées, ces actions fragmentées. La maison n'a-t-elle pas toujours été le théâtre des échanges informels de biens et de services à travers lesquels prenaient forme les significations les plus

profondes, se construisaient les histoires de familles ou, tout simplement, l'Histoire ? Au cœur de ce réseau, il y a l'enfant et ses besoins, matériels ou socio-affectifs. On est mère ou père, oncle, tante, grand-père, grand-mère, marraine ou parrain par rapport à un enfant. C'est lui, hier comme aujourd'hui, que l'on s'emploie à socialiser². Parfois, ce fut là le rôle principal du groupe social. À d'autres moments, comme aujourd'hui, la prise en charge de l'enfant est, en grande partie, personnelle. Au cours de l'histoire, les femmes n'ont guère eu le choix de l'enfant. Maintenant, elles l'ont acquis et ceci constitue sans doute le gain le plus important de ce siècle.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Le poids du jour

Nous avons soumis aux femmes une liste de 22 activités, leur demandant de les définir comme étant ou n'étant pas du travail. Or, tout ce qui concerne les relations directes avec les enfants (jouer avec eux, leur parler, faire une sortie avec eux, organiser un pique-nique ou une fête) n'est pas perçu comme étant du travail. Par contre, ménage, courses, budget, popote, repassage étaient définis comme un labeur. À ces tâches, il faut ajouter « l'aide aux devoirs et aux leçons », définie aussi comme du travail, ce qui n'a rien de surprenant, quand on connaît le potentiel de conflits et de tensions que comprend cette tâche. Si nos répondantes ont une perception toujours négative du travail domestique (subi, sans limite, non créateur, non valorisant — « somebody as to do it »³), il se dégage une perception positive de ce que sont les divers types

2/ Sur cette question de la sociabilité et de la place de l'enfant, voir : Fortin, Andrée, *Histoires de familles et de réseaux*, Éditions St-Martin, 1987, 225 p., et Lemieux, Denise, « Quelques enfants, des chats, des chiens, une tourterelle », dans Renée Dandurand, *Couples et parents des années quatre-vingt*, IQRC, 1987, 280 p.

3/ Kome, Penney, *Somebody as to do it*, Toronto, McClelland and Stewart, 1982, 223 p.

d'interactions avec les enfants. Si elles ont fait le choix de l'enfant, il est normal qu'il y ait un certain plaisir à être avec lui. Il faut cependant admettre que les tâches fastidieuses augmentent à mesure qu'augmente aussi le nombre d'enfants à la maison. De même que la sensation de lourdeur et de pressions associées à la quotidienneté de ces tâches. « Je me sens souvent débordée », « Je dois m'organiser minutieusement pour arriver », « J'ai peu de loisirs personnels », avouent-elles. Avoir des enfants tout en travaillant à l'extérieur signifie, pour les femmes, rogner sur les moments de temps libre et de repos, comme l'ont démontré plusieurs études.

Le rôle d'un conjoint

La journée de Françoise ne laisse pas beaucoup de place au conjoint, quand elle a fait la cuisine, le ménage, rangé la maison, fait les courses, parlé avec les enfants. On suppose qu'il a dû lui aussi faire sa part de besogne dans la maison ou aux alentours, en ce samedi du mois de mai ; qu'il s'est occupé de ses enfants, qu'il a joué, travaillé avec eux. Mais comme l'enquête focalisait sur la femme dans ses interactions et ses activités, ce n'est qu'en fin de journée qu'il entre en scène. Pourtant, chez nos répondantes, la présence du conjoint à la maison diminue la sensation de pressions et de lourdeur associée à la tâche, et ce, sous deux aspects importants : la responsabilité financière et la responsabilité de l'éducation des enfants. La responsabilité financière du foyer a toujours relevé du rôle social de père-pourvoyeur. L'attitude des femmes face à l'éducation des enfants est plus nouvelle : plus elles ont des enfants, plus elles trouvent que leur éducation ne leur appartient pas en propre. Et, si la majorité des répondantes se perçoivent encore comme les premières responsables du travail domestique dans son ensemble, les plus jeunes d'entre elles et les plus scolarisées reconnaissent qu'il est partagé. Il en est sans doute de même pour leur conjoint.

Ceci nous éloigne de la conception traditionnelle de la femme au foyer qui portait sur ses épaules l'entière responsabilité de la vie domestique dont l'éducation des enfants, car elle craignait toujours d'être jugée par rapport à la façon dont elle les élevait ou les avait élevés. Les répondantes, dont l'âge moyen est de 41 ans, prennent aussi une distance face à la superfemme, perfectionniste et performante, version des années 70 de la femme traditionnelle, ajoutant aux autres responsabilités, celles d'une activité professionnelle.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Conclusion

Malgré ces valeurs nouvelles, les femmes font encore une quarantaine d'heures de tâches domestiques par semaine, ce qui ne comprend pas les tâches de disponibilité et de présence. L'enfant dans la vie quotidienne, s'il est un choix et, en tant que tel, il apporte sa part de gratifications, exige, pour une période de plus en plus longue, une disponibilité et des soins spécifiques. L'amour ne suffit plus ! Les changements de valeurs, que nous permet de voir cette enquête, sont-ils un premier pas vers la transformation des conditions concrètes de vie ? Poser la question, c'est y répondre en partie. On peut percevoir, entre le principe de désir et le principe de réalité, l'amorce d'une mutation idéologique. Verrait-on les idées si chères au mouvement féministe, surtout celles qui concernent la prise en charge collective de l'enfant, prendre la forme de pratiques nouvelles ? Soit à l'intérieur de la sphère domestique par un plus grand partage de ce travail ? Soit à l'intérieur de la sphère publique par des mesures de soutien réel à la maternité, tels des emplois stables, des congés parentaux et un vrai réseau public de garderies. La prime au troisième ou au quatrième enfant, comme le propose le gouvernement actuel, apparaît une mesure tout à fait dérisoire.

SIBLES
ère ou
ont ?

MADELEINE GAGNON

Le désir d'enfant

Rarement ai-je autant hésité autour d'un texte. J'y songe depuis des semaines. J'ai aligné des pensées, des phrases, les ai biffées, insatisfaite, en attente de mieux, de plus adéquat, plus vrai.

Pourtant, je connais l'état de maternité depuis déjà un quart de siècle et depuis la même époque, à peu près, je connais l'écriture. Connaître l'écriture ? Quelle apparente prétention... je veux tout simplement dire que je pratique depuis toujours mes pensées les plus chères avec les mots. Et les pensées liées à la maternité sont de celles-là.

Où est donc le problème ?

N'aurais-je pas qu'à transcrire clairement ce que j'ai vécu dans mon être maternel, disons ; ce que j'ai éprouvé dans ma chair, puis senti, touché, médité, réfléchi ? Ce que j'ai vu se détacher de ma chair, puis senti, touché, contemplé ? Ce que j'ai aimé au-delà de tout, de ma chair et de l'autre qui prit son corps à même le mien ?

Et pourtant, quelque chose résiste à ce que je raconte (limpidement) les merveilles que j'ai vécues là.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement », disait Boileau. Qu'en est-il de ce qui ne se conçoit pas, ne peut se concevoir dans la clarté ? Quelques siècles plus tard, Mallarmé répondait : « Par pudeur, un peu d'obscurité ». Formulée, tel un souhait feutré, cette réponse est mienne et seule d'ailleurs qu'il me soit possible d'inscrire. Pour le reste, je n'ai que des questions.

Il y en a deux, surtout, qui me hantent. Elles sont d'actualité et tournent toutes deux, mais autrement, autour du **désir d'enfant** : la question de l'inceste (et de la pédophilie) et celle de l'avortement.

C'est par mon être maternel que j'ai pensé ces questions.

Récemment au Québec, les scribes de toutes sortes affichent (dans les livres, les journaux, à la télé), avec une limpidité fracassante (et désarmante clarté), une complexe et variée série de fantasmes liée à l'inceste (ou à la pédophilie). Qu'est-ce qui se passe ici, maintenant et pourquoi ?

On voit, on lit, on entend que plusieurs adultes d'ici mettent en scène, non pas tellement leur désir d'enfant, mais leur désir pour les enfants.

Le désir pour les enfants (incestueux, pédophilique) se dit et se montre sur tous les tons depuis quelque temps, alors que l'autre, le désir d'enfant, est à peu près muet.

Je prends dans la même question l'inceste et la pédophilie, considérant que cette dernière est un dérivé du premier, la plupart des pédophiles étant célibataires (mâles), n'ayant pas eu d'enfant (à eux) à désirer.

Si le désir pour les enfants consiste en ce que les adultes soient enclins à vouloir jouir sexuellement de ceux-ci et, peut-être, à travers eux, nourrir leur désir d'enfant, qu'en est-il de ce dernier ?

Le désir d'enfant ? Cela qui m'a fait désirer donner la vie à un enfant et qui du même souffle m'a fait concevoir la mort puisque je donnais vie à qui mourrait un jour. Cela qui m'a fait saisir la mort de l'enfant, de tout enfant, y compris le meurtre de l'enfant en moi : le meurtre de l'enfant qui désirerait posséder l'enfant que je fus (ne pas le lâcher) et jouir d'un autre enfant. « On tue un enfant » : pour grandir et devenir adulte ? Par l'enfant adoré qui va mourir un jour, on fait mourir en soi l'enfant qui a fait jouir ?

Le désir d'enfant ? Désir d'expulsion de soi de l'enfant que nous fûmes. Abandonner l'enfant-de-soi (dans tout abandon, il y a le don, écrit Marguerite Duras), désirer l'enfant hors-de-soi (dans la vie, dans la mort). Le désirer, non plus pour soi mais pour l'Autre qu'il est, pour l'adulte en devenir, l'adulte qu'il sera avec sa jouissance à lui (à elle), tournée vers le vaste monde et non plus pliée vers soi (revenue à soi).

Ici, je n'ai plus de questions. Je me remémore. Je sais ce temps inouï de l'enfantement où la mort touche la vie et où, instantanément, la souffrance (du travail) se tranfigure en jouissance de création, là, de l'Autre, par moi, vivant. Ce moment ultime de passage où tout bascule de façon fulgurante, ce décisif temps où tout se bouscule et chavire, mort avec vie et souffrance avec jouissance, certaines ont cru bon de l'identifier à l'orgasme. C'est toujours le même problème : on veut toujours tout clarifier, tout nommer en se référant à du connu. On a besoin de repères. On accepte difficilement de laisser à l'obscurité ce qui lui revient et de rendre au mystérieux sa part d'énigme.

Le désir d'enfant — en acte dans l'enfantement — implique que les pulsions de vie et de mort se rencontrent et s'épousent. Pour s'épouser, il faut s'aimer.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Dans le champ du savoir (et de la vérité) ces épousailles, avec une primauté, même, de la pulsion de mort, supposent une distance abyssale entre soi et l'Autre de sorte que jamais l'Autre ne sera possédé (et joui) pour soi. C'est d'ailleurs ce que Nietzsche nomme, à proprement parler, le féminin.¹

Par suite de ses lectures de Freud et de Nietzsche, Derrida dérive du côté du fameux mystère féminin et « jette son ancre dans le vide », comme il dit, allant jusqu'à voir dans les recherches philosophiques de LA vérité un refus de considérer la pulsion de mort comme « la plus pulsive, la plus archaïque, la plus lointaine ».

Serait-il possible d'envisager l'enfantement (du savoir, de la vérité, de l'être vivant), pour qui l'a éprouvé maternellement dans la chair de sa chair, comme l'ultime affrontement du sphinx ? Serait-il possible d'offrir une non-réponse à l'énigme parce que là, le mouvement du mourir a été savouré autant que le mouvement du vivre ? Serait-il possible que cette non-réponse (inréponse) ne conduise pas au désespoir mais, au contraire, ouvre sur une étrange joie et une paradoxale fête ?

Dans cette déhiscence, est-il pensable que le désespoir, lui, conduise à la perversion ? Et que le désir d'enfant se convertisse en désir pour les enfants quand, sur une scène lointaine, un certain meurtre initial, en soi, n'a pas été commis ? Et que certaines noces, non moins originelles, n'ont pas eu lieu ?

1/ Ici, il me faudrait faire une longue digression que le présent cadre ne me permet pas. Pour penser cet aspect de la maternité (du féminin, de l'enfantement), je renvoie à ces lectures, à la fois déroutantes et vivifiantes : *Le gai savoir*, de Nietzsche ; *Au-delà du principe de plaisir*, de Freud ; *Espérons ou les styles de Nietzsche*, *Spéculer sur Freud* et *Le facteur de la vérité*, de Derrida. Et enfin : *On tue un enfant*, de Serge Leclaire.

Sur cette lancée, pourquoi ne pas glisser davantage ? Serait-il pensable que les tenants enragés d'une supposée vie, tous ceux et celles qui se scandalisent du supposé meurtre de cette chose nommée embryon, n'aient pas, non plus, réglé leurs comptes avec les pulsions de mort et de vie en eux et n'aient épousé rien, ni personne ? Serait-il possible que ces agents du Non (à l'avortement) portent des masques pour cacher ce qu'ils contiennent en eux (en elles) de désirs incestueux pour les enfants ? Pour les enfants en eux qu'ils n'ont pas osé liquider. Autrement, comment comprendre leur haine et leur acharnement, eux et elles qui, en grande partie, sont en même temps pour la peine de mort.

Quand les épousailles de la vie et de la mort en soi ont eu lieu, on n'a ni désir de donner la mort à personne (ou de la faire donner par des bourreaux), ni désir de garder en soi (dans son ventre) cela qui est déjà de la mort pour n'être pas de l'Autre. La vie, c'est l'Autre. Et l'Autre existe dans l'enfantement.

J'ouvre une parenthèse. La débat ambiant sur l'avortement doit sa mesquinerie et son manque de perspective à la polarisation qui le caractérise. Si l'on quittait le terrain moral où l'on tourne inlassablement en rond autour du « pour » ou du « contre », peut-être se permettrait-on d'entendre les voix (les chants, les murmures) de toutes ces femmes qui ont eu à vivre au-dedans le drame quasi innommable du renoncement à l'acte d'enfantement.

Et comme en ce dernier, quand le voile de son temple se déchire, confrontée au sacré, la femme seule peut, de ses mots mystérieux, officier. On lui a enlevé la prêtrise du culte religieux. Ça n'est pas la maîtrise qu'elle désire maintenant. Elle veut laisser couler de sa bouche le miracle de vie ou de mort qui, de son ventre, s'est écoulé.

Le désir d'enfant ne s'immole pas aisément.

Mais je doute que les agents du Non laissent luxer leurs oreilles par ces paroles à peine audibles. Après tout, ces combattants de l'Opus Dei, de jeunes Canadiens pour une civilisation chrétienne et tutti quanti, sont les dévoués légataires de tous ceux-là qui supportaient Franco, Mussolini et Hitler ; les mêmes qui désiraient l'extermination des Juifs et autres pollueurs de races. Paradoxal, non ? Ce sont ceux-là même qui lutteraient féroce­ment (jusqu'à la mort des femmes et des médecins-avorteurs) contre l'émersion du fœtus. Le pire, c'est qu'il y a des femmes là-dedans. Malheureusement.

Ne faut-il pas avoir beaucoup aimé donner la vie ? Ne faut-il pas avoir beaucoup aimé les enfants ? Ne faut-il pas avoir beaucoup aimé l'Autre — tous les Autres : juifs, étrangers, différents de toutes sortes — ? Ne faut-il pas s'être beaucoup aimé, soi, pour accepter en soi le mourir de l'Autre à-venir ?

J'arrête ici. J'avais annoncé des questions et j'ai parfois lancé des affirmations. Je me suis même emportée. Au fil de la plume, la lionne en moi s'est réveillée. Celle qui se veut gardienne d'une maison où vivent, pas trop inquiets, les petits.

J'aurais aimé davantage de demi-tons, demi-teintes ; des clairs-obscurs peut-être ? Peut-être dans un autre quart de siècle ?

La distance entre les choses et les mots se découvre très lentement.

Et l'être maternel qui pourtant vit, dans la conception, la symbiose la plus accomplie, ne peut se concevoir sans la plus radicale distance.

CHRISTIE MC DONALD

Sujets post-structuralistes ou périls de la parenté : le « cas de Baby M »

Dans le texte qui suit j'examine deux problèmes abstraits qui prennent forme de façon concrète dans le « cas de Baby M ». Le premier est celui des principes généraux, du recours à des systèmes de pensée universalisants pour passer de l'exemple à la théorie ou à la règle générale — puisque le particulier en tant que particulier ou exemple, cas ou expérience, se trouve ailleurs que dans la raison dont la forme est toujours universelle. Le deuxième problème est celui du sujet : le sujet qui « est » en philosophie, qui « écrit » en littérature, qui « fonctionne » socialement ou politiquement dans des structures institutionnelles. Il s'agit en l'occurrence d'une question de bioéthique et de la manière dont on détermine qui on est dans la famille comme dans la société à partir des origines.

À partir du structuralisme, comme science des signes, qui ne se préoccupait que des aspects généralisables de la signification, vers quelque au-delà, soit une interrogation rigoureuse qui permette d'examiner les prémisses sur lesquelles de telles généralités se basent, on peut maintenant poser la question : sommes-nous toujours dans une période de systèmes et de pensée des systèmes ? Si cette question revient

maintenant, c'est probablement parce que et le structuralisme des années soixante et le post-structuralisme en Amérique du Nord des années soixante-dix et quatre-vingt se sont fondés en grande partie sur le rejet des conceptions classiques de la subjectivité et de l'histoire. Or, on le savait sans en tenir compte, il y avait toujours eu un certain sujet à l'œuvre. Y revenir nécessite une réflexion sur les conditions de possibilité de la pensée du sujet qui ne rejette ni ne valide péremptoirement la notion du sujet, mais qui l'interroge autant dans ses effets que dans ses définitions afin de comprendre — du moins partiellement — le contexte contemporain.

Je m'intéresse au signifié flottant que sont devenues la maternité et la mère, à la définition de la mère en tant qu'être biologique et social afin de poser de nouveau la question : l'essence de l'être se trouve-t-elle dans le déterminisme de la maternité ? Julia Kristeva l'avait formulée ainsi : qu'y a-t-il dans la représentation de la « maternité » et du « maternel » qui satisfait une femme aussi bien qu'un homme ? Et qu'est-ce qui manque à cette représentation de sorte que « lorsque aujourd'hui des femmes prennent la parole, c'est sur la conception et la maternité que porte fondamentalement leur mécontentement... »¹

Le cas en question est celui du célèbre procès pour la garde de l'enfant désigné par la cour comme « Baby M ». ² « Baby M » est une enfant mise au monde par une mère de substitution, Mary Beth Whitehead, après insémination artificielle. Lors de la naissance, le 27 mars 1986, celle-ci a voulu renier le contrat qu'elle avait signé avec le père génétique, William Stern, et elle a demandé la garde de l'en-

1/ Julia Kristeva, *Histoires d'amour* (Paris : Éditions Denoël, 1983), p. 298.

2/ Sur ce cas, voir *A Mother's Story : The Truth about the Baby M Case* de Mary Beth Whitehead et Loretta Schwartz-Nobel (New York : Saint Martin's Press, 1989) et de Phyllis Chesler, *Sacred Bond : The Legacy of Baby M* (New York : Time Books, 1988).

fant. Le 1^{er} avril 1987, le juge Sorkow a confié l'enfant à M. et M^{me} Stern ; le 6 avril 1988, cette décision a été renversée et un autre juge a accordé des droits de visite à la mère porteuse. La cour a cependant jugé que « la substitution de mère qui implique un échange d'argent transgresse les codes sur l'adoption dans l'État de New Jersey. » Toutefois, plutôt que de faire jurisprudence, de créer un précédent ferme afin de résoudre des problèmes graves soulevés par ce cas, le procès a posé d'autres questions encore. Durant les seuls six premiers mois de 1988, 16 États ont présenté des projets de loi qui règlent la maternité de substitution et 18 États ont présenté des projets de loi (ou les ont reportés de 1987) qui interdisent de tels contrats.³

À travers les médias, une réaction passionnée s'est déclenchée partout sur le continent nord-américain et en Europe. La presse a suivi ce procès à la fois fascinant et répugnant au jour le jour en traduisant la réaction profonde et « clivée », tant au niveau légal, éthique, philosophique qu'au niveau humain. La seule chose sur laquelle tout le monde s'accordait, c'était le sentiment de malaise provoqué par la situation.

Le 5 avril 1987, le *New York Times* a publié une série d'opinions et de commentaires sur le cas de la part de personnes venant de divers milieux. Le juge Sorkow venait de rendre sa décision à la fin du premier procès, en s'appuyant sur les exigences du contrat. Deux opinions m'ont particulièrement intéressée : la première était celle de Betty Friedan, auteure de *The Feminine Mystique*, fondatrice et première présidente de la *National Organization for Women* : « Je crois qu'on doit déplacer l'affaire en

3/ *New York Times*, 26 juin 1988. Pour une étude détaillée et complète des retombées juridiques et éthiques des technologies de la reproduction, voir *Produire l'enfant : de quel droit ?* de Jean-Louis Baudouin et Catherine Labrusse-Riou (Paris : Presses Universitaires de France, 1987) dans le contexte européen et nord-américain.

entier de la loi contractuelle basée sur un modèle mâle des actions corporatives et des négociés de matières premières. Nous avons également besoin de nouveaux règlements qui disent que tout homme qui signe un tel contrat devrait savoir qu'on ne peut pas obliger une femme à abandonner son enfant... Si la femme veut le garder, il faudrait que la femme qui a porté cet enfant pendant neuf mois puisse avoir la priorité sur l'homme qui a donné un de ses 50 000 spermatozoïdes. » L'autre opinion venait du rabbin William Feldman, auteur de *Health and Medicine in the Jewish Tradition*, et rabbin au Jewish Center de Teaneck, New Jersey : « Je suis un peu du même côté que les féministes dans cette affaire parce que la mère n'est point un substitut. Elle est la mère dans tous les sens, et elle devrait avoir le droit de changer d'avis. La loi juive dit que le statut de la mère reste un droit inaliénable, et voilà une décision qui vise à aliéner l'inaliénable, à négocier ce qui ne peut être négocié. Elle devrait avoir le droit de dire, maintenant que les premiers liens et son attachement se sont développés de cette façon : je renonce au contrat. »

Ce cas met à l'épreuve la question de la définition de la mère et de son statut juridique. Quant à une réflexion sur cette question, il est devenu clair que là où il n'y a pas de lois ni de précédents adéquats, des normes heuristiques inventées en réaction contre les nouvelles possibilités technologiques risquent de mener aux régions inexplorées du contrôle biologique. Quant aux faits, ce n'est encore que le début. Dans la seule semaine qui a suivi la première décision concernant « Baby M », on a appris la naissance de triplés portés par leur grand-mère maternelle et le cas d'une femme dont on avait préservé les ovules, de sorte qu'elle puisse accoucher de jumeaux à un intervalle de dix-huit mois. La question est de savoir comment intégrer ces nouveaux « faits » dans un discours formé de schèmes, lesquels inscrivent des valeurs au niveau du langage. La locution *jurer sur la tête de sa mère* n'a de sens que si la mère est, de par la tradition, une autorité ou une figure sacrée recon-

Sujets post-
structuralistes ou
périls de la
parenté : le « cas de
Baby M »

nue, dont la fonction bien définie rend légitime le discours du locuteur. Dans un monde où ces valeurs ne dominent plus, où le statut de la parenté n'est pas sûr, comment peut-on définir le sujet dans la langue et devant la loi ? Autrement dit, le manque de consensus sur une philosophie du sujet rend encore plus nécessaires des discussions sur l'éthique et le droit. Devant une telle situation, comment réviser les modèles de pensée qui ne suffisent plus à des situations concrètes de détresse ?

La question de la définition et du droit des individus comprend de multiples facteurs : la réglementation des dons de sperme ; le contrôle de la grossesse et la question de la légitimité de l'enfant ; les droits de chaque parent génétique aussi bien que les droits de l'époux de la mère et ceux de l'épouse du père ; les conséquences éventuelles d'un enfant infirme ou malade, etc. Si c'est le contrat qui confère la parenté, on peut dire que Mary Beth Whitehead a bien renoncé à son droit à la maternité au moment où elle a signé le contrat avec les Stern. De sorte que le père aurait une position doublement forte, à la fois naturelle et contractuelle. Mais si une loi supérieure dicte que la maternité est un droit inaliénable, un droit que personne ne peut contrer, dès lors nul contrat ne peut aller au-delà de ce droit, et Mary Beth Whitehead n'avait pas de choix : elle était la mère, et elle l'est pour toujours. Une telle position, celle qu'exprime le rabbin Feldman, s'accorde avec la position de l'Église catholique dans sa réponse aux nouvelles technologies de la reproduction. Selon l'Église, le but du mariage est bien la procréation — mais seulement à certaines conditions : le contrat de mariage n'accorde pas au couple le droit d'avoir un enfant ; il donne seulement le droit de laisser aller la nature.⁴

Le rabbin Feldman a soutenu la loi juive en affirmant que la position de la mère n'était pas négocia-

4/ La Congrégation pour la doctrine de la foi, approuvée par le Pape Jean-Paul II.

ble. Mais que se passe-t-il quand ni la mère naturelle ni le père naturel et contractuel ne veut l'enfant ? Ce qui risque d'arriver aux enfants nés avec le SIDA ou avec tout autre handicap. Comment le contrat et le droit peuvent-ils garantir une norme éthique, une responsabilité au-delà du choix individuel qui ne répond jamais à un sens de communauté ou même de raison ?

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

À la fin, personne n'avait vraiment gagné dans le procès de « Baby M », même si le deuxième juge avait accordé les droits de visite à Mary Beth Whitehead et la garde de l'enfant aux Stern. Au début, tous s'accordaient sur la négociation de la maternité. Il y allait d'un choix. Mme Stern (que personne n'a jamais appelée à ma connaissance la mère contractuelle) avait pris la décision d'éviter la grossesse ; lorsqu'elle a désiré un enfant, elle a pris la décision de ne pas le faire « naturellement ». Elle a donc exercé le choix de contrôler son corps. Et Mary Beth Whitehead ? Elle a également exercé un choix lorsqu'elle s'est offerte comme mère porteuse. Ce n'est qu'après la naissance qu'elle a commencé à changer d'avis. Or, on pouvait faire des objections à tous ceux qui étaient liés par le contrat. Elizabeth Stern avait refusé la maternité biologique à partir d'un diagnostic qu'elle s'était fait elle-même sur des bases médicales discutables. Quant à Mary Beth Whitehead, elle a montré une fois de plus comment la femme peut être complice de son histoire : au départ elle avait quantifié la valeur de la vie et marchandé son rôle. C'était aussi son choix.

Comme dit un personnage de Margaret Atwood, en résumant l'état de la société à la fin du vingtième siècle dans son anti-utopie, *The Handmaid's Tale* : « These women could be undone ; or not. They seemed to be able to choose. We seemed to be able to

Sujets post-
structuralistes ou
périls de la
parenté : le « cas de
Baby M »

choose, then. We were a society dying... of too much choice. »⁵

Puisque nul ne peut parler ni au nom de tous ni de tous les choix, le cas de « Baby M » est devenu à la fois fascinant et terriblement répugnant. Cependant, si on peut accepter la naturalisation de la parenté dans l'adoption, il n'est pas clair pourquoi la substitution de mère menace à tel point notre langage et notre société. Au point où l'on veuille en interdire la pratique. Ce qui est clair, c'est qu'il faut poursuivre la réflexion sur ces questions qui ne nous quitteront pas sous peu. Il est vrai que le procès de « Baby M » n'est qu'un cas, mais dans le système juridique américain le cas marque l'histoire. Ce cas pose la question de la définition : de la mère, du père et de l'identité du sujet, et ce, à partir des origines. Question générale ou abstraite peut-être. Mais qui se règle à chaque fois de manière singulière, par l'individu.

5/ Margaret Atwood, *The Handmaid's Tale* (Toronto : Seal Books, 1985).

THE
HISTORY
OF
THE
CITY
OF
NEW
YORK
FROM
1624
TO
1898
BY
JOHN
B. HOGAN
AND
JOHN
W. FLEMING
NEW
YORK
1898

THE
HISTORY
OF
THE
CITY
OF
NEW
YORK
FROM
1624
TO
1898
BY
JOHN
B. HOGAN
AND
JOHN
W. FLEMING
NEW
YORK
1898

CHRISTIANE ROBITAILLE

L'infirmière et la pornographie

Introduction

On retrouvera dans ce texte les deux pôles qui sous-tendent le rôle de la femme dans le patriarcat. En effet, si le métier d'infirmière est un métier difficile à exercer dans le monde médical actuel, c'est que ce monde médical, dans sa structure actuelle, n'est que le reflet de la famille traditionnelle patriarcale.

L'image de l'infirmière, à la fois mère et putain, vient tout droit de ce fantasme qu'on retrouve dans la pornographie : l'image de la femme disponible, sans besoins, sans désir, toute dévouée à l'autre, se dépensant sans compter, en un mot, celle de l'éternelle « bonne maman ».

Les débuts

Il y a vingt-cinq ans, alors que j'informais mon père de mon désir d'étudier en nursing, et que, par la même occasion, je lui demandais de m'y aider, il refusa tout net en alléguant que toutes les infirmières

deviennent des putains. Il fallait voir l'horreur et le dégoût que lui inspirait ce seul mot.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Naturellement, je lui promis que je ne serais pas une putain (j'avais une idée très vague de ce métier, la fréquentation des croisés et des Enfants de Marie ne m'ayant pas fourni beaucoup d'informations sur la question). Il consentit donc à mes études, non sans avoir été influencé par le curé de la paroisse, qui lui expliqua que la profession d'infirmière était plutôt une vocation, comme la prêtrise, et qu'elle exigeait les plus hautes valeurs morales : don de soi, charité, dévouement, etc.

J'entrais donc dans ce métier avec ces deux visions contradictoires : d'un côté, le danger de devenir une putain, et de l'autre, l'exigence d'être un ange de bonté, une sorte de sainte donnant sa vie pour soulager la souffrance humaine. À noter que ces deux visions m'avaient été transmises par deux hommes. Ma mère devait pourtant avoir une petite idée sur la question, elle qui avait donné naissance à « dix-sept enfants, onze vivants », comme elle disait fièrement. Elle en avait passé des nuits blanches, à lutter contre la diphtérie, la scarlatine, la coqueluche, la rougeole, le croup, les oreillons, etc. Mais la faculté d'exprimer sa pensée n'était accordée, semble-t-il, dans ma famille, qu'à son chef. Ma mère exprimait plutôt ses émotions, qui se traduisaient par des torrents de larmes à l'évocation de tous ses enfants morts, qu'elle avait dû parfois enterrer seule, mon père étant « au bois ».

La pratique

J'étais pour le moins perplexe. Mais la pratique du métier me permit rapidement de me faire une opinion toute personnelle. Je constatais, avec désolation, que si ce métier n'en est pas un de putain, on y est quand même exploitées, mal payées, et que les conditions de travail y sont parfois aberrantes pour

la santé mentale. J'observais aussi que le monde médical, dans sa hiérarchie, ressemble parfois étrangement à celui de la rue.

En effet, entre l'attitude du médecin qui domine la scène médicale, et celle du « souteneur » de la rue qui fait travailler ses femmes et récolte le fruit de leur travail, la différence n'était parfois pas très grande, sauf celle de la blouse blanche et de la détention d'un « savoir ». Pour le mépris des femmes et l'arrogance, c'était tout à fait semblable.

Il me restait donc à être un ange de bonté. Mais j'appris aussi très rapidement que c'était aux pieds qu'il me fallait des ailes. Ce métier n'était pas le lieu idéal pour y exercer les vertus chrétiennes, mais bien plutôt le lieu du « TRAVAIL ». Rendement, efficacité, production... travail de soir, travail de nuit, roulement. Techniques, médications, perfusions, pansements, cathétérismes, dextérité, tact, diplomatie, fatigue, mal aux pieds, mal à l'âme, découragement, larmes, les mains dans la merde, dans l'urine, dans le sang, ne pas faire d'erreur, être patients, sourire, oui docteur, oui madame, oui monsieur, je viens, je suis là, n'ayez pas peur faites-moi confiance, détendez-vous, ça ne sera pas long, voilà, c'est fini, c'est fait, sonnez, appelez si vous avez besoin, besoin, besoin de dormir, besoin de vacances, besoin d'être autre chose que cette femme qu'on commande et à qui on demande, besoin de partir, besoin de repos, de détente, d'amis... BESOINS... Voilà pourquoi il y a tant de toxicomanes et d'alcooliques chez les infirmières, comme chez les prostituées d'ailleurs.

Étrange parallèle, qui m'amène au propos principal de cet article : l'infirmière et la pornographie.

Le fantasme

Cette réflexion s'est amorcée lors du visionnement d'un film qui a connu un certain succès : le film

Paris-Texas. Bien sûr, avant ce film, il y avait eu *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, *La maman et la putain*, et combien d'autres films pornographiques aux titres racoleurs : *Infirmières en chaleur*, *Infirmières lubriques*, etc. Mais celui-ci est spécifique, parce qu'il démonte parfaitement la mécanique du fantasme masculin. On y voit une femme, en uniforme d'infirmière, s'insérer dans une sorte de cage où il y a un miroir sans tain. La personne dans la cage est vue par un client de l'autre côté du miroir, mais elle ne peut voir elle-même le client. Il doit demeurer un inconnu, sans corps et sans visage. Le client, par contre, en tant que voyeur, est là pour des besoins personnels. L'uniforme d'infirmière est de toute première importance, et le rôle y est aussi très codifié. Elle est là pour exciter et faire plaisir au client, à sa demande, et il paie pour ça. Elle est disponible au regard, tout en étant inaccessible au toucher, préservée par la vitre, dans sa cage. Elle est là pour répondre aux besoins, qu'ils soient d'ordre sexuel, ou psychologique, car elle doit aussi écouter, consoler, rassurer, sécuriser. Et voilà, l'infirmière putain ! Mon père avait raison ! Ou, plutôt, il avait le même fantasme.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

L'image, le rôle et la réalité

À l'heure où les infirmières sont confrontées à l'urgence d'une nouvelle image, comme le soulignait Monique de Grandmont dans son allocution à l'Assemblée générale 1986, il m'apparaît important d'analyser l'impact de ces images pornographiques sur notre pratique et sur la vision de l'infirmière véhiculée dans le public. Je ne crois pas qu'il soit anodin de relever ces manifestations fantasmatiques, car il pourrait bien y avoir dans cette charge, cette accumulation d'images à caractère sexuel, quelques-unes des raisons qui font que les infirmières sont si mal écoutées, si mal entendues par la Corporation des médecins, et que la bataille pour plus d'autonomie et de pouvoir au sein du monde de la santé est si ardue.

Rappelons-nous la lutte, encore actuelle, pour la reconnaissance des actes délégués.

Si l'on continue le parallèle, qui peut paraître choquant à première vue, entre l'infirmière et la prostituée, on se rend bien compte que toutes deux ont un rôle de mère. Mais pas seulement de mère ; toutes les deux s'occupent des besoins du corps, de la chair. S'occuper de la chair, dans notre monde occidental catholique, c'est être bien loin de l'esprit. On retrouve là toute la dichotomie corps-esprit qui sous-tend l'appareil idéologique occidental chrétien. Voilà pourquoi c'est le médecin qui dicte, qui gère (il est l'esprit), et c'est l'infirmière qui soigne (elle est la chair). On m'objectera qu'il y a maintenant beaucoup de femmes médecins, mais je crois que les femmes médecins, dans leur pratique, sont aux prises avec les mêmes images, et que c'est justement pour ça que leur pratique s'oriente différemment.

Donc, cette infirmière, c'est aussi Elle, Ève, la « créature ». Voilà pourquoi ma mère chuchotait en annonçant les naissances. Et pourquoi elle n'allait pas à la messe quand elle était enceinte « à pleine ceinture ». C'est comme si elle avait eu, à ce moment-là, trop de corps. En avait-elle honte ? Rappelons-nous que le modèle proposé par l'Église était celui d'une vierge, enceinte par les œuvres de l'Esprit. Ma mère, par la force des choses, se retrouvait à l'autre pôle ; elle devenait Ève, la créature.

Selon Susan Griffin, l'idéologie chrétienne est la même idéologie qui imprègne la pornographie :

« l'esprit pornographique est l'esprit dominant de notre culture. Dans la pornographie, nous retrouvons les fantasmes de cet esprit. Ainsi, dans un commentaire critique révélant que D.H. Lawrence et Henry Miller avaient pour les femmes un amour physique et pour les hommes un amour spirituel, nous nous trouvons à égale distance de la pornographie et de la doctrine de l'Église. La pornographie réduit la femme à une simple chose, à un objet entièrement matériel et

sans âme. Pourtant l'Église et la culture judéo-chrétienne nous fournissent la même éthique. L'homme est la tête, et la femme est le corps. La femme représente le connu¹, et l'homme, celui qui possède la connaissance. »

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Pour elle, il est clair que la pornographie :

« n'est pas l'expression d'un sentiment érotique humain et du désir, ni celui de l'amour de la vie du corps, mais la manifestation d'une peur de la connaissance du corps, et d'une volonté de réduire Éros au silence. »²

Elle entend par la notion d'Éros, celle qui fait référence au dieu de l'amour, l'amour en tant que **sentiment** vécu à travers la sexualité. James Hillman, dans *Le mythe de la psychanalyse*, exprime la même chose en d'autres termes :

« La masculinité a fini par signifier le rejet de l'érotique comme efféminé, conduisant à une vulgarisation compensatoire de l'éros ou à sa substitution par la sexualité. Les femmes doivent supporter tout ce qui a été rejeté : sensibilité, fantaisie, amour, don des relations, inspiration, initiative. La faculté d'établir des liens affectifs a été émasculée, et il en résulte un mélange de passivité et de promiscuité. »³

Car la pornographie est contrôle et découpage du corps de l'autre en objets partiels — les fesses, les seins, le sexe, la bouche, etc.

Il y a là une surenchère du sexuel pour éviter la rencontre réelle avec l'autre, avec la personne qui a des désirs et des besoins, celle qui habite ce corps, qui est ce corps désirable. Dans la prostitution, le client n'a pas à rencontrer une personne, mais un

1/ GRIFFIN, Susan, *Pornography and Silence — Culture Revenge against Nature*, Harper Colophon Books, New York, 1982, page 3.

2/ GRIFFIN, Susan *Pornography and Silence — Culture Revenge against Nature*, Harper Colophon Books, New York, 1982, page 1.

3/ HILLMAN, James, *Le mythe de la psychanalyse*, Éditions Imago, traduction française, 1977, page 52.

sexe pour ses besoins sexuels, et parmi ses besoins, celui de penser que la personne avec qui il a ce commerce le fait parce qu'elle aime ça, car la prostituée doit souvent mimer la jouissance, pour augmenter le sentiment de puissance du client. De la même façon, l'infirmière au chevet d'un malade doit répondre à ses besoins qui, cette fois-ci, ne sont pas sexuels, mais souvent affectifs, physiques, physiologiques, de cette même façon aussi, on aime à penser que la femme qui se dépense ainsi le fait parce qu'elle aime ça, par une disposition particulière de son esprit qui la dispose à jouer ce rôle de mère, de consolatrice, de psychologue. Qu'elle ait fait des études, qu'elle connaisse la relation d'aide, la communication, qu'elle ait fait des acquis techniques, cela n'est pas mis en compte dans son travail, car sa fonction est un rôle. Le rôle de l'infirmière, comme celui de la maternité, est une institution dans le patriarcat. C'est pourquoi il lui est si difficile de négocier des conditions de travail, des horaires décents, un salaire, etc. Il serait trop long de reprendre ici la thèse que développe Adrienne Rich dans son livre, *Naître d'une femme*, mais qu'on me permette, comme elle, de faire la différence entre l'expérience du nursing qu'ont les infirmières dans leur pratique, et l'institution d'un rôle à l'intérieur de cette pratique. Ma mère, qui n'avait aucun diplôme, avait pourtant une très grande expérience en nursing, et cette expérience s'était enrichie au contact de ces autres femmes qui habitaient le village, ces sages-femmes, guérisseuses, psychologues, etc. Mon approche en nursing me venait certainement d'elle, et cela n'était pas inné, cela faisait partie de ma culture, comme cela fait partie de la culture d'autres infirmières. Mais qui reconnaît cet apport de la culture des femmes au monde médical ? Personne. Ce qu'on demande à l'infirmière aujourd'hui, c'est d'être efficace. Être efficace dans le monde de la technique médicale, cela veut dire effectuer les actes prescrits par le médecin, à la bonne personne, au bon moment et avec rapidité. Peu importe que l'infirmière soit sur l'équipe volante, qu'elle change de patient à tous les jours,

qu'elle soit surmenée par la rotation ou le service de nuit, on ne lui demande pas de mettre à contribution ses compétences en relation d'aide, mais de produire. Le client n'a plus de visage, plus de corps, il est la cholécystectomie du 1112 — comme dans la pornographie, il est l'objet partiel, le corps découpé, le lieu d'une opération qui n'a rien à voir avec ce qu'il pense, ce qu'il craint, ce qu'il aime. Cette même idéologie, qui emprisonne l'infirmière dans un rôle, enferme aussi le patient, le malade, dans une vision parcellisée de son corps. On le voit ici, c'est toujours le corps qui est contrôlé, soumis, découpé par la médecine moderne. Comme dans la pornographie, ce qui est nié, c'est la globalité de la vie du corps.

De la même façon que, dans la pornographie, le consommateur nie son besoin de relation à l'autre et donne libre cours à sa peur de l'autre en le réduisant à l'état d'objet, de cette même façon, l'idéologie qui s'exprime dans la médecine moderne est celle qui veut une victoire sur la nature, sur la maladie, qui pense son approche en termes de combat, de bataille, qui transplante les cœurs, mais qui n'a pas de cœur.

On comprend que les infirmières soient attirées par les nouvelles approches dites de médecine douce, holistique, globale. Et on comprend qu'elles désertent les hôpitaux... La déshumanisation des soins n'est pas une question économique, comme on veut bien nous le faire croire : cela fait partie d'un mal social, mal social qui touche à tous les aspects de nos vies de femmes, de mères, de travailleuses. L'image de l'infirmière dans la pornographie, c'est le reflet de ce qu'elle vit ailleurs dans le monde du travail : être réduit à l'état d'objet, qu'on manipule.

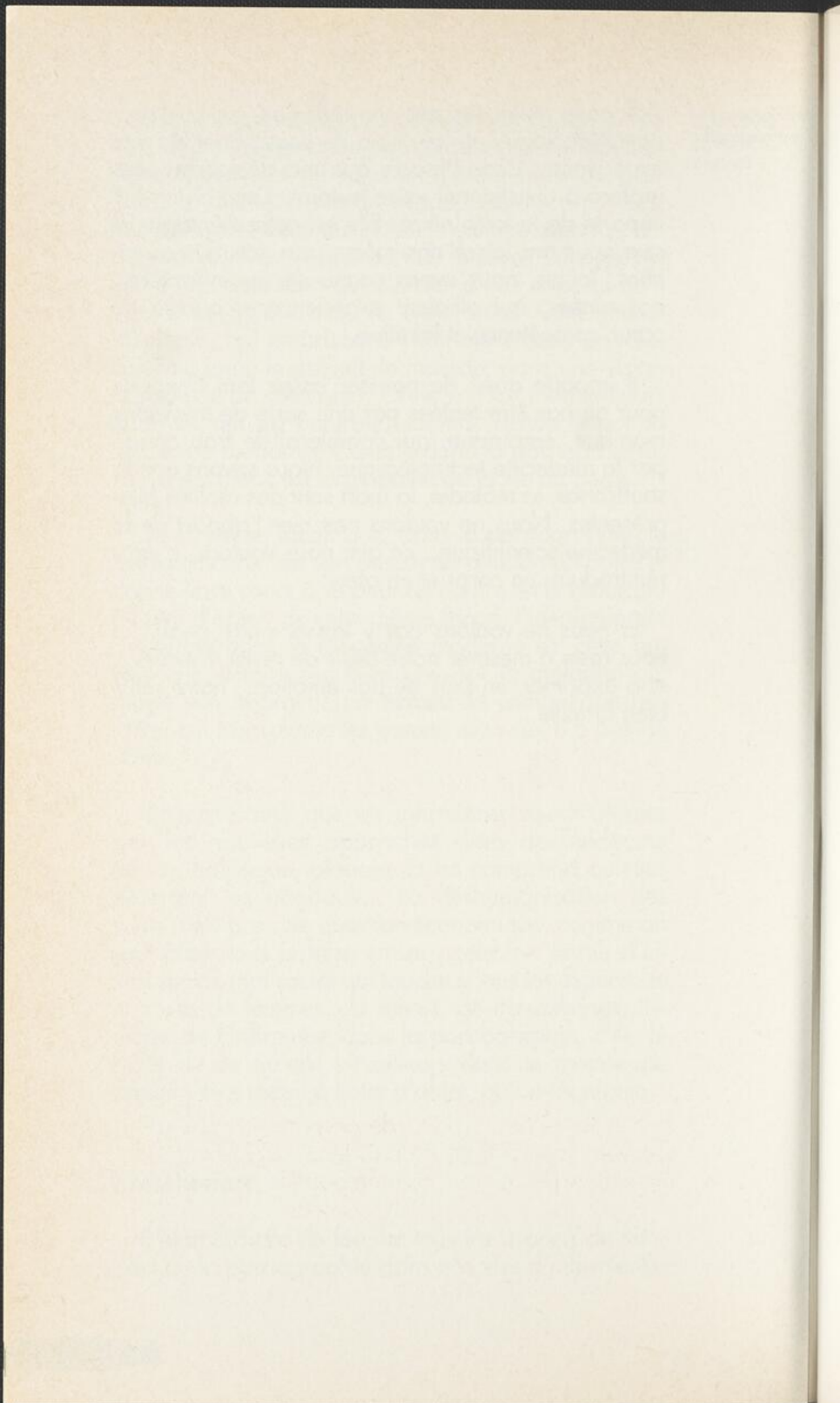
Conclusion

Il était difficile de fouiller tous les aspects de l'impact de la pornographie dans nos vies d'infirmières.

J'ai voulu plutôt susciter une réflexion, en questionnant l'idéologie, et j'ai choisi de vous parler de mes expériences, dans l'espoir que ma démarche vous incitera à questionner votre histoire. Cette histoire, il importe de la faire nôtre. Elle est notre héritage, ce que nous ont laissé nos mères, nos sœurs, nos aînées. Toutes, nous avons connu de ces infirmières, nos aînées, qui alliaient expérience et qualité du cœur, compétence et intuition.

Il importe aussi de pousser assez loin l'analyse pour ne pas être tentées par une sorte de médecine magique, empirique, qui comblerait le trou creusé par la médecine technologique. Nous savons que la souffrance, la maladie, la mort sont des réalités bien présentes. Nous ne voulons pas nier l'apport de la médecine scientifique ; ce que nous voulons, c'est y réintroduire un corps et un cœur.

Et nous ne voulons pas y laisser notre peau... Il nous reste à mesurer notre désir de rester vivantes... et à exprimer, en plus de nos émotions, notre refus bien articulé...



CAROLE DAVID

Hôtel Dieu

Un pasteur va et vient dans une chambre en lisant la Bible. Nous vivons dans un hôtel particulier. Une adolescente croit que sa vie se terminera sur un lit. Ailleurs, au bout du couloir, son fils né prématurément n'en a plus pour très longtemps.

Elle et moi partageons le même menu : purée de bananes, yaourt et destin fragile. Je veux savoir ce qui m'est arrivé quand je me suis endormie. Elle se demande si elle s'est bien alimentée pendant sa grossesse.

Le pasteur explique la vie après la mort à celles qui veulent bien l'entendre. Elle trouve qu'il a le sens du sacré. Alors, elle se tait quand il parle. Moi, je n'arrive pas à être touchée. Ici on entre et on sort sans problèmes : le ménage, les piqûres, la bassine, les visiteurs, les fleurs, les remerciements, les maris. Je me demande combien de personnes on pourrait entasser dans cette pièce puis je me rappelle que la règle de trois ce n'est pas mon point le plus fort.

Ce sont des jours dont on ne se remet jamais : je suis assise dans un lit. J'ai traversé un désert et rendu

l'âme devant toutes ces prophéties. Nos mères nous ont légué leurs illusions sur le bonheur. C'est ainsi que nous avons pu élaborer nos fictions calquées sur l'idée d'un bonheur absolu. Maintenant, j'attends que l'infirmière m'apporte trois anti-douleur.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Le pasteur m'examine. Sur le mur à droite, il a dessiné ma carte du ciel. Côté cœur, il y a un grand trou noir, il dit qu'il y a quelque chose d'exceptionnel dans cette configuration.

Il y a exactement un an j'habitais l'hôtel Dieu. Je perdais mes cheveux et le médecin ne trouvait en cela rien d'anormal. Il voulait me faire comprendre que j'étais la plus heureuse des femmes. Pourtant, je ne me rappelais plus de rien. J'avais des agrafes sur le ventre.

Quand le pasteur a dit à l'adolescente qu'il avait baptisé son fils, elle s'est repliée sur le lit et a attendu que l'enfant meure. J'ai alors demandé à voir mon fils. Il était dans un petit lit de verre. Je lui ai parlé, il m'a souri.

On dit que les bébés sourient souvent aux anges.

GENEVIÈVE AMYOT

**Complément direct
(sur quelques dessins
d'enfants)**

C'est ainsi qu'ils commencent par
la tête et c'est bien de cela qu'il
s'agit

La sortir de la confusion

Déchirante

Première

Triomphante et quelle inouïe magnificence

Totalité ronde avec des yeux gigantesques

Béants

Disponibles absolument

Les cheveux déjà

Comme un petit plafond barbare

Écrire avec cette présence de la tête
à mes côtés

Sa main droite à mon flanc gauche
et dessinant la tête

Certitude énorme

La face exacte de l'espoir avec ses
grands trous offerts
S'y loger à jamais
S'y refaire et s'y perdre
La bouche
Une ligne d'horizon où joindre la
lumière en tout état de cause

Un troisième trou parfois que cela
soit parfait
Réceptacle parfait
Pour cas de mort bien entendu

Il me l'a dit si je mourais ou presque
c'est ainsi qu'il me retiendrait son nez
ouvert à toutes étoffes ce qu'elles ont
conservé de la chair de son odeur en
repaire subtil et qu'elle règne

Et règne règne ce fil mince des
jambes longues
Les pieds arrondis comme des petits
ventres bienheureux
Leur imbattable splendeur
J'y ai cru à jamais
Des pieds enfin
À jamais rédempteurs

Il n'y avait jamais de pieds
souviens-toi

Elle me fait pour l'heure à même
le menton des jambes si merveilleusement grandes
Légères

COMPLÉMENT
DIRECT
(sur quelques
dessins d'enfants)

Si totalement efficaces
Des jambes inespérées avec des pieds
fleurs qui ne calculent en rien leurs
pétales
Des pieds pistils des pieds pollens
qui me portent au-delà toute chaussure
appropriée et même orthopédique

J'ai conservé tous les petits bas

De véritables pieds je dis

J'en étais sûre dès le début vu
la force des coups dans les côtes
L'étonnante douleur
J'ai pleuré je n'ai pas l'habitude
Surtout à cet endroit précis de la
cage à souffle

Et pioche pioche

D'abord ce sont de simples boules
Un motton

L'expression un motton dans la gorge

Puis les rayons
Multiples à l'excès
Comme des fous
Les doigts garde-fous
La fête sacrée des rayons en légion
toute-puissante nonobstant la détresse

J'ai même cru annulant la détresse
Ai-je cru

Remplaçant la matrice originelle et
ce sera de celle-ci désormais qu'il
s'agira à me chauffer merveilleusement les pieds

Et les ailes

Car voici que mes mains dès lors
se déplient
Sortaient sauvées de leur cœur noir
comprimé
Pétales de chairs savantes parcourant
la douceur de ses chairs désireuses

Et toute tendresse

Ses mains son regard sa petite
bouche nourricière

Il disait e t'aine

Elle fabrique si près de moi des
filles aux mains fleurs qui leur
viennent de la place des oreilles
Des bras tiges en guise d'oreilles
Comme premières nécessaires oreilles
En parfaite certitude
Des mains tournesols que j'aspire
comme une qui ne serait pas éteinte

Elle dit je t'aime t'aime

Je ne suis pas éteinte

ZAÏDA RADJA

L'inquiétude gronde au fond de nos ventres...*

L'inquiétude gronde au fond de nos ventres. Inquiétude face à l'utilisation de plus en plus grande de la technologie procréative, inquiétude face au rôle des femmes alloué à la maternité, inquiétude face à ce désir d'enfant qui habite plusieurs d'entre nous et qui, pourtant, est tu dans la plupart des cas de peur de ne pas faire l'enfant parfait que la société attend de nous, de peur de ne pas être à la hauteur de la tâche, de peur de ne pas être la mère parfaite lors de la grossesse et de la maternité, sans oublier la peur de l'insécurité tant financière qu'affective. Toutes ces peurs s'inscrivent elles aussi dans le registre des causes du refus d'enfant et plus particulièrement sous la rubrique du silence de la maternité des femmes. Les femmes ont moins d'expériences de grossesse mais elles veulent les vivre dans les meilleures conditions possibles en ayant accès à un accouchement de qualité. Malgré toute cette situation pour le moins effrayante, quelques-unes se hasar-

*/ Cet article a été rédigé au mois de juin alors que la décision du ministère de la Santé et des Services sociaux était attendue.

dent à faire de leur désir d'enfant une réalité probante.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Cependant, une question s'impose : que nous offre la société pour assouvir à la fois ce désir d'enfant et le besoin précieux qu'elle a de renouveler la classe des producteurs... ?

Du point de vue des femmes, les années 80 se caractérisent essentiellement par toute une panoplie de réflexions intimement liées à la question du corps et de l'identité culturelle. C'est ainsi que le domaine de l'accouchement devient alors un lieu où s'actualisent à la fois la question de la prise en charge de nos corps de femmes mais aussi celle du savoir féminin relatif au domaine de la naissance.

Quelques notes historiques...

Affirmer que les sages-femmes exercent leur pratique en dehors de toute reconnaissance officielle n'est plus un secret pour personne. L'événement¹ qui s'est produit à l'hôpital Pierre-Boucher, le 21 février dernier, le prouve une fois de plus. Pourtant, qui tranchera la question, le ministère de la Santé et des Services sociaux ou la Corporation professionnelle des médecins du Québec ? Des enjeux de taille divisent les parties en cause. Décrété acte médical depuis plus d'un siècle et demi, l'accouchement n'est plus un événement naturel. Pourtant, bien des pays maintiennent leurs accoucheuses quelles qu'en soient les raisons. Pour certains c'est une question de tradition séculaire, pour d'autres une simple question de rentabilité. Or, au Québec et au Canada, il faut encore se battre pour des questions de droits démocratiques simples comme la liberté d'accoucher en toute sécurité avec un-e intervenant-e de notre choix et dans un lieu de notre choix.

1/ Le Dr Blais laissait une sage-femme, Mme Isabelle Brabant, participer à l'accouchement d'une de ses patientes.

inquiétude gronde
au fond de nos
ventres...

Contrairement à la guérisseuse européenne, la sage-femme nord-américaine fut évincée à l'intérieur d'une lutte économique assez remarquable. Pourtant, pendant plus de 150 ans, elle fut la seule intervenante reconnue et acceptée² en obstétrique par la communauté québécoise... Aujourd'hui, les sages-femmes tout autant que les femmes et les couples voulant vivre l'événement de la grossesse et de la naissance en préservant le caractère naturel et sacré sont pénalisés lourdement. Et pourtant, d'aucuns diront que « l'expérience unificatrice et incontestable commune à toutes les femmes et à tous les hommes, c'est cette période longue de plusieurs mois que nous passons dans le corps d'une femme » (Rich, 1980). Cette amnésie du corps médical a une histoire porteuse de sens...

La lutte se poursuit...

Le 10 mai dernier, dans un article paru dans le quotidien *La Presse*, nous apprenions que la ministre de la Santé et des Services sociaux, Mme Thérèse Lavoie-Roux passe outre au refus de la Corporation professionnelle des médecins et affirme sa volonté de « trouver un moyen d'établir un cadre juridique pour permettre la pratique aux sages-femmes. Pour déterminer également un lieu spécifique de travail qui leur permettra de profiter d'un encadrement professionnel... » Cette décision survient après la rencontre du groupe de conseils gouvernementaux (Conseils permanents de la jeunesse, des affaires sociales et du statut de la femme).

Nul-le n'ignore le fait que la Corporation professionnelle des médecins détient le privilège de modifier les règlements de la loi médicale. C'est ce qui lui permet d'une part d'opposer une fin de non-recevoir catégorique à la demande de la ministre Lavoie-

2/ Cf. Zaïda Radja, *Exclusion et résurgence des accoucheuses au Québec de 1930 à 1980*, Mémoire de Maîtrise, Université de Mtl.

Roux, d'autre part de garder le silence sur l'expérience qui se déroule au centre hospitalier de la Baie-d'Hudson, à Povungnituk, depuis plus de trois ans, centre auquel est intégrée la sage-femme Johanne Gagnon. Comment expliquer alors cette contradiction à moins d'affirmer que le peuple inuit ne nécessite pas d'actes prophylactiques afin de sauver mère et enfant...

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Soulignons néanmoins que, dans une étude³ sur l'exercice de l'obstétrique, cette même Corporation reconnaissait en mai 1986 les abus dans l'utilisation des interventions obstétricales comme le déclenchement, l'épisiotomie, l'épidurale et la césarienne. Une des recommandations importantes n'était-elle pas de procéder à une réévaluation de la pratique des obstétriciens ?

Par ailleurs, le Dr Blanchet, qui préside actuellement au Conseil des affaires sociales, affirme que les médecins du Québec procèdent à une césarienne par cinq accouchements, que 70 % des femmes qui accouchent subissent une épisiotomie et que six femmes sur dix reçoivent une épidurale. Tout cela est lié à des intérêts corporatistes, ajoute-t-elle.

Inutile de rappeler que ces quelques données ne nous parviennent pas du mouvement des femmes ni du mouvement des sages-femmes. Il serait donc légitime de réagir en tant que bénéficiaires des services de santé au Québec et de s'interroger quant aux abus qui prolifèrent librement dans les services d'obstétrique en milieu hospitalier. Devons-nous payer pour les 10 % de grossesses à risque élevé ?

3/ Hélène Laforce, « Naissance Renaissance, 10 ans déjà », dans *L'UNE À L'AUTRE*, Hiv. 1987, Montréal.

inquiétude gronde
au fond de nos
ventres...

Une promesse électorale ou... ?

Le projet de loi promis déterminera non seulement les lieux spécifiques de pratique et l'encadrement médical requis, mais aussi les critères de formation que devra remplir toute sage-femme au Québec. Or, voilà déjà plus de trois ans, l'Alliance québécoise des sages-femmes praticiennes proposait, dans le cadre de la Commission Rochon, un programme répondant à toutes ces interrogations. À en croire les dires de la ministre concernée, la tâche la plus ardue demeure encore la définition des critères de formation pour la sage-femme. Pourtant ces dits critères sont largement clarifiés et nommés par les différentes associations et organisations de sages-femmes québécoises et canadiennes, tout en s'inspirant de la définition internationale de la sage-femme telle qu'acceptée par la Confédération internationale des sages-femmes, la Fédération internationale des gynécologues et obstétriciens et l'Organisation mondiale de la santé.

Quant à la reconnaissance des sages-femmes...

Il est dommage d'en être encore au stade du balbutiement quant à la reconnaissance d'une pratique vieille comme le monde. Au Québec, c'est une pratique qui avance dans l'histoire par cycles intermittents. Toutefois, ces cycles ne se font pas au gré du hasard ou de la bonne volonté de nos intervenantes. Ils s'établissent à partir de la nécessité manifestée par l'État face à la demande socio-économique. C'est un déroulement qui s'effectue en boucles continues : acceptation de la pratique, refus de la pratique, c'est-à-dire mise hors-la-loi des accoucheuses, et enfin réappropriation du savoir et réintégration partielle des femmes dans le domaine de la naissance.

En redonnant une forme de permissivité à la pratique, les agents sociaux concernés offrent dans le même temps les modèles de pratique, bien entendu,

à une certaine catégorie d'intervenantes. Car il ne faut pas perdre de vue que l'ensemble du corps médical se conçoit comme l'unique détenteur de connaissances en ce qui a trait au corps. Ainsi nos sages-femmes doivent tenir compte de cette réalité, c'est-à-dire du type de rationalité médicale prise dans son ensemble. Souvenons-nous que les « grands-mères » qui aidaient les femmes en couches y allaient avec leur « gazette » et qu'aujourd'hui, il est important d'y aller avec une trousse bien fournie sans pour autant se laisser piéger par le pouvoir contenu dans l'outil en soi...

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Ajoutons à cette brève réflexion quelques données sur le coût d'un accouchement : à l'hôpital, il est de 2 751,83 \$ alors qu'il serait de 1 623,74 \$ dans un centre de maternité. Dans une période de crise économique, la différence est notable. Il est utile de se rappeler par ailleurs que, déjà en 1977, le PQ promettait dans son programme de s'impliquer non seulement dans la création de maternités mais aussi dans la reconnaissance de la pratique des sages-femmes. Nous avons attendu quelques années mais en vain. Quelles seront alors les prochaines promesses ? ? ?

Travailler pour une réémergence de la pratique ne date pas d'hier ; cependant, il serait dommage que l'on reconnaisse les sages-femmes par la force des choses, soit pour combler des lacunes comme celle du manque d'obstétriciens-gynécologues, soit encore pour réduire les dépenses effectuées dans les services de santé en général. Il ne faut pas oublier que ces praticiennes pourraient nous faire profiter amplement de leur savoir-faire séculairement reconnu déjà dans 202 pays qui forment l'O.M.S., alors que huit autres dont le Canada continuent à les maintenir dans une situation hors-la-loi.

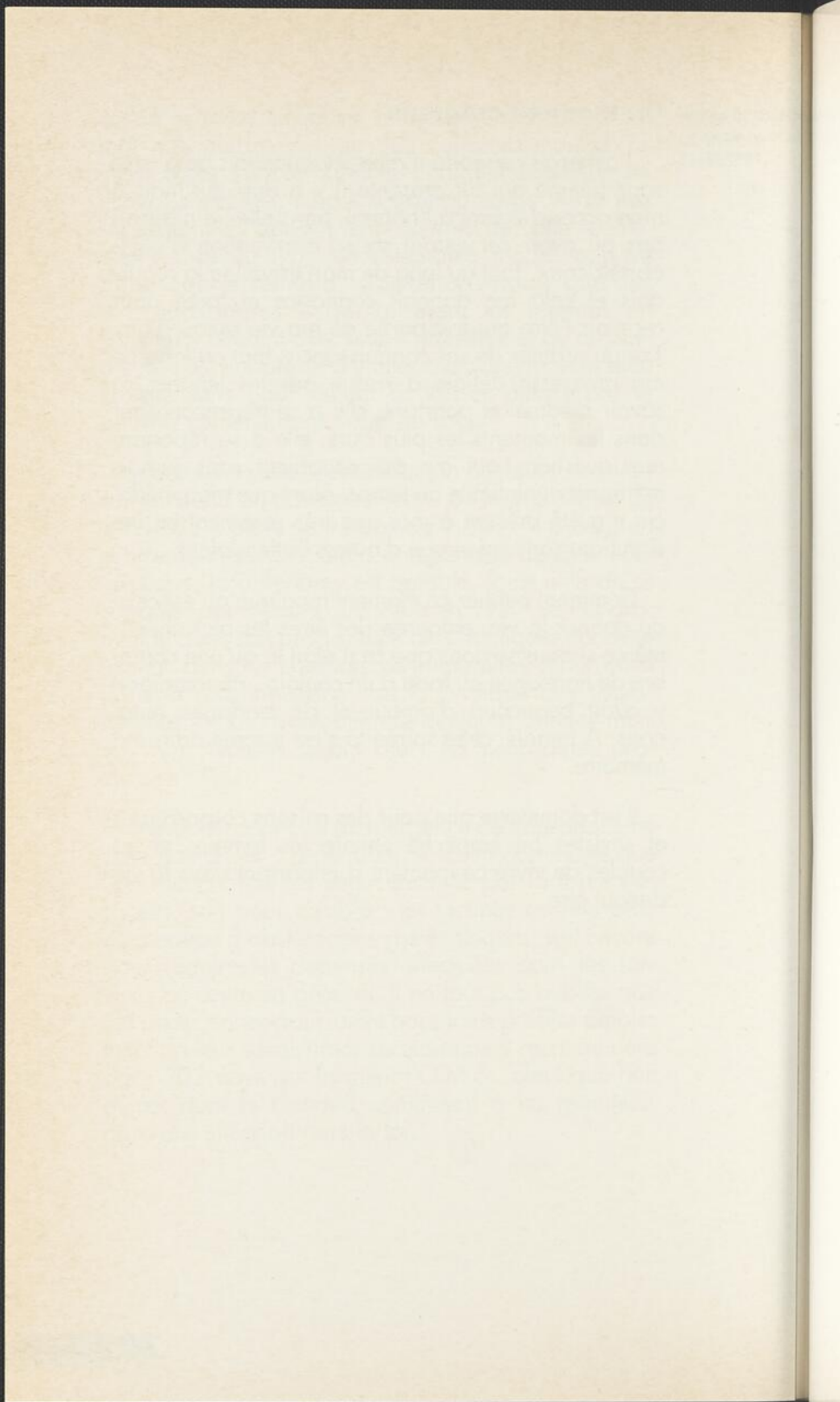
uiétude gronde
au fond de nos
ventres...

Un moment magique

J'aimerais cependant remercier une fois de plus la sage-femme qui fut présente il y a déjà six mois à mon accouchement à l'hôpital. Sans elle, je n'aurais pas pu avoir cet enfant sans l'intervention d'outils obstétricaux. Tout au long de mon travail je la regardais et cela me donnait confiance et force pour recevoir l'être qui fait partie de ma vie aujourd'hui. J'ai pu profiter de ses connaissances tout au long de ma grossesse définie à risque par les tenants du savoir médical et pourtant, elle a su me réconforter dans les moments les plus durs, elle a su répondre aux questions qui me préoccupaient sans jamais m'imposer une limite de temps, alors que mon médecin n'a été présent à moi que très rarement en me signifiant sans cesse que d'autres l'attendaient...

Comment oublier ce moment magique qu'est celui de donner la vie, entourée des êtres les plus chers : même si nous savions que ce n'était là qu'une chambre de naissance au fond d'un couloir... néanmoins il y avait beaucoup d'amour et de tendresse entre nous. À jamais, cette soirée-là s'est inscrite dans ma mémoire.

Il est dommage que pour des raisons corporatistes et sexistes on empêche encore les femmes et les couples de vivre ce moment si important dans la vie de tout être.



Protestation gynile *

L'histoire du patriarcat pourrait bien s'appeler l'histoire de la « protestation gynile »¹, depuis la fameuse « grossesse d'Adam »² et le concept de la Sainte Trinité jusqu'aux nouvelles techniques de reproduction (NTR), en passant par Socrate qui « accouche les beaux esprits des pensées qu'ils contiennent » et par différentes métaphores empruntées aux fonctions reproductrices des femmes et qui ont abouti à ce que j'appelle « la maternité mâle »³ parce que très souvent ces métaphores ont été prises pour la réalité et ont fait force de loi dans le système

*/ Extrait d'un ouvrage en préparation. Tous droits réservés.

-
- 1/ Cette expression est calquée sur le modèle de la « protestation virile » ou protestation de virilité qu'Adler attribue aux femmes qui se révoltaient contre leur sort et s'affirmaient comme des sujets dans la société. Adler mettait ainsi l'accent sur ce qu'il jugeait être, de la part de ces femmes, une pure imitation des hommes, et non sur l'injustice qu'elles subissaient de la part de ceux-ci.
 - 2/ Cf. *L'Eugélonne* (1976), L. Bersianik, Coll. 10/10, Éd. Stanké, 1985, p. 41.
 - 3/ Cf. *Le Pique-nique sur l'Acropole*, L. Bersianik, VLB Éd., 1979, p. 74.

symbolique. Quelques exemples : le ridicule « homoncule » ; l'amusante « gestation » masculine des créateurs d'œuvres en tous genres accompagnée des douleurs de l'enfantement (cf. le mal aux tripes d'un romancier « accouchant » de ses lignes ou les maux de tête de Zeus enfantant Athéna) ; la valeur mythologique attachée au Phallus comme « emblème de la fécondité et de la puissance reproductrice de la nature » (P. Robert) alors que l'Utérus n'est le symbole de rien (cf. le Dictionnaire des symboles de Chevalier et Gheerbrant : il n'y a même pas une entrée à ce mot ! Il y en a une au mot Ventre, mais sans aucune connotation de puissance reproductrice, au contraire : c'est un symbole plutôt péjoratif alors que le Phallus, dans ce même dictionnaire, est un symbole magnifique : « il désigne la force créatrice et il est vénéré comme la source de vie) ; la valeur transcendante attribuée au Phallus freudien comme Signifiant fondamental (Lacan) ; le langage-piège donnant des expressions réductrices du pouvoir des femmes : tout comme l'expression technique « bébé-éprouvette » imprime dans l'inconscient que l'enfant naît d'une éprouvette et non d'une femme, l'expression consacrée « mère porteuse » élimine l'idée que le corps de la mère puisse faire autre chose que soutenir le fœtus, l'empêcher de tomber, pendant que celui-ci se développe par ses propres moyens. C'est d'ailleurs ce que tentent de démontrer en substance les nouvelles théories « pro-vie » qui affirment que le fœtus et même l'embryon possèdent une telle autonomie qu'ils n'ont pratiquement pas besoin du corps maternel, qu'ils sont presque assez compétents pour « se terminer » tout seuls.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Si l'organisme maternel n'apportait rien d'autre au fœtus que de lui procurer un support, s'il n'était pour lui qu'une « valise » ou qu'un « incubateur » ⁴

4/ Cf. « Sortir la maternité du laboratoire », Gouvernement du Québec, Conseil du statut de la femme, 1988, article de Robyn Rowland, p. 77. Voir aussi les articles de Louise Vandelac dans *Le Devoir* à partir du 29 mai 1987.

les technodocs n'auraient aucune difficulté à le reproduire artificiellement. Sans être encore capables de fabriquer les gamètes, ils arrivent à les faire se féconder *ex utero*, mais ils n'ont pas encore trouvé le moyen de créer l'utérus artificiel. Quand ils réussiront à concocter une copie de cet organe dans toute sa complexité, il manquera toujours quelque chose à leur concoction, quelque chose qui est de l'ordre du lien et que ne peut procurer une éprouvette, même si celle-ci est mariée avec un technodoc. Quelque chose qui est simplement de l'ordre de l'humain.

La fonction de maternité a toujours été transcendée par les femmes à travers un grand nombre de conduites variées allant à l'encontre des diktats de la société. L'interdiction de l'avortement, par exemple, a toujours été transgressée par elles. Ces diktats découlaient de raisonnements philosophiques et faisaient passer le message suivant : c'est nous, les *Transcendants*, qui faisons les enfants, vous, les femmes, vous ne faites que les *porter* dans l'*Immanence* ; et maintenant, nous les faisons sans vous, ou presque, via les NTR. Dans *L'Œuf transparent*, Jacques Testard se dit « le père d'Amandine » et même le père du premier « bébé-épiprouvette »⁵. À noter que la très belle préface de ce livre écrite par le philosophe Michel Serres ne fait pas une seule fois mention des *femmes* dans cette aventure, mais parle de l'homme à satiété. La maternité est devenue ouvertement une affaire d'homme ! Sous l'égide de « l'homme enceint » et des technodocs, elle vient d'entrer triomphalement, en tant que puissance mâle, dans le champ de la philosophie.

L'histoire de *Baby M* nous renvoie au vieux procès d'Oreste présidé par Athéna, la déesse qui se vante de ne pas avoir eu de mère. Accusé de matricide, Oreste est acquitté. Selon le plaidoyer d'Apollon, rapporté par Eschyle, il n'y a pas eu réellement de matricide puisque Oreste n'a tué qu'une *étrangère* :

5/ Jacques Testard, *L'Œuf transparent*, Champ Flammarion, 1986.

seul le père a des liens de parenté avec son enfant. Je cite : « l'homme peut être père sans l'aide d'une mère ». Malgré l'absurdité d'une telle affirmation, c'est elle qui a jeté les bases du patriarcat et qui permet aux hommes encore aujourd'hui de régenter l'utérus et de le manipuler jusqu'à ce qu'il disparaisse de la surface de la terre. On a envie de leur dire aux législateurs et aux technodocs : non mais, de quoi je me mêle ! De quel droit tout ça ?

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Quel était donc le crime de Mary Beth Whitehead ? Celui d'avoir changé d'idée et d'avoir voulu briser un contrat qui lui est apparu profondément inhumain à mesure que le moment approchait de devoir s'en acquitter. C'était sa première expérience, elle n'avait jamais auparavant fait un enfant pour ensuite le « donner ». Elle n'a pas voulu le vendre, elle a refusé l'argent. Au moment précisément où elle devenait raisonnable, on l'a accusée d'être fantasque et d'humeur changeante ! Alors que c'étaient les fibres mêmes de son être qui réclamaient justice. Pour les juges aussi, il n'y avait aucune jurisprudence en la matière. Comment un simple « donneur de sperme », candidat à la paternité, et sa femme, candidate à la maternité d'adoption, peuvent-ils être légalistes à ce point dans une matière où un contrat ne fait pas le poids avec un engagement dont l'enjeu est d'une toute autre nature que commerciale ? Comment n'ont-ils pas compris qu'ils étaient de « trop », qu'ils étaient des indésirables dans la relation symbiotique mère-enfant qui existe juste après la naissance et dans les premiers mois de la vie. Et exiger que l'on sépare ces inséparables. Et s'emparer de l'enfant d'une autre. Comment une femme peut-elle faire ça à une autre femme ! Comment peut-elle être égoïste au point de s'approprier la maternité d'une autre parce que cette maternité lui est interdite ? Cette défection physique qui lui interdit d'avoir des enfants, comment peut-elle en faire porter les conséquences à une autre à coups d'argent et de respectabilité ? Comment est-ce possible que les juges entrent dans cette combine et l'entérinent en

ordonnant que ce *vol d'enfant* soit légalisé? Comment en sont-ils venus à valider ce contrat de dupes? Comment en sont-ils venus à biffer la primordiale relation mère-enfant qui a cours durant la grossesse au point qu'ils ont pu mettre en balance un donneur de sperme avec une mère naturelle et la faire pencher au bénéfice du premier? Cette histoire est un véritable scandale et fait reculer jusqu'à l'Antiquité le concept même de mère, tout en accreditant sous toutes ses formes celui de père, escamotant le caractère douteux qu'il a toujours eu.

Lors d'un colloque sur la part du père, le Dr Willy Apollon, de l'Université Laval, a proclamé avec justesse que « la paternité n'existe tout simplement pas du point de vue biologique. Elle est une invention de la société et n'a rien à voir avec la biologie »⁶. Cela, les femmes le savent depuis longtemps et ont commencé à l'écrire dans leurs livres. L'article poursuit en ces termes : « S'il y a père, selon lui, c'est parce que des femmes s'accordent à lui créer une place. Selon la théorie du Dr Apollon, toute la vie d'un père est basée sur la confiance qu'il doit manifester en la parole d'une femme. » Et voilà pourquoi d'ailleurs fut inventé le patriarcat : pour pallier à cette insuffisance masculine dans un domaine où le contrôle leur échappe complètement et met en cause la virilité !

Cette théorie met en relief l'énorme prétention du langage patriarcal d'avoir établi l'équivalence entre les termes « père » et « mère ». Étymologiquement, le mot père exprime « moins la paternité physique (indiquée par *genitor* : GENS et *parens* : PART), qu'une valeur sociale : c'est l'homme représentant la suite (patrilinéaire) des générations » (c'est le chef de la famille, i.e. la seule autorité parentale reconnue par le système) « et enfin, l'unique propriétaire des biens ; c'est un terme de respect employé en parlant

6/ « Le père n'est qu'une invention de la société », par Lia Lévesque, *La Presse*, mercredi 17 juin 1988, p. A 13.

des hommes et des dieux », ⁷ donc exprime la réalité historique de l'appropriation des enfants ainsi que le mythe de la divinité à laquelle l'homme s'identifie. Il est clair que la paternité est essentiellement symbolique : c'est le symbole même du patriarcat, comme le Phallus est le « Signifiant fondamental » du pouvoir patriarcal. Elle n'a aucune commune mesure avec la maternité. Mais on les accole pour affaiblir le sens de celle-ci et s'en approprier les caractéristiques tout en insistant sur la pérennité et la souveraineté de son propre caractère symbolique. Quand il s'agit de réduire la spécificité féminine dans ce qui pourrait être un pouvoir ou un privilège, le principe d'égalité entre les sexes joue à plein ! Ainsi est-ce dans l'intérêt de l'homme quand le discours met sur le même pied « le père biologique » et « la mère biologique ». À partir de là, on fait descendre celle-ci d'un cran en la désignant sous l'appellation de « mère porteuse », de façon que ce soit le premier qui l'emporte en cour de justice.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Pour en revenir à la théorie de notre Apollon moderne, il faut bien convenir que le père « physique », le géniteur, ne découle pas de source : il a toujours été *désigné* par une femme. Du moins, jusqu'à nos jours. Car, avec les NTR, le père sera *désigné* par un spécialiste. Ce qui est plus crédible car ce spécialiste appartient à sa confrérie. Cela explique pourquoi William Stern a tenu mordicus à « Baby M », car le technodoc lui avait assuré qu'elle était le produit de l'« insémination » ** de son sperme et non de celui d'un autre. C'est vraiment l'idéal pour les hommes. « Également, écrit Hubert Wallot qui s'en réjouit ⁸, la dimension de la crédibili-

* */ Les guillemets au mot *insémination* font référence au chapitre sur le langage, de l'ouvrage en préparation.

7/ Jacqueline Picoche, *Nouveau Dictionnaire étymologique du français*, Hachette/Tchou, 1971, p. 507.

8/ « Les Femmes et les nouvelles technologies de la fertilité », par Hubert Wallot, *Le Devoir*, 16 octobre 1987.

té de la parole de la mère est dissipée au profit de la certitude d'un événement hautement technique mais aussi au profit de la crédibilité de la parole d'un spécialiste. » Et voilà le chat qui sort du sac ! Le technodoc fait figure de Dieu Tout-Puissant qui a enfin réussi à éliminer la mère (lui laissant tout au plus la tâche ingrate d'actrice de *soutien...*). L'avantage des NTR pour l'homme-mâle est d'opérer la désaliénation du sperme⁹ et d'élever celui-ci au rang des certitudes concernant l'origine de sa progéniture. C'est la nouvelle Connaissance, celle qui est « hors de tout doute ».

C'est le côté Bien de l'arbre de la Connaissance, les racines du Mal ayant été assumées pendant des siècles par la certitude toujours désespérément niée que l'origine de tout homme est située dans le corps d'une femme. Tout enfant jusqu'à maintenant était né d'« un père inconnu ». Avec les NTR, le « père réel » fait surface et, qui sait si les hommes auront encore besoin des mythes du patriarcat pour imposer et maintenir leur puissance dominatrice ?

En effet, les personnages des NTR forment une configuration qui rappelle étrangement la triade mythique qui domine notre civilisation chrétienne et dont l'objectif est le même : faire disparaître la mère. Le technodoc personnifie Dieu le Père Tout-Puissant qui détient le pouvoir de la création, le géniteur ou donneur de sperme, c'est le Saint-Esprit qui procrée sans attouchement physique avec la femme, et Dieu le Fils, c'est le Fœtus dont les droits ont toujours été jugés supérieurs à ceux de la mère et ont toujours été reconnus concrètement via l'interdiction de l'avortement, et aujourd'hui via le rapt de l'enfant à la naissance au profit du donneur de sperme. La mère de Dieu n'est pas Dieu. La mère biologique est écartée de son produit.

9/ Sur le concept de l'aliénation du sperme dans la conscience masculine, voir Marie O'Brien, *La Dialectique de la reproduction*, trad. de Cl. Vivier, Les Éditions du remue-ménage, 1981.

Autrement dit, le schéma NTR est une réplique exacte du mystère de la Sainte Trinité. Dieu le Père (ou le Tout-Puissant), Dieu le Fils (ou le Fils unique) et Dieu le Saint-Esprit (ou le Géniteur, l'opérateur des grandes œuvres sans contact charnel, par « insémination » artificielle). La Vierge Marie n'aurait été inventée que pour marquer son destin de « mère porteuse » de la divinité (encore un rôle de *soutien*...). Si elle est vierge, c'est par respect pour la divinité. Si on a besoin d'elle, c'est pour montrer que l'esprit est mâle et la chair femelle. Le titre de « mère de Dieu » ne lui confère pas la divinité : elle n'est que l'instrument du *Deus faber*.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

L'invention de Dieu repose sur l'absolue nécessité de l'homme-mâle de convertir son incertitude de paternité en certitude, première condition de son insertion dans la cellule de base de la société. Si Dieu lui-même se dit le père d'un fils, on ne peut plus douter que la paternité soit une réalité en soi. Le message de Jésus est celui-ci : je suis le fils de Dieu. Il n'est donc plus possible de douter de la paternité puisqu'elle est sacralisée dans la divinité. La religion nous *relie* au père hypothétique et nous *délie* de la mère certaine. Elle confère un certificat de certitude à l'incertain au prix du reniement du lien (lieu) d'origine. Jésus donne une reconnaissance définitive de paternité aux hommes. La liturgie est un hymne à la Paternité élevée au rang de divinité. Dans les évangiles, Jésus ne cesse de parler de son Père céleste, de l'appeler, de s'occuper des affaires de son Père. Le Fils prend une valeur incomparable : le Père céleste a envoyé aux hommes son Fils unique. Il ne saurait être question de Fille unique ou de Mère céleste. On n'a même plus besoin de croire en Dieu pour que cette mythologie continue de fonctionner dans l'inconscient. « Dieu est mort » parce que devenu inutile, l'homme ayant pris sa place après l'avoir bien installé dans la loi et la culture. Et « l'Homme est mort » parce que désormais inutile puisqu'il est devenu dieu : c'est lui maintenant le dieu-père tout-puissant.

Ce qui cloche dans le patriarcat, ce n'est pas que Dieu soit présenté comme un Père, c'est que le père soit présenté comme un dieu et que les hommes aient fait de cette présentation une religion, un dogme de foi. Ils ont sacralisé la paternité, d'abord pour la mettre sur le même pied que la maternité, pour ensuite exclure celle-ci tout à fait. Les hommes penchés sur leurs éprouvettes et tentant de faire les enfants sans le concours des femmes, qu'est-ce que c'est sinon une *protestation gynile* masquée sous la couverture scientifique? Le concept de la Sainte Trinité, qu'est-ce que c'est sinon la transposition sur le plan symbolique de cette *protestation gynile*? Et qu'est-ce qui fait la grandeur d'une œuvre d'art sinon cette protestation gynile? Écoutez Macbeth proclamer à maintes reprises qu'il ne pourra être vaincu que par « un homme qui n'est pas né d'une femme »¹⁰. C'est là son titre de gloire et son assurance d'immortalité. Il se croit invincible car un tel homme ne peut exister. Au contraire, cet homme existe : son vainqueur est né avant terme... il a été tiré du ventre maternel par un accoucheur : il est donc né d'un accoucheur et non d'une femme. « Que l'ange que tu as toujours servi t'apprenne que Macduff a été arraché du ventre de sa mère avant terme. » À quoi Macbeth répond : « Bien que (...) tu sois mon adversaire, *toi qui n'es pas né d'une femme*. »¹¹ C'est textuellement ce qu'a écrit Shakespeare, sans rire et sans avoir fait ployer de rire les générations qui ont monté sa tragédie et les générations de spectateurs qui l'ont applaudi. Car *Macbeth* n'est pas une comédie ! Mais ce n'est pas parce qu'on ne rit pas que ce n'est pas drôle... Naître avant terme ou naître des mains d'un accoucheur ou encore devenir zygote au fond d'une éprouvette avant de retourner dans l'utérus maternel équivalent à ne pas naître d'une femme ! C'est comme naître de la tête de Zeus ou de la cuisse de

10/ W. Shakespeare, *Othello, Le Roi Lear, Macbeth*, traduction de François-Victor Hugo, Garnier-Flammarion, 1964, p. 292, 314, 315.

11/ *Op. cit.*, p. 316.

Jupiter. C'est un tour de passe-passe et un abus de langage car Athéna sortit d'abord de Mêtis sa mère, que Zeus avait avalée, avant de jaillir de la tête de son père ; et Dionysos fut extirpé de Sémélé « avant terme » puis placé dans la cuisse de Zeus. Est-ce que de tels fantasmes ne sont pas à l'origine de la chasse gardée de nos médecins obstétriciens qui font une obstruction systématique à la reconnaissance des sages-femmes ? On a vu récemment qu'un médecin avait été suspendu pour avoir laissé une sage-femme « recevoir » la tête du bébé lors d'un accouchement, ce simple geste si naturel ayant été considéré comme « acte médical », donc réservé à la confrérie des accoucheurs en titre. Le monde patriarcal c'est le monde à l'envers. Ce n'est pas la femme qui accouche, c'est l'homme (cf. la « grossesse d'Adam ») ou son substitut, i.e. une femme institutionnalisée, autorisée par ladite confrérie masculine à recevoir l'enfant à la sortie d'un ventre anonyme. Et qui plus est, non seulement ce n'est pas la parturiente qui accouche, mais ce ne peut être une praticienne historiquement reconnue à travers les siècles pour l'aide compétente qu'elle apporte à la femme en couches. C'est ainsi que la Corporation professionnelle des médecins contribue à perpétuer le mythe grec repris par la culture judéo-chrétienne que ce sont eux qui font les enfants, que la mère n'est qu'une étrangère et qu'aucun « petit de l'homme », malgré l'évidence, n'est jamais « né d'une femme » mais des mains des accoucheurs mâles, i.e. de Dieu. Ève non plus n'est pas née d'une femme ! Serait-elle née « avant terme » comme Macduff, de l'os surnuméraire d'Adam ?

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

« La fonction du mythe est de donner une signification au monde et à l'existence humaine. Grâce au mythe le monde se laisse saisir en tant que cosmos parfaitement intelligible » (Éliade) ¹². Dans ses *Mythologies*, Barthes écrit de son côté : « La fonction du

12/ Mircea Éliade, *Aspects du mythe*, NRF, Idées, Gallimard, 1963, 4^e couverture.

mythe c'est d'évacuer le réel. Le monde entre dans le langage comme un rapport dialectique d'activités, d'actes humains : il sort du mythe comme un tableau harmonieux d'essences. »¹³ Évacuer le réel : c'est à quoi s'emploie toute religion fondée sur des mythes, i.e. utilisant pour se propager des « catégories de la pensée mythique »¹⁴ comme l'Incarnation, la Résurrection, l'Ascension du Verbe, la Virginité de la mère de Jésus, celui-ci se proclamant le Sauveur de l'Humanité. La religion chrétienne est fondée sur le mythe de la paternité divine toute-puissante, indissociable d'une trinité mâle qui règne sur tout ce qui existe. Maintenant qu'il est possible de savoir « hors de tout doute » qui est le père de l'enfant, cette mythologie chrétienne aura-t-elle encore sa raison d'être même à l'intérieur de la communauté des croyants ? Ne représentera-t-elle pas un danger d'« évacuer le réel » à travers elle, i.e. la toute récente possibilité de certitude concernant la paternité via les pratiques des NTR ? C'est peu probable car, d'une part, cette certitude n'est pas absolue pour celui qui redoute l'antique « perfidie » féminine : peut-être était-elle déjà enceinte quand elle a subi « l'insémination »... Et enceinte de si fraîche date que le test de grossesse ne peut être concluant. Et enceinte volontairement juste pour embêter le donneur de sperme... D'autre part, il subsistera toujours chez le mâle le sentiment que de n'être qu'un géniteur ne peut être comparé à la fonction de maternité qui dure dix lunes et se prolonge bien au-delà.

Si nous examinons le « mystère » de l'Eucharistie, nous avons affaire à un simulacre basé sur un mode particulier de cannibalisme. Le mythe est beaucoup plus fort que la réalité de l'allaitement car les dieux n'ont pas soif de lait mais de sang. Ils sont avides de sacrifices humains, et permettre aux chrétiens de

13/ Roland Barthes, *Mythologies*, Le Seuil, 1970, p. 251, cité par Anne-Marie Dardigna, *La Presse féminine*, FM/petite collection maspero, 1978, p. 11.

14/ Mircea Éliade, *op. cit.*, p. 204.

dévorer la chair de Jésus (i.e. s'incorporer le Fils) c'est les rendre comme des dieux. Les paroles magiques de réincarnation spontanée via un bout de pain sans levain et un verre de vin : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », sont destinées à gommer le travail laborieux de la grossesse. Ici, le prêtre se donne le pouvoir des femmes : créer le corps et le sang d'un être, mais il est infiniment supérieur à ces pauvres génitrices puisqu'il s'agit du corps et du sang de Dieu ! Est-il façon plus noble et plus efficace de présenter le monde comme « un tableau harmonieux des essences » (Barthes) et de laisser loin, très loin derrière soi le réel et ses activités antagonistes, ses actes humains ? À chaque fois que la messe est célébrée sur cette planète, le pouvoir de transformer la matière en être humain (pouvoir maternel) est revendiqué par le mâle qui officie. Cela nous éclaire sur l'obstination de l'Église catholique à tenir les femmes à l'écart du sacerdoce : le contraire serait plutôt surprenant. Cela explique aussi pourquoi l'accès à cette fonction est de plus en plus rendu possible dans les Églises protestantes qui ne croient pas au dogme de la transsubstantiation.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Mircea Éliade écrit à propos du rituel de la liturgie chrétienne : « l'imitation d'un modèle transhumain, la répétition d'un scénario exemplaire et la rupture du temps profane par une ouverture qui débouche sur le Grand Temps, constituent les notes essentielles du *comportement mythique*, c'est-à-dire de l'homme des sociétés archaïques, qui trouve dans le mythe la source même de son existence. »¹⁵ Ce qui fait la force d'une religion, c'est sa liturgie. Le rituel patriarcal s'exerce dans toutes ses institutions laïques ou religieuses et se répète à l'infini. Cette vision du monde est foncièrement sexiste car elle a pour des siècles et des siècles éliminé la mère, i.e. la femme puisque toute femme est potentiellement et spirituellement une mère. La famille dont il est question dans la

15/ Mircea Éliade, « Mythes, rêves et mystères », pp. 26-27. Cité dans *Aspects du mythe*, p. 205.

liturgie de la messe est composée d'un père et d'un fils réunis par un dénominateur commun qui est l'esprit de pouvoir et de domination *sanctifié* : Dieu est de la race des Seigneurs et il est sans cesse invoqué comme tel. Ainsi, dans le schéma patriarcal, le père est de la race des Chefs et le reste de la famille doit se soumettre. À la verbalisation paternalisante et paternaliste utilisée par les prêtres catholiques : « viens vers le Père » (cathéchèse), le « Père l'a rappelée à lui » (note nécrologique de la paroisse), le « Père est l'origine des hommes et leur fin » (liturgie de la messe), « Au nom du Père... » (le signe de croix), « Dieu le Père a créé le ciel et la terre » (le credo), le saint Père, les Pères de l'Église, les Pères enseignants, les Pères curés, les Pères moines, etc., correspond celle du patriarcat : le nom du père, la loi du père, le père de famille omnipotent, les Pères fondateurs, le père de la bombe H, le père du bébé-éprouvette, etc. Ces invocations quotidiennes ont pour effet que « le monde se laisse saisir en tant que cosmos parfaitement intelligible » (Éliade). Ce cosmos est un monde où la mère est exclue du champ symbolique, le seul champ qui donne du pouvoir à travers une culture.

En terminant, un mot des sacrements de Baptême et de Pénitence, tous deux institués pour laver les hommes du contact avec la femme, et qui se célèbrent sous d'autres formes dans le monde laïc. Le Baptême est là pour effacer la « tache originelle » d'être « né d'une femme », i.e. d'une « étrangère », (cf. le jugement d'Oreste) et qui plus est, à la suite d'un séjour dans l'utérus qui est un organe *étranger* à l'homme et dont l'invisibilité le rend encore plus haïssable parce que plus incontrôlable. Pour les « purs » inconditionnels, puritains avant le lettre, la pureté ne souffre aucun mélange. Aussi, faire son entrée dans le monde en franchissant un sexe différent et voir le jour le visage encadré par les cuisses d'une « étrangère », i.e. d'une non-même (d'une non-homme), c'est non seulement impur mais obscène. La femme qui donne la vie est « obscène » et

de « mauvais augure » (selon l'étymologie du mot). Elle « blesse délibérément la pudeur en suscitant des représentations d'ordre sexuel » (P. Robert : définition de l'« obscénité »). De plus, comme cette non-homme est *une* non-vierge, elle incarne le péché dans la religion. L'homme non vierge n'a jamais été objet de scandale ni de réprobation, parce que sa virginité ne ferme la porte d'aucun lieu jugé obscène.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Le sacrement de Pénitence est là pour effacer le péché de la chair, crime perpétré encore une fois entre les cuisses d'une non-vierge, répétition de l'acte « pornographique » de la naissance. La *vierge* est celle qui permet à l'homme de devenir dieu, la *non-vierge* celle qui lui permet de rester dieu, à l'exclusion d'elle (il n'y a qu'un dieu qui règne dans les cieux). Ces sacrements le replacent dans l'aire de la divinité et de la toute-puissance. Mais il a besoin de toujours pécher avec elle, il a toujours besoin de sa chair à elle, lui qui est l'esprit, pour se démarquer d'elle et lui faire *porter* le poids de ses fautes envers elle (viol, porno, « fornication » avec des prostituées, violence maritale, meurtre, etc.) afin de rester le fils unique qui n'est pas né d'une femme mais du père uniquement. C'est aussi ce qui se passe dans les NTR : les deux systèmes n'ont qu'un but et c'est d'effacer l'acte de naissance indissociable du féminin.

L'enfant et les services de garde

Ce matin, Alexis, Maude, Véronika, Mathieu et Jessica quittent leurs domiciles accompagnés de papa ou de maman pour se rendre soit chez la gardienne soit à la garderie. Le toutou, la doudouce, le fétiche sont de la partie. Que ce soit dans un service régi par l'OSGE (Office des services de garde à l'enfance), service de garde en garderie, en milieu familial ou en garderie en milieu scolaire ou encore dans un service choisi en dehors du réseau par leurs parents, tous se font garder pendant que papa, maman travaillent ou encore étudient ou se cherchent un travail, bref pendant que leurs parents vaquent à leurs activités d'adultes.

Dans les années soixante, on aurait trouvé cela triste. Aujourd'hui, on trouve ça normal. On trouve cette situation d'autant plus normale qu'actuellement, les statistiques nous indiquent que le taux d'activité des mères ayant des enfants d'âge préscolaire a presque doublé passant de 30,3 % en 1976 à 55,2 % en 1986 (Statistique Canada) et que sur 1 084 523 enfants âgés de 0 à 11 ans dénombrés en décembre 1987, 620 347 étaient susceptibles d'avoir besoin d'un service de garde (Énoncé de

politique sur les services de garde). Le fait d'avoir recours à une personne étrangère pour s'occuper des enfants en l'absence des parents n'est pas un phénomène nouveau. Le besoin de services de garde structurés s'est surtout fait sentir au début des années soixante-dix et coïncide avec les modifications profondes qu'a connues la famille à cette époque.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

C'est en effet vers la fin des années soixante que les femmes sous la poussée des mouvements féministes remettaient en question leur rôle dans la société. L'accès à l'éducation, la possibilité de planifier leurs maternités, le désir de se réaliser professionnellement d'une part, et d'autre part, le haut taux de divorces, la nécessité de participer à l'apport financier de la famille, le fait de se retrouver chef de famille devant assumer seule les responsabilités parentales sont autant de facteurs liés à l'activité des mères sur le marché du travail.

Répondre au besoin de gardiennage des parents n'était toutefois pas suffisant, il fallait assurer aux enfants qui fréquentent les services de garde un milieu de vie leur permettant de s'épanouir globalement. Ce souci de qualité a été présent chez tous les protagonistes qui ont travaillé à la mise en place du réseau et se trouve inscrit comme un droit dès les premières lignes de la loi 77 (loi sur les services de garde à l'enfance). On peut donc lire à l'article 2 : « ...un enfant a droit de recevoir, jusqu'à la fin du niveau primaire, des services de garde de qualité, avec continuité et de façon personnalisée, compte tenu de l'organisation et des ressources des organismes et des personnes qui fournissent ces services. »

Il y aura bientôt vingt ans qu'on se préoccupe de cette problématique au Québec. La loi 77 célébrera ses dix ans en décembre prochain et la ministre responsable vient de déposer le premier énoncé de politique annonçant les orientations des services de garde pour la prochaine décennie.

Où en sommes-nous ? Quel est l'effet de la fréquentation régulière d'un service de garde sur le développement de l'enfant ? Et sur quels critères se base-t-on pour évaluer cette qualité si nécessaire au bien-être des enfants ?

Les études menées par plusieurs chercheurs nous éclairent à ce sujet. Elles nous révèlent, après avoir comparé différents modes de garde, qu'à la condition que le service respecte des critères de qualité, il ne devrait pas y avoir d'effets néfastes sur le développement de l'enfant.

Dans les services de garde, on doit donc pouvoir compter sur un personnel compétent, démontrant une habileté naturelle à travailler auprès des enfants et possédant une formation lui permettant de créer un cadre de vie bien adapté aux différents besoins des petits. Le personnel doit faire preuve de stabilité et être conscient de la nécessité d'établir une continuité entre les valeurs véhiculées à la maison et celles du milieu de garde.

Au niveau du ratio, on doit trouver, dans les garderies, un adulte pour trois poupons (0-18 mois), un adulte pour quatre enfants âgés de 18 mois à 3 ans et finalement un adulte pour sept enfants de trois ans et plus.

En service de garde en milieu familial, Cohen et Zigler proposent qu'il ne devrait pas y avoir plus de six enfants pour un adulte à condition que la moitié du groupe ait plus de trois ans. De tels ratios, en plus de permettre à l'enfant d'établir une relation significative avec son éducatrice, permettent à cette dernière de lui accorder des soins individualisés.

Enfin, on doit mettre à la disposition des enfants suffisamment d'espace pour qu'ils puissent se développer sur le plan moteur. L'organisation du milieu physique doit permettre à l'enfant de s'adonner en toute sécurité à différents types d'activités et, de plus, lui offrir la possibilité de s'isoler et répondre ainsi à

son besoin d'intimité, besoin aussi important chez le tout-petit que celui de se socialiser.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

C'est donc sur la compétence du personnel, le ratio élevé et la qualité de l'environnement physique que reposent principalement les critères de qualité. Même si les résultats de la recherche semblent rassurants, il n'en demeure pas moins qu'au Québec la réglementation ne permet pas d'atteindre cette qualité indispensable. En effet, les normes sont les suivantes :

Personnel : Une personne qualifiée sur trois pour la moitié du temps d'ouverture du service.

Ratio : 0-18 mois — 1 adulte pour 5 bébés alors que les critères de qualité le situent à 1 adulte pour 3 bébés.

18 mois et plus — 1 adulte pour 8 enfants alors qu'on sait que ce sont les enfants de moins de deux ans qui sont les plus à risque.¹

Quant à la qualité de l'espace, les normes gouvernementales sont, encore là, insuffisantes. On pourrait objecter que ce ne sont là que des normes minimales et que les parents ou autres responsables de la gestion peuvent les bonifier. C'est vrai. Mais on se rendra compte des coûts engendrés par de telles décisions. On peut difficilement dissocier qualité et financement.

C'est alors qu'arrive la question d'argent.

Atteindre dans les faits les objectifs de qualité qu'on s'était fixés dès le départ suppose des investissements majeurs de la part de l'État. C'est un choix de société.

1/ Ce ratio est proposé par l'étude de Cohen et Zigler (1978) Federal day care standards : Rationale and recommendation. « Young children » vol. 3 no.3 p.24-32.

Cela suppose un changement important dans nos mentalités. C'est accepter que le développement de l'enfant et son éducation sont des responsabilités partagées entre la famille et l'État et que nous sommes tous concernés.

On admet facilement que les premières années de la vie d'un enfant jouent un rôle déterminant dans son développement et on est généralement d'accord sur la fonction éducative des services de garde. Il faut maintenant exiger que le gouvernement fasse de l'enfance une priorité et s'engage non seulement dans le développement du réseau des services de garde, mais surtout dans sa consolidation.

Il faut se rappeler, comme le dit Raquel B. Presser² dans la conclusion de son mémoire présenté à la commission parlementaire des affaires sociales sur l'Énoncé de politique qu'« un service de garde de qualité est bénéfique pour l'enfant alors qu'un milieu de pauvre qualité lui est nocif. »

2/ Betsalel-Presser, Raquel, phd. Mémoire présenté à la commission parlementaire des affaires sociales concernant le document d'orientation « Pour un meilleur équilibre. Énoncé de politique sur les services de garde à l'enfance » (1989).

The first part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present. The author then proceeds to discuss the various factors that have shaped the development of the United States, including the role of the individual, the influence of the environment, and the impact of the government.

In the second part of the paper, the author discusses the role of the individual in the development of the United States. It is argued that the individual is the primary agent of change, and that the actions of individuals have shaped the course of the nation's history. The author then discusses the various factors that have influenced the development of the individual, including the role of the family, the influence of the community, and the impact of the government.

The third part of the paper discusses the influence of the environment on the development of the United States. It is argued that the environment has played a significant role in shaping the course of the nation's history, and that the actions of individuals have been influenced by the environment. The author then discusses the various factors that have shaped the environment, including the role of the individual, the influence of the community, and the impact of the government.

In the fourth part of the paper, the author discusses the impact of the government on the development of the United States. It is argued that the government has played a significant role in shaping the course of the nation's history, and that the actions of individuals have been influenced by the government. The author then discusses the various factors that have shaped the government, including the role of the individual, the influence of the community, and the impact of the environment.

The conclusion of the paper is that the study of the history of the United States is essential for a full understanding of the present. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present, and that the actions of individuals have shaped the course of the nation's history.

JEAN-H. GUAY

Une situation idéologique complexe : le problème de l'avortement

« Les femmes ne s'appartiennent pas. Elles sont la propriété de l'État, de l'Église, de l'Establishment, des hommes pères ou maris. Même en ce qui a trait à leur propre corps elles n'ont aucun pouvoir décisionnel. Et pour les maintenir dans ce servage, on utilise à tour de bras, peurs et mythes... Les peurs et les mythes nous rendent impuissantes. Mais vient un temps où la peur se transforme en colère et courage, un temps où les mythes s'effondrent pour laisser place à la vérité, la vérité aux espoirs gonflés du désir d'être libres et de vivre pleinement son corps, des espoirs qui devront se réaliser. »¹

L'extrait cité en exergue date de 1971. Il est tiré du *Manifeste des femmes québécoises*. Derrière les mots et les expressions fortes, on retrouve l'espoir d'un éveil progressif, d'une ouverture des esprits, d'une victoire de la vérité contre l'obscurantisme. Et depuis, le débat s'est poursuivi et n'a pas cessé. Les groupes de femmes, les comités d'action féminine, les intervenantes actives dans les dossiers relatifs à la santé des femmes ont pris parole et ont réclamé la libéralisation de l'avortement.

1/ Un groupe de femmes de Montréal, *Manifeste des femmes québécoises*, Montréal, l'Étincelle, 1971, pages 43 et 44.

Ce qui retiendra ici notre attention est en fait le problème suivant : comment la question de l'avortement est-elle assumée par la société politique et la société civile au Canada ? Après plus d'une décennie où le militantisme féministe a été actif, comment, en bout de piste, les idéologies et les idéologues se positionnent-ils ? Il est évidemment impossible de répondre exhaustivement ici à ces interrogations. Nous examinerons d'abord quelques faits pour ensuite discuter plus globalement du problème.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Une société politique embêtée...

Au niveau des organisations, la situation est simple : du côté des groupes pro-vie, on retrouve l'Église catholique et des groupes traditionalistes, du côté des groupes pro-choix, on retrouve les comités syndicaux de condition féminine et plus globalement les groupes préoccupés par la problématique féministe — formant à leur tour des coalitions à l'échelle provinciale ou fédérale². Ici le rapport de force a peu changé. Entre ces camps retranchés, se dessinent un gouvernement conservateur embêté et des gouvernements provinciaux ou bien muets — qui ont dans le passé fermé les yeux sur des actes « illégaux » en assumant financièrement des avortements pourtant hors-la-loi (Québec)³ —, ou bien actifs dans la bataille du côté pro-vie (Colombie-Britannique). Au niveau des groupes professionnels, ambiguïté et perplexité font loi. En fait la société politique semble être incapable d'assumer le problème. Elle hésite ; elle attend ; les partis politiques dont le succès ne peut reposer sur un segment idéologique trop étroit sont eux-mêmes divisés et coincés dans l'expectative. Les instances judiciaires et la Cour suprême à qui on avait confié stratégiquement le dossier ont finalement opté — le 28 janvier 1988 — pour la décriminalisa-

2/ LAMONT, Michèle, « Les rapports politiques au sein du mouvement des femmes au Québec », *Politique*, Hiver 84, 5, 75-107.

3/ LA PRESSE, jeudi, 1^{er} octobre 1987.

Une situation
ideologique
complexe : le
problème de
l'avortement

tion, mais elles ont du même coup appelé le Parlement à prendre ses responsabilités sur cette épineuse question. À quand la nouvelle législation ? En fait, tous ces retards relèvent peut-être de la complexité, de la perplexité et de l'ambiguïté de l'opinion publique elle-même.

Un sondage effectué par la maison Gallup en mai 88 indiquait que « 45 % des adultes canadiens entretiennent des sentiments si catégoriques sur la question de l'avortement qu'ils s'abstiendraient de voter pour un candidat dont les vues à ce sujet seraient fondamentalement différentes des leurs »⁴. D'autres enquêtes démontrent que très peu — moins de deux pour cent — de Canadiens considèrent le thème de l'avortement comme le plus important ; bien plus la grande majorité ne connaît pas la position des différents candidats sur la question et les enquêtes menées pour connaître l'incidence des propagandes pro-vie et pro-choix montrent que leur impact a été nul ou presque sur le vote⁵. Devant des situations si contradictoires, on comprend plus aisément l'extrême prudence des politiciens.

Et après tout, cette réticence de l'appareil politique à prendre parti n'est-elle pas bénéfique pour la démocratie ? Cela démontre peut-être que le problème doit mûrir encore dans la société civile avant d'être finalisé par les décideurs politiques.

4/ LA PRESSE, 19 mai 1988.

5/ KAY, B.J., LAMBERT, R.D., BROWN, S.D., CURTIS, J.E., « The Impact of Single-issue Interest Groups upon the Canadian Electorate : the Abortion Issue in 1988 », Association canadienne de Science politique, 1989.

Une société civile perplexe...

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

La société civile ne répond pas uniformément aux stimulations reçues. Posons le problème d'abord plus globalement.

Sur un grand nombre de questions relatives aux femmes, l'opinion publique a évolué. Et le mouvement féministe n'est pas étranger à cela. Ainsi un sondage récent effectué pour la Fondation canadienne de la jeunesse⁶, par la maison Gallup, auprès des jeunes de 15 à 24 ans indique que 97 % croient que les hommes et les femmes devraient être payés également pour le même travail ; 94 % que les mêmes possibilités d'emploi devraient s'offrir aux uns et aux autres. Dans le même sens, uniquement 17 % des jeunes ont soutenu l'énoncé suivant : « une femme mariée ne devrait pas travailler si son mari est capable de l'entretenir. » Il y a vingt ans ou trente ans, les résultats auraient été complètement différents. On idéalisait alors la famille traditionnelle et nombreuse et l'on voyait d'un mauvais œil la présence d'une mère sur le marché de l'emploi. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. En 1945, la famille idéale devait compter quatre enfants ou plus, pour 60 % des individus interrogés. En 1970, seulement le tiers des répondants pensent ainsi. En 1987, uniquement 13 % des répondants souhaitent idéalement une famille de quatre enfants ou plus⁷. L'effet du mouvement féministe et de la diffusion de nouveaux contenus idéologiques est ici très perceptible.

Dès que l'on s'approche de la vie immédiate — de la famille — les résultats récents⁸ sont cependant plus partagés : 51 % sont d'avis que les travaux ménagers doivent être l'objet d'un partage équitable ; 46 % estiment que la femme doit faire « tout »

6/ La Fondation canadienne de la jeunesse, *La jeunesse du Canada « tout à fait contemporaine »*, un sondage exhaustif, Ministère d'État à la jeunesse, 1987.

7/ Sondage Gallup, *LA PRESSE*, 4 juin 1987.

8/ Fondation canadienne de la jeunesse, *op. cit.*

Une situation
idéologique
complexe : le
problème de
l'avortement

ou « presque tout ». Par rapport aux enfants, les données sont plus significatives encore. À l'énoncé « l'enfant d'âge préscolaire va probablement souffrir si sa mère travaille » 51 % des jeunes ont été positifs. L'écart entre les hommes et les femmes est prononcé puisque 59 % des hommes ont appuyé l'énoncé contre 42 % des femmes. La progression de la cause des femmes est donc ici moins nette... mais présente malgré les apparences. À la question « croyez-vous que les femmes mariées devraient travailler à l'extérieur de la maison si elles ont de jeunes enfants » 48 % des individus disaient non en 1987, 54 % en 1982, 61 % en 1980, 80 % en 1970 et 93 % en 1960.⁹ Ce retour dans le passé montre bien la progression de l'opinion publique. En 1987, les jeunes de moins de 30 ans affichaient une attitude plus ouverte puisque 39 % répondent non contre 48 % pour l'ensemble des groupes d'âge. L'écart de 10 points est ici significatif.

À l'intérieur de ce nouveau climat idéologique où en est la question de l'avortement ? La progression des idées à son égard est-elle similaire ? L'évolution de ce thème majeur du mouvement féministe se présente, en fait, d'une manière plus complexe. Quatre éléments doivent être soulignés.

Le premier élément n'a rien d'étonnant. Presque tous les sondages démontrent que les jeunes sont plus favorables à l'avortement que l'ensemble de la population et que les individus religieux et pratiquants affichent davantage une attitude pro-vie. La variable religion apparaît ainsi très importante dans le débat au sein de la société civile. Il ne faut donc point s'étonner de la participation des églises au débat et plus particulièrement de l'Église catholique dont l'attitude est davantage tranchée que celle affichée par les églises protestantes.

9/ Sondage Gallup, LA PRESSE, 23 mars 1987.

Le deuxième élément contient un paradoxe. Selon le sondage de la Fondation canadienne de la jeunesse, 58 % des jeunes ont répondu positivement à l'énoncé suivant : « une femme qui ne veut pas d'enfant doit pouvoir se faire avorter légalement ». Et la curiosité est celle-ci : l'écart entre les hommes et les femmes est à l'inverse de ce que nous aurions pu attendre puisque 63 % des hommes approuvent l'énoncé contre 53 % des femmes. Ce résultat n'est pas exceptionnel. Il converge avec les données américaines. Ainsi des enquêtes Gallup effectuées en 1974, en 1981, en 1983 et en 1986 montrent que les hommes affichent une attitude plus féministe — sur cette question du moins — que les femmes elles-mêmes... L'écart est certes réduit mais malgré tout fort étonnant.

Le troisième élément est celui-ci. Les enquêtes américaines montrent que ce ne sont pas les individus des classes défavorisées qui sont favorables au droit à l'avortement. Contrairement à ce que laissait entendre le *Manifeste des femmes québécoises*, l'Establishment ou les classes plus fortunées affichent une attitude plus ouverte. Ainsi les gens plus riches, plus instruits, et ayant un emploi plus « élevé » dans l'échelle sociale sont davantage favorables à la libéralisation de l'avortement. Cette situation a déjà été remarquée sur d'autres thématiques ; toutefois elle se manifeste ici avec une acuité d'autant plus frappante que ce sont pourtant les femmes à faibles revenus qui risqueraient le plus de subir les contrecoups d'une nouvelle criminalisation de l'avortement et d'un retour à la clandestinité.¹⁰

Le quatrième et dernier élément démontre encore plus la complexité du processus idéologique. Sur la plupart des questions, le mouvement des femmes a marqué des points depuis plus d'une décennie. Or, sur la question de l'avortement, la progression idéologique de cette cause dans la société civile est ré-

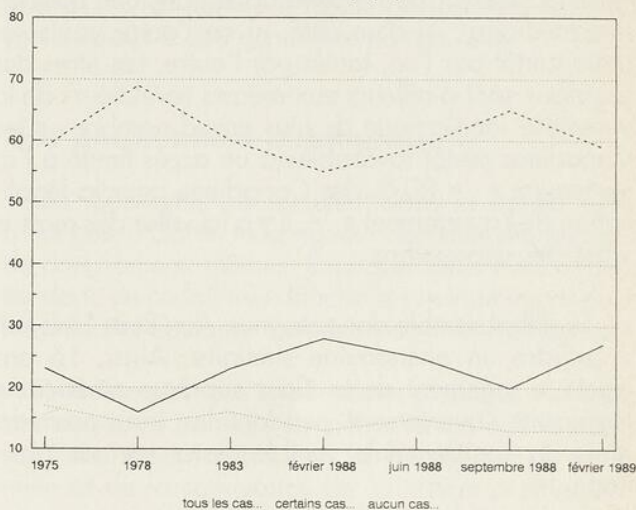
10/ LA PRESSE, 1^{er} octobre 1987.

Une situation
idéologique
complexe : le
problème de
l'avortement

duite. À la même question formulée par la maison Gallup auprès des Canadiens et Canadiennes, « ... l'avortement devrait être légal ... dans tous les cas ... certains cas aucun cas ... » on obtient les résultats suivants sur une période de 14 ans.

LES ATTITUDES CONCERNANT L'AVORTEMENT AU CANADA

Maison Gallup (%)



The Gallup Report.

Le tableau indique en somme que quelle que soit la période la grande majorité des Canadiens et Canadiennes croient que l'avortement devrait être possible dans certains cas seulement. Cette option a toujours obtenu entre 55 % et 69 % d'appuis, soit une moyenne de 60 %. L'option pro-choix a quant à elle obtenu un support du quart (25 %) de la population ; enfin l'option pro-vie rejoint presque 15 % de la population. Le graphique indique aussi que les trois options sont relativement stables au pays... bien que l'on puisse enregistrer une légère croissance de l'option libérale. Les sondeurs soulignent cependant que le bloc majoritaire est très mobile. Dès que l'on modifie l'énoncé ou le nombre d'options-réponses

disponibles, les résultats sont substantiellement différents. En 1984, 53 % appuient l'énoncé suivant : « chaque femme qui demande un avortement doit en obtenir un » tandis que l'énoncé suivant recueillait, quelques mois plus tôt, le support de 71 % des répondants : « La décision d'avoir un avortement doit être la responsabilité de la femme enceinte. » L'écart étonnant est ici de presque 20 points.¹¹ La majorité de la population se retrouve donc dans une position intermédiaire ; ni d'un côté, ni de l'autre, mais séduite tantôt par l'un, tantôt par l'autre. Les titres des journaux sont d'ailleurs eux-mêmes révélateurs de la versatilité idéologique du plus grand nombre : « les Canadiens plutôt favorables à un accès limité à l'avortement » ; « 80 % des Canadiens pour la légalisation de l'avortement »¹². Il y a ici valse des mots et valse des expressions.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Le débat semble donc stagner. Aux États-Unis, on enregistre un phénomène similaire. Ainsi, 16 ans après le jugement de la Cour suprême américaine légalisant l'avortement pendant les trois premiers mois, la société civile semble rester sur ses positions.¹³

Selon les spécialistes américains qui analysent la dynamique sur une longue période, nous assisterions même à une légère régression : ainsi, de 1965 à 1972, il y aurait eu progression de l'option pro-choix ; et depuis 5 ans, dans un environnement idéologique plus conservateur, l'option libérale serait en perte de vitesse au point qu'un mouvement se dessine dans l'opinion publique en faveur d'un nouveau jugement qui conclurait à une re-criminalisation de l'avortement.

Ni au Canada, ni aux États-Unis, les dés ne sont jetés. Bien au contraire. Le portrait idéologique de la

11/ KAY, B.J., et al., *op.cit.*

12/ LA PRESSE, 20 juin 1988 et 12 février 1988.

13/ New York Times, 22 janvier 1989, page 21.

Une situation
idéologique
complexe : le
problème de
l'avortement

société civile est donc quelque peu curieux : les hommes plus que les femmes et les riches plus que les pauvres sont favorables au droit à l'avortement. Et le débat, loin de progresser comme d'autres thématiques amenées par le mouvement des femmes, semble s'essouffler. Nous aboutissons donc à une image bien différente des anticipations du *Manifeste des femmes québécoises*. Mais ce n'est pas là la première ni la dernière anticipation des années soixante-dix à être contredite par les faits.

Une perplexité à expliquer...

Les idéologies qui circulent dans la société civile n'ont pas la clarté, ni la rigueur de celles des groupes de pression eux-mêmes. Expliquer cette frêle rigueur est donc de ce fait très difficile et presque impossible. Néanmoins quelques éléments peuvent être dégagés.

Premièrement des explications globales. Au cours des dernières années, en même temps que le débat sur l'avortement avait lieu, la thématique de la famille et de la survivance de la nation a émergé à nouveau. Les problèmes démographiques ont été étalés sur la place publique à plus d'une reprise. Dans ce contexte il est possible que le droit à l'avortement souvent reconnu comme opposé à la famille ait dû se négocier une place avec des adversaires redoutables et surtout émergents. Dans la tête des individus, famille et nation, d'un côté, et avortement et immigration, de l'autre, ont peut-être été associés pêle-mêle. Les éditorialistes offrent également des pots-pourris sur cette question. Ainsi Paul-André Comeau après avoir traité de la nation, de la survivance et de la société distincte, à la veille d'une Saint-Jean-Baptiste, termine en écrivant : « Reste maintenant à célébrer la vie qui s'assume et se transmet. »¹⁴ Une étude faite par la maison CREATEC+ soulignait combien la génération de 18 à 24 ans est étonnante :

14/ LE DEVOIR, 23 juin 1987.

80 % souhaitent que les problèmes démographiques du Québec soient résolus par la natalité et non pas par l'immigration. D'ailleurs une forte majorité juge que l'immigration a un effet négatif sur l'emploi.¹⁵ La thématique du droit à l'avortement, dans ce contexte, semble avoir du mal à s'intégrer harmonieusement aux autres éléments de configuration idéologique. Elle donne l'impression d'aller à contresens. Cette difficulté est peut-être d'autant plus insurmontable que depuis quelques années le vent souffle plus vers la droite que vers la gauche. Or, aux États-Unis comme au Canada, le droit à l'avortement est davantage associé à une problématique de gauche. Peut-être ce thème souffre-t-il donc aussi de ce réalignement idéologique. Mais comme il est possible de naviguer avec des vents contraires, la question du droit à l'avortement pourrait se marier avec l'individualisme dans la mesure où ce droit est fondé sur les choix individuels et non sur les choix collectifs. Pour ce faire, il devrait peut-être cependant quitter l'orbite dans laquelle il se retrouve depuis plusieurs années. Est-ce possible ? N'est-ce pas déjà en opération ?

À cette explication globale il faut peut-être ajouter une explication qui relève plutôt des individus. Sur les grandes questions qui ont préoccupé le mouvement féministe, la transformation des valeurs était peut-être plus aisée dans la mesure où les individus pouvaient projeter hors d'eux-mêmes ces mêmes revendications. Eux n'avaient pas à se remettre en question ; l'évolution était exigée non pour soi mais pour le corps social abstrait. À propos de l'avortement, les obstacles sont peut-être plus nombreux parce que ici l'individu est plus immédiatement affecté et plus engagé ; se départir des anciennes valeurs est probablement moins aisé que par rapport à un cadre dont les dimensions appellent à l'anonymat. Et s'ajoute une bonne dose d'affectivité et de culpabilité. L'avortement est de l'ordre du corps des femmes. La revendication ne touche pas à une institution mais

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

15/ LE DEVOIR, 11 mars 1987.

Une situation
idéologique
complexe : le
problème de
l'avortement

à leur intimité, à leur santé mentale et physique. Le détachement est-il facile ? est-il possible ?

Et à cela s'ajoute évidemment une dimension éthique : la vie et la mort. Même pour des individus non religieux la question est délicate. Ici la vérité ne s'impose pas. Chacun est coincé dans un réseau de principes qui sont ici en compétition. L'avortement constitue un dilemme. La reconnaissance du droit à l'avortement pour les autres, si elle permet plus de détachement, reste très marquée par les choix moraux de l'individu. Lors d'une table ronde sur la question, une jeune collégienne du CÉGEP du Vieux-Montréal exprimait ainsi son hésitation :

« Je suis pour et je suis contre. Je m'explique. Je suis pour si une femme a subi un viol ou de l'inceste. Je suis contre l'avortement pour des raisons de caprice. Par exemple : une femme ne voulant pas d'enfant, et prenant l'avortement comme moyen de l'éliminer. En légalisant l'avortement, il y aura des abus de plus en plus nombreux de la part des femmes. Ce sera comme tuer des enfants sans défense. »

Dans le même sens, une autre collégienne enchaînait en soutenant :

« Moi, je serais contre l'avortement si la mère et l'enfant sont en pleine santé. Maintenant avec tous les moyens contraceptifs que l'on trouve, l'homme et la femme n'ont plus d'excuse pour dire qu'ils n'en voulaient pas. »

Ces propos n'étaient pas nécessairement partagés par tous les participants, mais ils montrent que chez les jeunes aussi il peut exister ambivalence et réticence à ce sujet. Le témoignage suivant d'une autre collégienne montre bien que l'autre perspective est très présente. On y retrouve inscrit le mal de vivre qui caractérise une partie de la jeunesse actuelle.

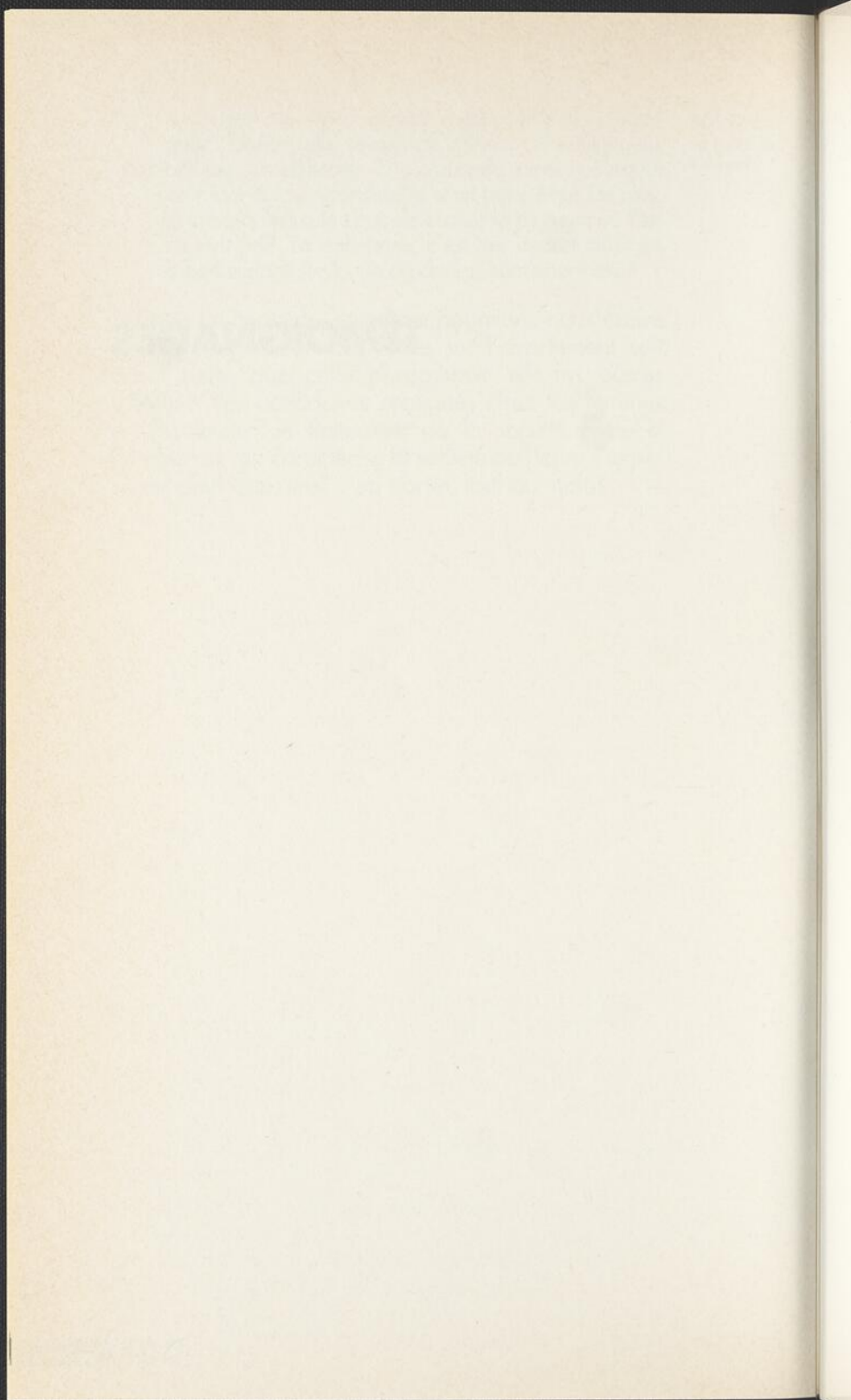
« L'avortement devrait être un libre choix parce qu'à mon avis une naissance entraîne beaucoup de responsabilités. Si la personne ne se sent pas apte à

envisager ces responsabilités autant sur le plan moral que financier, elle se doit de choisir. Certaines gens ont de la difficulté à s'assumer, alors pourquoi auraient-ils la responsabilité d'un autre être? De plus, je crois qu'on a le droit de choisir le moment où l'on se sent prêt. La naissance, c'est très important et les répercussions sur la vie de celui-ci sont énormes. »

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Dans ce contexte, comment pourrions-nous croire que la progression des idées sur l'avortement soit aussi nette que celle enregistrée sur les autres thèmes ? Les paradoxes soulignés chez les femmes en particulier, le flottement de la société civile et l'embarras qui caractérise la société politique s'expliquent peut-être ainsi... en partie, tout au moins.

TÉMOIGNAGES



Vivre sous pression... en constante contradiction

Depuis que j'ai eu mon fils, une partie du monde m'a littéralement mise sur un piédestal. Une autre partie, quant à elle, me considère pratiquement comme une bête n'ayant pu s'empêcher d'assouvir ses instincts primaires de reproduction. Entre les deux je me balance. Et mes amis, pères et mères, aussi.

Première image pour une succession de contradictions qui sont le lot des parents d'aujourd'hui.

Première mise en garde du même coup. Je tâcherai de m'abstenir de faire des comparaisons d'une génération à l'autre. L'expérience m'a appris que ces débats ne sont généralement que de beaux exercices d'argumentation qui ont pour effet d'éclipser les problèmes réels et de mettre au rancart les possibilités d'entraide. Je ne crois pas qu'avoir des enfants aujourd'hui soit mieux ou pire qu'avant. Le contexte est différent ; les problèmes ou facilités se sont tranquillement déplacés. S'agit ici de vous en faire part.

Être en constante contradiction avec soi-même me semble donc le point central de ma vie de mère. Ça...

et la culpabilité, relent subtil de notre chrétienne éducation que les moralistes (qui trop souvent s'ignorent) savent si bien apprêter aux goûts du jour.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Quelques contradictions

Vouloir un enfant, sans véritable raison, parce que c'est plus fort que nous. Et ne pas en vouloir pour ne pas déranger la vie de couple, par peur des responsabilités, par peur de se découvrir soi-même via un être qu'on ne pourra pas passer par-dessus bord et dont on devra accepter les confrontations sans pouvoir le répudier.

Vouloir qu'il soit autonome. Parce que j'aime bien lorsqu'il se débrouille tout seul et que je peux relaxer un peu, parce que ça me rend fière de lui et parce que je n'aime pas être au service continu de quelqu'un. Ne pas vouloir qu'il soit autonome, parce que je n'aime pas ramasser ses dégâts, parce que j'aime bien le dorloter (je me sens moins coupable de pas être là le jour) et que son autonomie grandissante me rappelle qu'il vieillit et qu'il partira bientôt.

Vouloir qu'il soit autonome, mais ne pas toujours agir pour qu'il le devienne ; par paresse, par peur qu'il ne se blesse ou simplement par décalage entre ses capacités et ce que j'en perçois.

Être partagée entre le désir d'être toujours avec lui, et le besoin (monétaire et psychologique) de travailler.

Vouloir « lui montrer les choses de la vie », mais laisser une autre le faire la majeure partie du temps...

Vouloir la meilleure gardienne possible pour mon enfant et me sentir rassurée parce qu'il s'entend bien avec elle. Mais vouloir aussi qu'elle ne soit pas si fine que ça, sa fameuse gardienne ; pour qu'il me garde

Vivre sous
pression... en
constante
contradiction

son amour exclusif ou tout au moins la première place dans son cœur.

Vouloir sortir seule avec mon chum, parce que des fois ça ferait du bien de se retrouver un peu et de vivre quelques heures folles et irresponsables. Ne pas vouloir sortir, parce qu'on est déjà absent cinq jours sur sept, sans compter nos heures supplémentaires, réunions de comités ou conseils d'administration.

Contradictions donc, dont j'ai fait une brève description et une sélective énumération, mais aussi pressions sociales et culpabilisation.

Maman vs société

À peine avais-je un enfant, qu'on me demandait déjà quand j'en ferais un deuxième et, pourquoi pas, un troisième. Une fois qu'on s'est inscrite comme candidate à la maternité, les pressions sociales sont énormes. Pour qu'on repeuple le Québec à la place des autres (j'y reviendrai) mais aussi pour une foule de petites choses, plus dérangeantes parce que justement petites et subtiles.

Par exemple : quand je dis que mon enfant se fait garder chez une dame de mon voisinage, les questions pleuvent. A-t-elle étudié en orthopédagogie ? A-t-elle au moins travaillé en garderie ? Alors elle est référée par le Service de garde ? As-tu vérifié ses antécédents et ceux de son mari ? As-tu un contrôle sur le menu qu'elle sert ? Te remet-elle périodiquement un rapport (écrit s'entend) sur le développement psycho-moteur, socio-machin, etc., de ton fils ? Lui montre-t-elle à se brosser les dents, à attacher ses souliers, à négocier avec les autres enfants ?

Et lorsque j'ai répondu non ou je sais pas à une ou plusieurs de ces questions, l'horreur qui se lisait sur le visage de mes interlocuteurs m'a immédiatement renvoyée à mon inconscience de mère dégénérée. J'en ai passé des heures à me torturer, je vous dis pas !

Pourtant, mon fils est bien. Il est heureux de retrouver sa gardienne et ses amis le matin comme de nous retrouver le soir. Il a un plaisir manifeste à saluer les gens sur la rue, ce qui lui est bien rendu, et il vit comme un enfant de son âge : ni plus ni moins développé.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Honte à moi ! Qu'est-ce que je viens de dire là ? Ni plus ni moins développé ? Comment, je ne désire pas ce qu'il y a de mieux pour mon fils ? Et c'est reparti ! Discours grandiloquents sur les réputés bienfaits des jeux éducatifs, jouets éducatifs, émissions de télé éducatives, livres éducatifs, loisirs éducatifs, éducation éducative, bref n'importe quoi qui supposément rendra mon enfant plus intelligent. Et si j'arrive à en faire un surdoué, je toucherai le gros lot de la reconnaissance sociale ! Désolée, mais c'est un « package deal » que j'ai fait : un enfant avec qualités et défauts dont le pire est peut-être qu'il est ordinaire. L'ordinateur et le chien savant, je les ai laissés sur la tablette...

Et l'élever cet enfant ?

Je vais vous faire une confidence : c'est fou le nombre de gens qui craignent et espèrent à la fois pour nos enfants ! Et c'est ça qui m'inquiète le plus dans le fait d'avoir et d'élever un enfant aujourd'hui : la dépossession tranquille, par la batterie de spécialistes de toutes sortes, de mes moyens et capacités de mère. La dépossession progressive de mon autonomie d'apprentissage envers et avec mon enfant. Je sais, je sais ! j'ai l'air un peu parano comme ça. C'est probablement dû au milieu où je travaille et milite et où je vois, spectatrice de première loge, les effets ou répercussions extrêmes des pratiques et théories à la mode. Face aux conflits qui les opposent avec leurs jeunes, les parents démissionnent de plus en plus vite et s'en remettent aux travailleurs sociaux, propagande (ou sensibilisation, mettez le mot que vous voulez) aidant. Sur le conseil de spécialistes des relations parents/enfants, des jeunes se retrouvent

Vivre sous
pression... en
constante
contradiction

actuellement en centre d'accueil pour des raisons aussi graves que d'être rentrés un peu trop tard et d'avoir été impolis. Des éducateurs y planifient un programme de réadaptation, programme dont les parents (et leurs enfants) ne connaissent souvent même pas la première ligne. Imaginez le contrôle que ces parents ont sur « l'éducation » qui est offerte à leur enfant dans un tel cadre... Ce n'est là qu'un exemple, bien sûr, mais il me hante un tantinet. Parce que j'ai vaguement l'impression qu'il est un indice de cette dépossession tranquille et si subtile qui prend forme, entre autres, dans cet acharnement qu'une armée de spécialistes porte à vouloir régler, de façon rapide et efficace, tous mes problèmes. Mais peut-être suis-je vraiment en plein délire, auquel cas il serait sans doute préférable que je consulte... un spécialiste.

Dans les conditions actuelles, éduquer mon enfant c'est finalement risquer et assumer qu'il le soit en grande partie par d'autres. La gardienne et tous ceux qui écrivent ou informent sur comment élever son enfant... Puis s'ajouteront les professeurs, évaluateurs, pédagogues, travailleurs sociaux, etc. Éduqué donc par d'autres sur qui je n'ai pas de contrôle. Par d'autres qui, dans le contexte de panique qui prévaut face à la délinquance, ne se priveront pas pour me juger bien vite à travers les agir de mon enfant. Avec des études malheureusement influentes comme celle de Marc Leblanc sur la socio-crimino-génèse, y a de quoi avoir des frissons dans le dos et accrocher nos sourires orwelliens. Je voudrais pas être pauvre, jeune et monoparentale par les temps qui courent.

Question de dénatalité

Je l'ai déjà dit, une fois qu'on s'est inscrite comme candidate à la maternité, les pressions sociales sont énormes. Et celles provenant des natalistes pèsent lourd. Le nombre de fois qu'on m'a refilé la survie du Québec entre les pattes est faramineux ! On m'a

bien fait du charme (boni à la productivité) mais, pour être franche, je préférerais de loin qu'on m'accorde le droit à un travail permanent (et rémunéré). C'est toujours plus pratique d'avoir un revenu assuré lorsqu'on choisit d'avoir et d'élever des enfants.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Et, quand on me talonne avec le drame de la dénatalité, je ne sais pas pourquoi, mais je n'arrive pas à voir autre chose que des futurs retraités qui s'inquiètent de leur régime/pension. Ou des bien-pensants bien nantis qui n'apprécient pas que le Québec change peu à peu de couleur et de voir ainsi leur patrimoine passer aux mains d'étranges humanoïdes extra-nationaux aux mœurs et religions différentes. Ou encore des gestionnaires qui voient là un bon moyen de faire rentrer les femmes chez elles, ce qui permettrait de baisser le taux de chômage et de faire rouler l'économie.

ESBILES
mère ou
fant ?

D. KIMM

Chronique d'une fin d'année

Mon grand-père est à l'hôpital. Alzheimer... probablement. Je vais lui rendre visite, accompagnée de mon père et de ma fille. Il nous raconte des choses toutes plus incohérentes les unes que les autres. Mais il me reconnaît et il est très content de voir son arrière-petite-fille.

Ma fille, elle, se promène dans le corridor et tous les petits vieux deviennent ses amis. Une infirmière emmène même une vieille femme aveugle et lui fait toucher la petite couette qui se dresse comme un palmier sur la tête de ma fille. Mais presque tout de suite, l'infirmière en chef vient nous annoncer que les enfants ne sont pas admis dans cet hôpital ! Bon, bon, ça va, nous partons.

* * *

Je n'en reviens pas encore, qu'on interdise les enfants. Il me semble qu'ils sont devenus tellement rares que ces règlements sont totalement désuets. Ma fille ne faisait rien de mal. Je la surveillais : elle ne grimpait pas dans les rideaux, elle ne jouait pas dans les toilettes. Elle se promenait en regardant d'un œil

curieux dans chaque chambre. Elle était comme un petit rayon de soleil et je suis convaincue que pour certains, c'était l'Événement de la journée.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Peut-être y a-t-il de ces vieillards qui vont rester à l'hôpital encore longtemps, peut-être même vont-ils mourir là ? Ça voudrait dire que plus jamais, plus jamais ils ne seront en contact avec des enfants. Comment, par un règlement, l'administration de l'hôpital, la société, nous, osons-nous faire une chose pareille ? Ces gens-là ont travaillé toute leur vie, ils ont usé leur corps, donné leur force, leur temps, leur énergie, leur sueur, leurs plus belles années à la société. Comment pouvons-nous maintenant oser leur refuser un dernier contact avec les enfants, avec la vie ? Ça me révolte, ça me stupéfie, ça m'enrage.

* * *

Maintenant c'est mon père qui se retrouve à l'hôpital. Hémorragie interne dans l'intestin. Ça me fait un choc. Je crois bien que c'est la première fois qu'il est hospitalisé. Il doit passer des examens, on ne sait pas encore ce qu'il a. Il me semble qu'il a l'air plus vieux, que ses cheveux sont gris tout à coup. R. dit que c'est l'**effet-hôpital** : les gens y prennent toujours un coup de vieux. Il faudra bien un jour que je réfléchisse sur mon rapport avec mon père. Les pères ne sont pas éternels. Ni les mères. Ni personne d'ailleurs. Comme d'habitude, ma fille se promène partout et fait fureur.

* * *

Et puis c'est elle qui tombe malade. Décidément, notre race s'étiolle. Tout de suite je vois bien qu'elle n'est pas dans son assiette et je prends sa température : 105. Ça continue comme ça jusqu'au lendemain avec la diarrhée qui s'y est mise. Nous allons chez le médecin. C'est probablement un virus car il n'y a rien d'apparent aux oreilles ou à la gorge. Elle a tellement le flux que ça passe à travers la couche et le pantalon, et je suis gênée parce que j'ai peur

qu'on salisse le bureau du médecin. Ou pire encore... le médecin lui-même.

* * *

Comme tout le monde, je suppose, j'attendais avec impatience le jugement de la Cour suprême sur la langue d'affichage... Je me proposais d'écouter le premier ministre faire son message à la nation. Je me proposais presque, presque d'aller manifester mon mécontentement ! Mais *mon p'tit minou est ben malade* et tout ce que je peux faire c'est la bercer, la bercer, la bercer.

* * *

Elle est toujours malade. Même si je n'ai pas de rendez-vous, j'insiste pour voir mon médecin et... je le vois. Quand ma fille est malade, on dirait que je perds la boule. Et il n'y a aucun règlement, aucune réceptionniste qui pourrait me retenir. Mais on ne voit toujours pas ce que ma fille a exactement. Heureusement, mon père va mieux et est de retour chez lui. Je lui demande de me garder les journaux afin de prendre connaissance de ce qui s'est dit en ces jours historiques ! Plus tard... Quand je serai moins inquiète et tourmentée.

* * *

La diarrhée est terrible, je la change 20 fois par jour. Elle ne mange plus. Il faut la faire boire beaucoup pour qu'elle ne se déshydrate pas — mais parfois elle ne veut pas. Quoi faire ? Quoi faire alors ? Et il n'y a personne, ni médecin, ni infirmière qui peut m'aider là-dessus. C'est à la mère de trouver comment convaincre son enfant de 16 mois qui ne veut pas boire... de boire parce qu'il le faut. C'est la mère qui doit tenir son enfant en vie, le soigner, car si l'enfant dépérit, la mère s'éteint aussi. Bois ma chérie, une petite gorgée mon amour. Oh merci, merci. Maman est contente.

* * *

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Aujourd'hui, par deux fois, j'ai mangé la banane écrasée que ma fille refusait. Même si je n'avais pas faim. Je n'étais tout simplement pas capable de jeter cela à la poubelle. C'est ainsi que nos mères devenaient grosses, j'imagine ! J'ai toujours eu de la difficulté à accepter cette ineptie : il y a des enfants qui crèvent de faim dans le monde — et ici, pour ne pas traumatiser nos petits avec tel ou tel aliment, on accepte leur refus, leurs caprices, on les laisse jouer dans la nourriture, gaspiller. Je sais que je suis vieux jeu, je sais que je trahis ainsi mes origines modestes et mon manque de noblesse, mais je ne supporte pas le gaspillage. De toute sorte. Que ce soit le papier, la nourriture, les vêtements encore en bon état. Il me semble qu'il y a trop de misère, qu'il y a trop de pauvreté dans le monde pour que ce soit acceptable.

* * *

Mon Dieu ! Elle s'est mise à vomir tout le jus qu'on avait réussi à lui faire boire de peine et de misère depuis la veille. Je suis désespérée. Je téléphone à l'infirmière avec qui j'étais en contact depuis quelques jours. Elle me dit que ça n'a plus d'allure, que ça fait trop longtemps que ma fille est malade et que je dois maintenant aller à l'hôpital. Et moi qui pleure comme une bonne au téléphone. C'est pathétique.

À l'hôpital, on la déshabille, on lui met une petite jaquette blanche et on l'assoit dans un lit avec des barreaux. Avec ses grands yeux cernés et hagards, elle a l'air d'une petite folle. Enfin, l'idée qu'on se fait des fous... à **La Salpêtrière** en 1796. On l'examine. Ça semble être seulement une bonne gastro-entérite. Elle a aussi un peu d'eczéma sur les bras, dû à la fièvre sans doute. On la réhydrate lentement avec du pédyalite et, comme elle le garde, on peut rentrer chez nous.

* * *

Les yeux sont devenus immenses, ils lui mangent la moitié du visage. Elle ressemble — ça me frappe tout à coup — à ces petits enfants affamés du Biafra qu'on nous montre à la télévision. Des yeux immenses et interrogateurs. À la différence que ma fille est blanche comme un drap. Et qu'elle sera soignée et qu'elle ne mourra pas. Ici, on ne laisse pas mourir les petits enfants. Ici, il n'y a pas un enfant sur vingt qui meurt avant d'avoir atteint l'âge de 5 ans. Elle ne mourra pas. Non. Elle ne mourra pas.

* * *

Elle est de plus en plus malade. Cela fait plusieurs jours qu'elle a une diarrhée terrible, que la fièvre oscille entre 101 et 104, qu'elle ne mange pour ainsi dire pas. L'eczéma commence à prendre des proportions épouvantables sur les genoux et sur les bras. C'est samedi et le 24 décembre en plus. Nous devons consulter un médecin dans une clinique d'urgence et il nous envoie immédiatement à l'Hôpital pour enfants de Montréal.

Attendre, attendre. Ma fille est sans réaction, passive. Elle n'a même plus de ces petits éclats de vitalité, elle ne sourit plus jamais. Elle dort sur nous. En temps normal, elle serait tout affairée à explorer, à fureter partout. Où est ma petite curieuse, où est ma petite fille ?

Les médecins sont gentils et s'efforcent de nous parler en français. Je l'apprécie. On l'examine : évidemment elle pleure, elle se débat, nous cherche du regard. Je n'en reviens pas, même malade et affaiblie, elle résiste et ne veut pas se laisser faire. Avec beaucoup de précautions, on nous explique qu'il va falloir faire une analyse d'urine et que pour ça, il faut introduire un petit tube dans l'urètre — ce qui n'est pas très agréable. C'est pourquoi, il vaut mieux que les parents ne soient pas présents car l'enfant ne comprendrait pas que ses parents laissent des étran-

gers lui faire **cette** chose si désagréable. Je ravale mes larmes et je dis que, puisqu'il le faut...

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Attendre, attendre. Finalement ma fille revient. Elle ne pleure même pas, petite courageuse. À première vue, l'analyse d'urine et des selles ne révèle rien mais on fera d'autres tests et on nous rappellera. On nous donne de quoi traiter l'eczéma. On nous dit qu'il faut absolument essayer de la faire manger. C'est la veille de Noël, mais si vous saviez comme je m'en fous.

* * *

Je berce mon enfant malade et je réfléchis. Je n'ai que cela à faire. Je réfléchis sur ma vie, sur mon rapport à la politique. Ou plutôt **AU** politique. C'est à la mode ces temps-ci.

Mon cheminement est typique : le P.Q. à 15 ans, les groupes m.-l. à 18 ans, les féministes radicales à 20 ans, et puis les organisations d'appui au peuple du Salvador. Maintenant j'ai presque 30 ans. J'élève ma fille et j'essaie de devenir un bon écrivain. J'essaie d'être libre et courageuse. J'essaie de faire de ma vie quelque chose d'intense et de créateur. J'essaie d'être à la fois consciente et critique. J'essaie d'avoir le courage de mes opinions.

Mais la question se pose : est-ce que je ne profite pas des luttes et des acquis des militants nationalistes et féministes de la génération précédente ? est-ce que je suis profiteuse ? est-ce que vraiment les gens de ma génération sont les privilégiés, gâtés, individualistes, passifs qu'on dit parfois que nous sommes ? Cliché évidemment et je suppose que c'est mal poser la question. Chaque génération a sa part de problèmes à résoudre. Pour la mienne, je crois bien qu'il est difficile, quand on regarde autour, de ne pas avoir l'impression que toutes les portes sont barrées, que toutes les places sont prises, que tout a été dit et que tout a été fait. Je ne me plains pas. Je trouve même que c'est bien qu'il en soit ainsi : ça

plaît à mon âme de chevalière, à mon instinct de chasseuse.

Chevalière et chasseuse. Et pour dire le fond de ma pensée : farouche et excessive. Ainsi, si j'**HAÏS** l'indifférence de notre société, j'**HAÏS** tout autant les groupes et les réunions, j'**HAÏS** discuter avec plusieurs personnes en même temps, j'**HAÏS** ceux qui viennent dans les groupes pour y faire joujou avec le pouvoir, mais j'**HAÏS** aussi ceux qui viennent dans les groupes pour se faire remorquer par ceux qui ont de l'énergie, enflammer par ceux qui ont la flamme, éduquer par ceux qui ont des idées. **À CHACUN SES IDÉES ET LES MOUTONS NE SERONT PAS ÉGARÉS !!!**

* * *

Le pire c'est la fièvre qui ne lâche jamais et le thermomètre qu'il faut lui planter dans le cul plusieurs fois par jour. La plonger dans l'eau tiède quand la fièvre est trop forte, même si elle miaule comme un petit chat. Le pire c'est qu'elle ne veut plus rien, ni jouer, ni parler, ni sourire. Seulement se faire bercer. Elle s'accroche à moi comme une désespérée. Le pire c'est la position qu'elle adopte pour dormir. Toute recroquevillée, appuyée sur ses coudes et ses genoux. Comme pour protéger son ventre, là où est le mal. Elle est comme un animal blessé, elle gémit avec une voix rauque qui n'est pas la sienne. Maudite maladie. Va-t'en donc ou bien viens te battre avec quelqu'un de ta taille, avec moi. Je hurle d'impuissance. Je dis à R. que **si jamais j'eus été une personne qui croit en Dieu, eh bien maintenant je n'y croirais plus.** Un enfant malade, c'est une injustice au-dessus de mon entendement.

* * *

Je ne sais pas pourquoi j'écris tout ça. Peut-être pour qu'il en advienne quelque chose de toute cette souffrance. Pour que cela ait un sens. Il faut toujours que je trouve un sens à ce qui m'arrive. Peut-être

qu'il y a encore en moi un vieux reste de croyance.
Peut-être que je crois en Dieu après tout !

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

* * *

Un médecin de l'hôpital nous téléphone. On a enfin trouvé ce qu'a notre fille. Il ne s'agit pas d'une simple gastro-entérite mais bien d'un microbe. C'est épidémiologique, assez grave mais ça se soigne rapidement à l'aide d'un antibiotique. J'embrasse presque le médecin au téléphone et lui dis cent fois merci. Qu'est-ce qu'on devient dépendant dans ce genre de situation. Maintenant on sait. On peut commencer à respirer. Un tout petit peu.

* * *

Il a fallu qu'elle réapprenne à sourire, il a fallu qu'elle réapprenne à marcher, à quatre pattes, puis debout en se tenant après quelque chose. Maintenant elle court et elle rit, elle fait la folle comme avant, elle fait le petit singe comme autrefois. Et moi je ne demande plus rien, ni à personne, ni à Dieu. Je respire, je regarde ma fille et je lui souris. Je ne sais pas exactement à travers quoi nous sommes passées, mais je sais que j'en sors plus fragile qu'avant. Plus humble.

* * *

On me dit que mon grand-père se berce et chante toute la journée. Qu'il pleure souvent et qu'il souhaiterait mourir maintenant. D'y penser et de l'écrire, ça me serre la gorge et les larmes me montent aux yeux. Tant d'impuissance. Qui sommes-nous ?

décembre 88 — janvier 89

SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION

THE [illegible] OF [illegible]

BY [illegible]

IN TWO VOLUMES

LONDON: [illegible]

18[illegible]

THE [illegible] OF [illegible]

BY [illegible]

IN TWO VOLUMES

LONDON: [illegible]

18[illegible]

THE [illegible] OF [illegible]

BY [illegible]

IN TWO VOLUMES

LONDON: [illegible]

18[illegible]

YVAN COMEAU

Le réseau de la conscientisation au Québec

Personne ne libère autrui, personne ne
se libère seul, les hommes se libèrent
ensemble.

PAULO FREIRE

Les militantes et les militants du Québec appartiennent à un ou des réseaux plus ou moins organisés et plus ou moins en contact les uns avec les autres. Ces réseaux se forment avec le partage d'un même espace géographique, d'une préoccupation commune, ou encore avec des affinités pour une stratégie du changement et une vision de société nouvelle. Le Collectif québécois de conscientisation ¹ a construit au cours des années un réseau de femmes et d'hommes qui proposent aux opprimés de « sortir de la culture du silence » et de s'affirmer comme « sujet de l'histoire », pour reprendre les termes de l'éducateur brésilien Paulo Freire.

Du ROCQ au Collectif québécois de conscientisation

Le Collectif québécois de conscientisation est le descendant direct du Regroupement des organisateurs et organisatrices communautaires du Québec (ROCQ), fondé en 1977 par des intervenants com-

1/ Collectif québécois de conscientisation, C.P. 25, Limoilou, Québec, Qc G1L 4T8.

munautaires qui voulaient avancer « une stratégie consistant à lier les luttes coopératives et revendicatives au développement de la conscience et de la lutte politique »². Le ROCQ regroupait à ses débuts des intervenants scolarisés qui œuvraient dans des institutions d'enseignement, des affaires sociales et qui s'identifiaient théoriquement à une stratégie de conscientisation. Le ROCQ se voulait un instrument de formation, d'information et de défense de l'intervention communautaire menacée d'interdit dans le secteur public et en particulier dans les CLSC.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

C'est une pratique concrète de conscientisation par des animatrices montréalaises avec des assistées sociales qui a marqué le ROCQ à la fin des années 70. Comme on sait, un des gestes spectaculaires de cette alliance entre les animatrices et les assistées sociales a été de brûler collectivement leurs comptes de taxe d'eau de la Ville de Montréal, avec la présence de plus d'un millier d'entre elles. Peu à peu, des personnes actives de la base sociale de différentes associations et des leaders non scolarisés sont venus recevoir de la formation au ROCQ et ont changé son membership pour le rendre plus « populaire ». Des contacts avec l'INODEP (Institut œcuménique pour le développement des peuples), fondé en 1970 par le Brésilien Paulo Freire et qui a pignon sur rue à Paris, ont permis d'ajouter d'autres dimensions de la conscientisation aux sessions de formation du ROCQ. L'appellation ne convenait plus et le ROCQ est devenu le Collectif québécois de conscientisation en mai 1983.

La conscientisation est un mot parfois utilisé à tort. Elle n'est pas une parole sans action qui n'est que verbalisme ; elle n'est pas une action sans réflexion qui n'est qu'activisme. Elle résulte d'un processus dialectique d'action-réflexion-action pour « la réali-

2/ *Manifeste du Collectif québécois de conscientisation*, mai 1983, p. 5.

sation d'une option politique dans une stratégie culturelle d'alliance avec la classe populaire »³. Cette pratique d'alliance entre « intellectuels » (entendre ici celles et ceux qui ont un rôle de diffusion des « idées ») et les « opprimés » (celles et ceux qui vivent avec le plus d'intensité l'exploitation, la domination et l'aliénation) est d'autant plus nécessaire qu'aucun changement historique, du plus petit au plus grand, n'a pu s'en passer jusqu'ici.

La pensée de Paulo Freire

La présentation du Brésilien Paulo Freire est nécessaire pour comprendre la conscientisation. Né en 1921 dans le « Nordeste » du Brésil, il y a développé une méthode d'alphabétisation des adultes de 1947 à 1961. Essentiellement, cette méthode mettait les analphabètes en situation d'autonomie créatrice pour l'alphabétisation et de chercheurs critiques quant à leur propre situation. La méthode d'alphabétisation utilisait des mots-clés chargés de signification pour la population. C'est en décomposant le mot-clé et en formant d'autres mots à partir d'une permutation des voyelles et des consonnes de chaque syllabe que les analphabètes s'approprièrent le mécanisme de la lecture et de l'écriture. Par exemple, le mot « favela » (bidonville) était découpé en syllabes (fa-fe, va-ve, la-le) et les analphabètes pouvaient eux-mêmes reconnaître d'autres mots en combinant les nouvelles syllabes.

Grâce aux résultats encourageants, Paulo Freire fut nommé responsable de l'alphabétisation au Brésil au début des années 60, mais il dut s'exiler au Chili en 1964 quand les militaires prirent le pouvoir. Il a publié, en 1967, *Éducation : pratique de la liberté*, dans lequel il systématise sa méthode d'alphabétisation, dite de « conscientisation ». Après une reconnaissance de la méthode par l'UNESCO, il s'est

3/ Ibid., p. 3.

rendu à l'invitation de l'Université Cambridge au Massachusetts et a rédigé *Pédagogie des opprimés* où il formalisa les principes de la conscientisation. Peu après son arrivée en Europe en 1969, il fonda l'INODEP en 1970, puis l'IDAC (Institut de développement d'action culturelle) en 1971. Il a écrit de nombreux textes et *Lettres à la Guinée-Bissau* est son dernier livre édité en français avant son retour au Brésil en 1980. Depuis, il a participé à la fondation du Centre de formation syndicale et politique du Cajamar et a enseigné à l'Université d'État du Campinas. Après l'élection de nombreux représentants et représentantes du Parti des travailleurs à plusieurs mairies brésiliennes l'an dernier, il a été nommé secrétaire municipal de l'éducation du district de São Paulo, qui compte plus de 25 millions de personnes.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Freire oppose l'éducation libératrice à l'éducation domesticatrice. Cette dernière ne cherche pas à transformer la situation qui opprime, mais la mentalité des opprimés. Aussi, l'éducation-domestication présente la réalité comme étant statique, compartimentée, et nie l'expérience existentielle des apprenantes et des apprenants. Freire appelle cette éducation « bancaire » puisque les participants ne sont que des « réceptacles » dans lesquels le « maître » fait un « dépôt ». L'éducation promulguée par Freire ne peut pas être associée à une « propagande libératrice » : la propagande est elle aussi bancaire car elle croit naïvement que la liberté est un « dépôt » alors que la libération exige une prise de conscience que seul le dialogue peut fournir.

L'éducation « dialogique » veut montrer que la réalité est en évolution et se transforme par l'action humaine. Le dialogue se fait à partir d'une situation existentielle concrète des opprimés, le « vécu » et ses contradictions essentielles. Par le dialogue, l'éducateur et les opprimés discutent de façon critique sur la situation vécue, découvrent en quoi cette situation pose un défi et exige d'eux une action pour la transformer. La possibilité de faire des liens entre les

contradictions qui composent la situation est la « conscience critique » qui se développe dans l'éducation dialogique. Cette pratique éducative permet peu à peu d'enlever la « peur de la liberté » : en expulsant de leur conscience l'« ombre des oppresseurs » qui proposent un modèle d'existence, les opprimés se retrouvent avec un vide à combler par leur autonomie et de nouvelles valeurs.

Plus formellement, le programme éducatif s'élabore à partir des thèmes qui sont les idées, les valeurs, les espérances et les obstacles au « plus-être » des personnes concrètes. Ces thèmes sont identifiés par une « investigation de la pensée du peuple » qui peut être plus ou moins systématique. Puis, par le « codage », les éducatrices et les éducateurs montrent par une illustration ou un jeu théâtral une ou des situations qui concernent le thème. Le dialogue débute précisément au moment du « décodage » : la situation est explorée et analysée en vue d'une action éventuelle pour la changer.

Une démarche analogue est proposée dans le « théâtre de l'opprimé », initié par un autre Brésilien, Augusto Boal, où les spectateurs sont invités à prendre la parole, à protester, à changer le jeu qu'on leur propose et à agir. Ainsi, dans le « théâtre image », de petits groupes de participants forment dans un premier temps un ensemble de statues qui illustrent leur pensée sur une situation d'oppression et dans un second temps, l'image « idéale » dans laquelle les problèmes sont résolus. Dans le « théâtre forum », un meneur de jeu réchauffe la salle pour mettre à l'aise les spectateurs. Un spectacle conventionnel débute et le personnage principal est aux prises avec un problème particulier. Le meneur de jeu arrête le jeu théâtral lorsqu'une personne de la salle le désire : celle-ci monte sur scène et improvise un nouveau jeu jusqu'à ce qu'on trouve la solution la plus acceptable pour toutes et tous.

Une approche québécoise de la conscientisation

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Cet attrayant programme éducatif ne va pas de soi dans la pratique et c'est pourquoi le Collectif québécois de conscientisation tient des sessions de formation auxquelles ont déjà participé plusieurs centaines de Québécois et Québécoises. La « sensibilisation à la conscientisation », l'« approfondissement de la conscientisation », l'« analyse des pratiques de conscientisation » ou le « théâtre de l'opprimé » sont quelques-unes des sessions qui reviennent plus ou moins régulièrement à chaque année. Les sessions elles-mêmes s'inspirent des principes de la conscientisation et s'intéressent aux problèmes vécus dans les associations. La participation des gens à faible revenu aux fins de semaine de formation dans une maison collective de campagne est encouragée par une contribution des participants proportionnelle à leur situation financière et familiale. Ce sont les membres du Collectif qui assument bénévolement le déroulement des sessions et qui apprennent aussi des participants comme le veut la pédagogie conscientisante.

Deux livres à succès sur quelques expériences québécoises de conscientisation et un rappel des principes théoriques de la conscientisation ont été publiés jusqu'ici. Le premier, *Pratiques de conscientisation*, a été publié en 1983 et est épuisé. Le second, *Pratiques de conscientisation 2*, a été lancé par le Collectif québécois d'édition populaire en 1987 et n'est plus disponible qu'à une centaine d'exemplaires. L'intérêt de ces ouvrages est de présenter la créativité et l'imagination en milieu populaire pour offrir des outils pédagogiques ludiques, confrontants, conscientisants et orientés vers l'action. La grille de préparation d'activités, le photolangage, la pyramide sociale, le collage, le jeu de mots et l'enquête conscientisante comptent parmi les outils commentés et appliqués à des expériences concrètes. Celles-ci touchent les thèmes du logement, de l'aide sociale, du féminisme,

du syndicalisme, de la santé, de l'alphabétisation, des médias alternatifs et de la politique.

Ces aspects pratiques sont présentés aux côtés de textes plus théoriques sur la stratégie de conscientisation. Un de ceux-ci résume bien la stratégie de conscientisation qui tient compte de six axes :

— action ↔ réflexion : ce premier axe indique que la pratique et la théorie sont intimement liées pour éviter le verbalisme ou l'activisme ;

— information ↔ systématisation ↔ analyse : ce deuxième axe montre l'importance de partir du vécu pour établir les liens de causalité et les explications profondes des situations vécues ; au retour, ces explications sont confrontées aux faits pour en découvrir la validité ;

— services/luttes ponctuelles ↔ stratégie à long terme : avec ce troisième axe, il n'y a pas d'opposition entre services, luttes et stratégie à long terme mais une interaction entre eux. L'établissement de nouveaux rapports sociaux exige que les luttes ponctuelles et les services tiennent compte de la visée à long terme et soient donc sous contrôle populaire ;

— personnel ↔ collectif : ce quatrième axe nous invite à tenir compte de la vie privée des personnes dans l'association, sans pour autant oublier les conditions sociales du vécu et le travail *collectif* dans tous les aspects d'une démarche d'organisation ;

— milieu populaire ↔ organisations populaires et militants-es politisés-es ↔ organisations politiques : cet axe insiste sur l'importance de tenir compte du niveau de conscience des personnes, de bien intégrer d'abord les organisations populaires dans les milieux populaires et d'assurer la formation de militants politisés qui eux peuvent se joindre aux organisations politiques. Reconnaître les niveaux de conscience, c'est comprendre que le passage d'un à l'autre exige du groupe conscientiseur de mettre sur

piéd des activités précises de formation, que ces passages prennent du temps et qu'ils sont parsemés d'obstacles ;

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

— local/sectoriel ↔ régional ↔ national ↔ international : la solidarité plus large se construit dans une démarche qui intègre peu à peu des dimensions nationales et internationales qui, elles-mêmes, aident les militantes et les militants à comprendre ce qui se passe au niveau local.

Les débats actuels sur la conscientisation

De nombreuses associations ont déjà intégré en tout ou en partie les propositions du Collectif québécois de conscientisation dans leur pratique collective. D'autres intervenants questionnent certains aspects de la conscientisation.

Une première critique adressée à la conscientisation est son insistance sur le rôle que doivent jouer les intellectuels pour s'allier aux classes populaires et ouvrières. En effet, il s'est avéré que la présence des intellectuels dans les organisations populaires les a souvent placés dans une situation politique de direction et de pouvoir contraire à la plus louable des intentions d'autogestion des associations par les membres ou les usagers. Certains vont même jusqu'à dire que les intellectuels n'ont pas vraiment leur place dans ces associations.

Les tenants de la conscientisation voudraient sans doute définir ce qu'est un intellectuel. Ils préciseraient que les intellectuels ne sont pas identifiables à un niveau de revenu ou de scolarité, mais à ceux qui, dans une organisation, ont « des connaissances et des habiletés qui les placent objectivement dans une

situation de domination culturelle des bases populaires avec qui ils-elles travaillent ou militent »⁴. Ils ajouteraient aussi que la conscientisation se situe précisément dans cette contradiction difficile à assumer qui est celle de s'allier à la classe populaire tout en gardant sa fonction d'intellectuel. Dans une optique d'alliance, cette fonction est difficile à assumer car elle suppose une réflexion critique sur cette fonction et, pour les plus intellectuels d'entre tous, la compréhension que la connaissance n'est pas que théorique mais aussi sensible. Cette fonction d'intellectuel, faut-il le rappeler, est indispensable pour la classe populaire et quelques nécessités concrètes suffiront pour souligner l'importance de son apport : l'obtention d'une accréditation syndicale, l'organisation d'une conférence de presse, d'une campagne d'opinion publique, etc. Une approche de conscientisation tiendrait compte des axes mentionnés plus haut pour planifier et organiser ces activités.

Une deuxième critique adressée à la conscientisation peut être résumée par une divergence apparente entre Paulo Freire et Ivan Illich. Alors que Freire propose « le dépassement de la société de classes fondée sur des rapports d'exploitation, pour que les hommes et les femmes puissent devenir créateurs de leur avenir historique », Illich insiste sur « le démantèlement du monde industriel et technico-bureaucratique pour mettre l'outil au service de l'homme dans une société conviviale »⁵. Plusieurs membres du Collectif québécois de conscientisation ne verraient pas nécessairement d'opposition entre les deux perspectives et diraient sans doute que le bureaucratisme, l'industrialisation aveugle et l'exploitation contribuent ensemble à la marginalisation d'un nombre de plus en plus élevé d'humains et que ces aspects

4/ Gérald Doré, « Les intellectuels-les dans les luttes populaires. Convergence et actualité de Freire et Gramsci », *Pratiques de conscientisation* 2, Collectif québécois d'édition populaire, Québec, 1987, p. 313.

5/ Colette Humbert, « La pensée et le cheminement de Paulo Freire », *op. cit.*, p. 302.

inhérents aux sociétés dites avancées sont tous à remettre en cause.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Des membres du Collectif québécois de conscientisation cherchent actuellement à construire une alternative politique populaire. Il est fascinant d'entendre des femmes et des hommes de la classe populaire raconter le long cheminement qui leur a permis de sortir de la « culture du silence », de se former et de faire preuve d'une conscience politique articulée. « Alors, disait Paulo Freire, la présence des opprimés dans la lutte pour leur libération, plus qu'une pseudo-participation, devient ce qu'elle doit être : un engagement. »

COURTEPOINTES ET POINTES SÈCHES

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
COURTESY
OF THE
UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

Séparation au masculin

Très probablement, certains mettront la main sur ce numéro qui parle de mères et d'enfants au moment précis où leur propre projet conjugal se désagrège. Seize ans après un semblable épisode, je me permets de remuer quelques souvenirs.

Je revois des notes prises trois mois après la rupture. Déjà un recul suffisant faisait ressortir le caractère dérisoire des stratégies utilisées en dernier recours pour tenter de sauver les meubles. « J'ai abandonné l'expression de mes propres émotions et de mes propres besoins pour me faire l'écho expiateur des siens ». Cet « altruisme naïf » se doublait d'une vie professionnelle « solitaire et morose ». La lucidité critique en train de se restaurer discréditait les illusoire mais peut-être inévitables fantasmes de réconciliation. Peu à peu, apparaissait un projet inédit : « organiser ma vie ».

Plus disponible, j'auscultais moins mon seul nombril, et me rendais compte que mes scénarios conjugaux névrotiques ressemblaient à bien des conduites observables dans le milieu.

Ce serait se mettre la tête dans le sable de ne pas souligner la souffrance spécifiquement sexuelle propre à cette période. J'étais encore croyant, et les contraintes morales catholiques me fournissaient des

excuses très commodes pour me renfrogner sur mon manque. En réalité, quand s'effondre « un amour volontariste et idéalisé », le corps prend du temps à se raplomber. Je flirtais avec ostentation tout en conservant des distances réelles très sécuritaires. L'époque nageait dans l'euphorie de la révolution sexuelle, et l'apparente libéralité de tout l'environnement m'exaspérait.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Dans mon travail quotidien, je me voulais « la conscience sociale de l'entreprise » et dans mes cours du soir « le directeur de conscience des futurs cadres de gauche ». J'estimais maintenant que ces alibis m'avaient « permis de vivre la longue dégradation de ma vie conjugale sans m'astreindre à lutter pour sauver mon droit au bonheur ». Ce qui me restait comme quotidien me paraissait essentiellement triste. Je mesurais d'un coup la fausseté « de n'avoir été qu'un décor, qu'un reflet, qu'une réponse, qu'une projection, aux désirs d'autrui ».

Mais cette prise de conscience s'était heurtée, comme limite, à « mon incapacité à transcender ma peur et mon masochisme ».

J'observe d'autres personnes des deux sexes, dont le lien conjugal repasse par la même très lente agonie. Et je suis forcé de me dire que seize ans d'apprentissage, c'est très court dans l'histoire de l'humanité.

André Thibault

Le syndrome de la Ouérasse *

Les Montréalais connaissent bien cette plante, véritable monstruosité linguistique, qui a poussé un jour dans le terreau fertile de notre belle ville française de langue anglaise, comme dirait Miron. La « Ouérasse » est censée être le terme français pour « warehouse ». Vous understandez ? Récemment nous avons pu voir à la télévision, que dis-je, nous avons pu goûter toute la subtilité de l'annonce de Burger King dont un poète bien connu se faisait le héraut. Il nous invitait à nous laisser « enfirwhopper » par le « Whopper ». Ce n'est pas la première fois qu'une agence de publicité utilise le nom d'un produit pour créer un néologisme mais, ici, le résultat n'est pas des plus heureux. Par contre, ce qui est intéressant dans cette publicité, c'est son message implicite. « Membres de l'Académie française », entend-on — et l'on voit autour d'une table les vénérables académiciens en habit vert et bicorné. Sous-entendu : « Vous qui êtes si guindés, si dépassés, si archaïques, si... » « Voici un nouveau mot, proclame notre Lucien national, un mot du Québec » (ceci, avec l'accent

* / Au moment où ces lignes paraîtront, l'annonce en question aura sans doute sombré dans un oubli bien mérité dont j'ai voulu la tirer pour quelques instants de réflexion.

québécois le plus... accentué). Sous-entendu : « Nous qui sommes inventifs, naturels, sauvages, américains quoi, nous venons vous apporter nos lumières ». « Enfirwhopper, continue notre jovial Québécois : se laisser séduire. Laissez-vous séduire par le Whopper de Burger King ! » Et les dignes académiciens, qui ignoraient le mot aussi bien que la chose, découvrent, grâce à un petit gars de chez nous, véritable génie du verbe, les joies du « Whopper » et mordent à belles dents dans cette langue savoureuse, juteuse, etc. En remonter aux Français à la fois sur le chapitre de la langue et sur celui de la gastronomie, quel triomphe ! C'est l'extase et notre égo national est devenu aussi gros que le « Whopper ». Mais un doute s'insinue dans notre esprit (sans doute insuffisamment nourri de « Whopper » !). D'après une hypothèse, fort plausible, « enfirwouâper » viendrait de l'anglais « in fur wrapped » et aurait une connotation beaucoup plus négative que « se laisser séduire » ; plutôt se faire embobiner, tromper. L'Académie française, qui compte parmi ses membres des personnalités comme Claude Lévi-Strauss et Jacques-Yves Cousteau, peut dormir sur ses deux oreilles. Entre l'académicien qui ignore les joies du « Whopper » et le téléspectateur qui doit supporter cette annonce indigeste, le plus « enfirwouâpé » des deux n'est pas celui qu'on pense.

POSSIBLES
La mère ou
l'enfant ?

Suzanne Martin

ISSIBLES
mière ou
stant ?

Collaboration spéciale à ce numéro :

Geneviève Amyot, écrivaine ;

Louky Bersianik, écrivaine ;

Renée Johanne Campeau, directrice de
Oxy-Jeunes, Montréal

Carole David, écrivaine ;

Suzanne Doucet Dansereau, éducatrice en petite
enfance ;

Madeleine Gagnon, écrivaine ;

Jean-H. Guay, politologue ;

Josée Lambert, photographe ;

Christie Mc Donald, professeure de littérature

Zaïda Radja, sociologue ;

Christiane Robitaille, infirmière ;

Andrée Ruffo, juge, Tribunal de la jeunesse

DISPONIBLES

Volume 1 (1976-77)

numéro 1 :

Tricofil

Sciences sociales et pouvoir

Poèmes de Roland Giguère et Gérard Godin 110 p. 3,00 \$

numéro 2 :

Santé

Question nationale

Poèmes de Gilles Hénault, Luc Racine, Robert Laplante 154 p. 3,00 \$

numéros 3/4 :

Les Amérindiens : politique et dépossession

De l'artisanat comme instrument de conquête 249 p. 5,00 \$

Volume 2 (1977-78)

numéro 1 :

Fer et titane : un mythe et des poussières

Nouvelles perspectives du roman québécois

Nouvelle de Jacques Brossard 142 p. 3,00 \$

numéros 2/3 :

Bas du fleuve — Gaspésie

Poème de Françoise Bujold 240 p. 6,00 \$

numéro 4 :

Mouvements sociaux

Coopératisme et autogestion

Texte d'Alexis Lefrançois 151 p. 4,00 \$

Volume 3 (1978-79)

numéro 1 :

La ville en question

À qui appartient Montréal

Poèmes de Pierre Nepveu 179 p. 4,95 \$

numéro 2 :

L'éclatement idéologique

La poésie, les poètes et les possibles

Paul Chamberland : La dégradation de la vie 159 p. 3,95 \$

numéros 3/4 :

Éducation

Sur les chemins de l'autogestion : Le J.A.L.

Poèmes de François Charron et Robert Laplante 292 p. 5,95 \$

Volume 4 (1979-80)

numéro 1 :

Des femmes et des luttes

207 p. 4,00 \$

numéro 2 :

Projets du pays qui vient

158 p. 4,95 \$

numéros 3/4 :

Faire l'autogestion : Réalités et défis

Poèmes de Gaston Miron 284 p. 5,95 \$

Volume 5 (1980-81)

numéro 1 :

Qui a peur du peuple acadien ?

182 p. 4,95 \$

numéro 2 :

Élection 81 : questions au P.Q.

Gilles Hénault : d'Odanak à l'Avenir

Victor-Lévy Beaulieu : l'Irlande trop tôt

157 p. 4,95 \$

numéros 3/4 :

Les nouvelles stratégies culturelles

Manifeste pour les femmes

328 p. 6,95 \$

Volume 6 (1981-82)

numéro 1 :

Cinq ans déjà...

L'autogestion quotidienne

Poèmes inédits de Marie Uguay

177 p. 4,95 \$

numéro 2 :

Abitibi : La voie du Nord

Café Campus

Pierre Perrault : Éloge de l'échec

195 p. 4,95 \$

numéros 3/4 :

La crise... dit-on

Un écomusée en Haute-Beauce

Jacques Brault : leçons de solitude

274 p. 5,95 \$

Volume 7 (1982-83)

numéro 1 :

Territoires de l'art

Régionalisme/internationalisme

Roussil en question(s)

206 p. 4,95 \$

numéro 2 :

Québec, Québec : à l'ombre du G

Jean-Pierre Guay, Marc Chabot : un beau mal

161 p. 4,95 \$

numéro 3 :

Et pourquoi pas l'amour

170 p. 5,00 \$

Volume 8 (1983-84)

numéro 1 :

Repenser l'indépendance

Vadeboncoeur et le féminisme

197 p. 5,00 \$

Numéro 2 :

Des acteurs sans scène

Les jeunes

L'éducation

200 p. 5,00 \$

Numéro 3 :

1984 — Créer au Québec

En quête de la modernité

184 p. 5,00 \$

Numéro 4 :

L'Amérique

inavouable

189 p. 5,00 \$

Volume 9 (1984-85)

Numéro 1

Le syndicalisme
à l'épreuve du quotidien

208 p. 5,00 \$

Numéro 2

... et les femmes

187 p. 5,00 \$

Numéro 3

Québec vert... ou bleu ?

204 p. 5,00 \$

Numéro 4

Mousser la culture

174 p. 5,00 \$

Volume 10 (1985-1986)

Numéro 1

Le mal du siècle

187 p. 5,00 \$

Numéro 2

Du côté des
intellectuels

199 p. 5,00 \$

Numéros 3/4

Autogestion
Autonomie
Démocratie

344 p. 8,00 \$

Volume 11 (1986-1987)

Numéro 1

La paix à faire

185 p. 6,00 \$

Numéro 2

Un emploi
pour tous ?

242 p. 6,00 \$

Numéro 3

Langue et culture

247 p. 6,00 \$

Numéro 4

Quelle université ?

201 p. 6,00 \$

Volume 12 (1988)

Numéro 1
Le quotidien
Modes d'emploi 174 p. 6,00 \$

Numéro 2
Saguenay/Lac-Saint-Jean
Les irréductibles 210 p. 6,00 \$

Numéro 3
Le Québec
des différences :
culture d'ici 164 p. 6,00 \$

Numéro 4
Artiste
ou manager ? 169 p. 6,00 \$

Volume 13 (1989)

Numéro 1/2
Il y a un futur 305 p. 8,00 \$

Numéro 3
[Droit de] regards sur les médias 149 p. 8,00 \$

NOM

Adresse

Ville

Veuillez me faire parvenir le(s) numéro(s) suivant(s) :

.....

Ci-joint un chèque mandat-poste

au montant de \$

Malgré l'augmentation de nos tarifs un abonnement est toujours avantageux. Vous épargnez 6,00 \$ sur le coût de quatre numéros en kiosque, vous contribuez à l'essor de la revue et vous recevez un numéro en prime.

Je souscris un abonnement à **POSSIBLES**

Envoyez-moi le numéro suivant, en prime :

- ☐ Vol. 8, n° 4 — L'Amérique inavouable
- ☐ Vol. 10, n° 1 — Le mal du siècle
- ☐ Vol. 10, n° 2 — Du côté des intellectuels

Nom

Adresse

Ville Code postal

Province Téléphone

Occupation

ci-joint :

chèque ... mandat-poste ... au montant de ...

- ☐ Abonnement d'un an (quatre numéros) : 18,00 \$
- ☐ Abonnement de deux ans (huit numéros) : 36,00 \$
- ☐ Abonnement institutionnel : 30,00 \$
- ☐ Abonnement de soutien : 30,00 \$
- ☐ Abonnement étranger : 36,00 \$

**Revue Possibles, B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal, Québec, H3S 2S4**

Vol. 13 n° 4

Prochain numéro :

Culture et politique (novembre 1989)

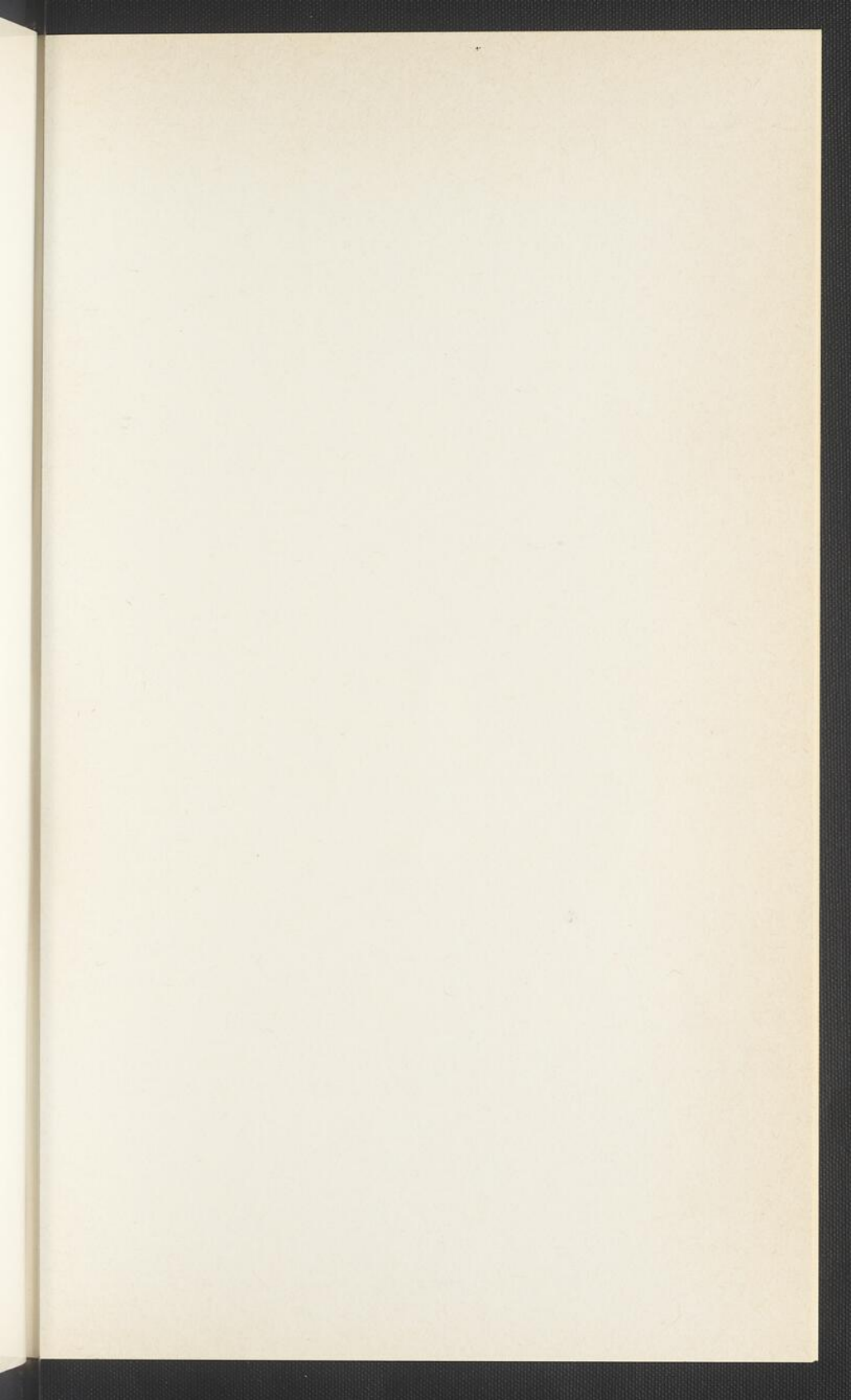


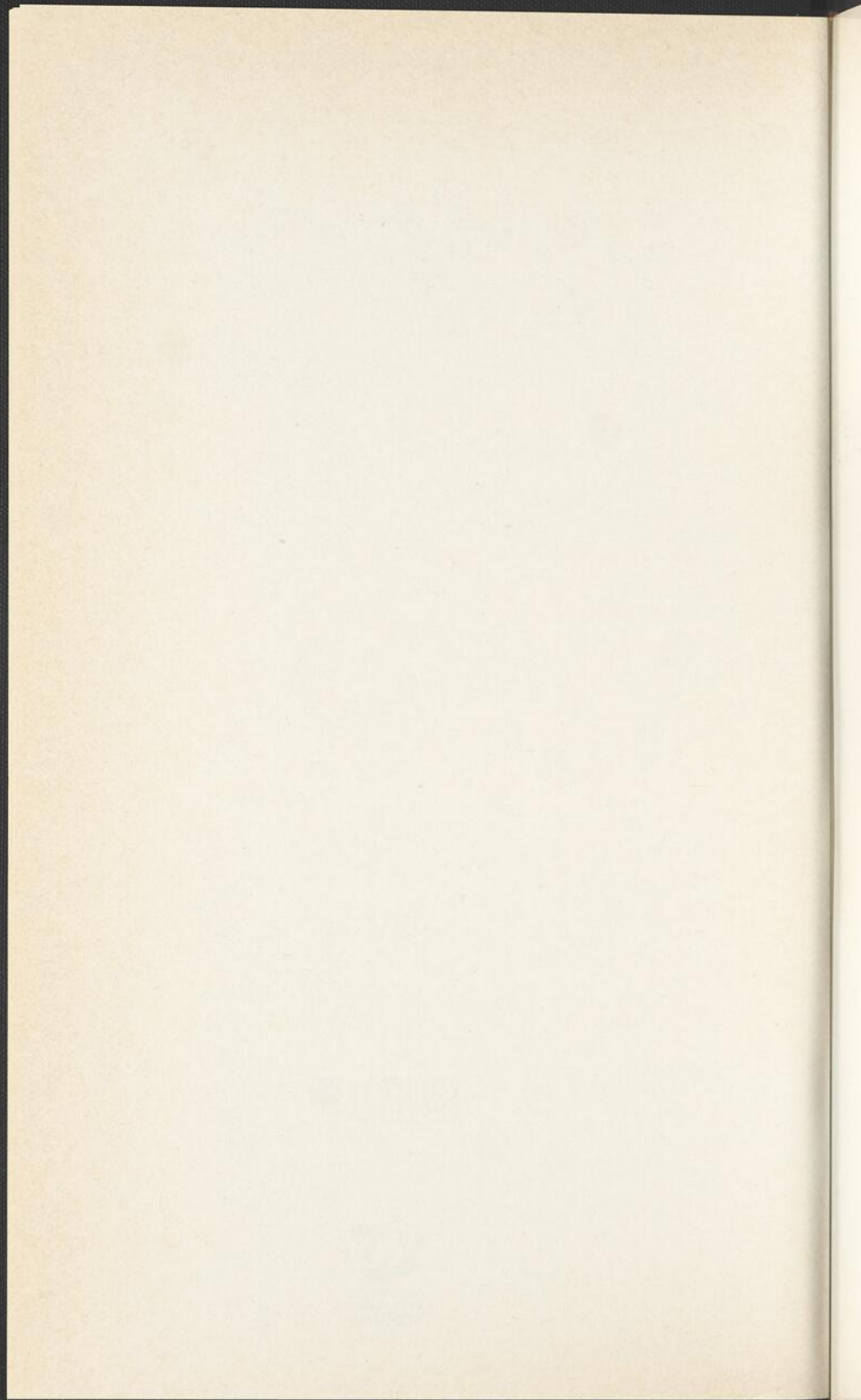
(Beauceville (Québec), G0M 1A0)

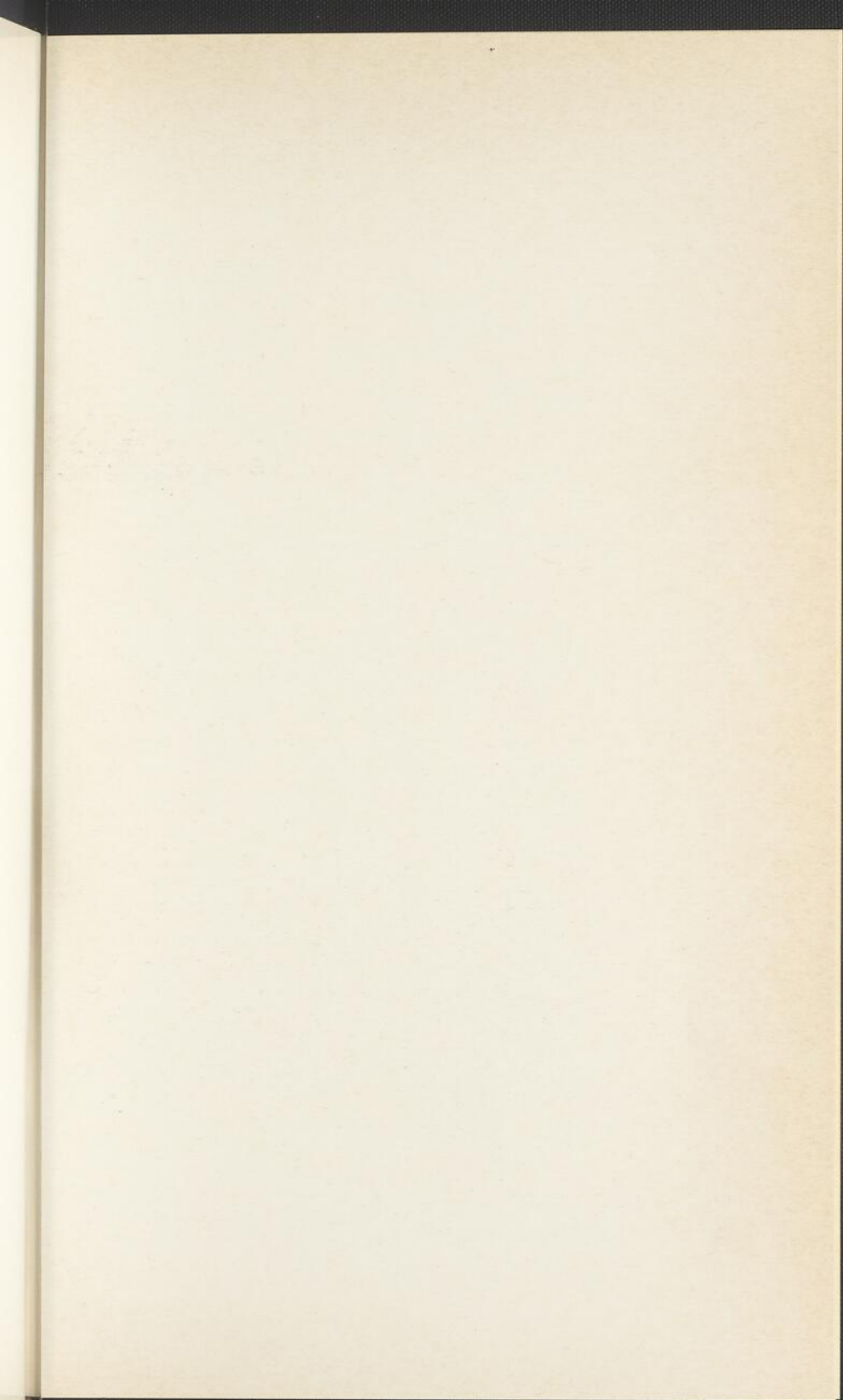
16316

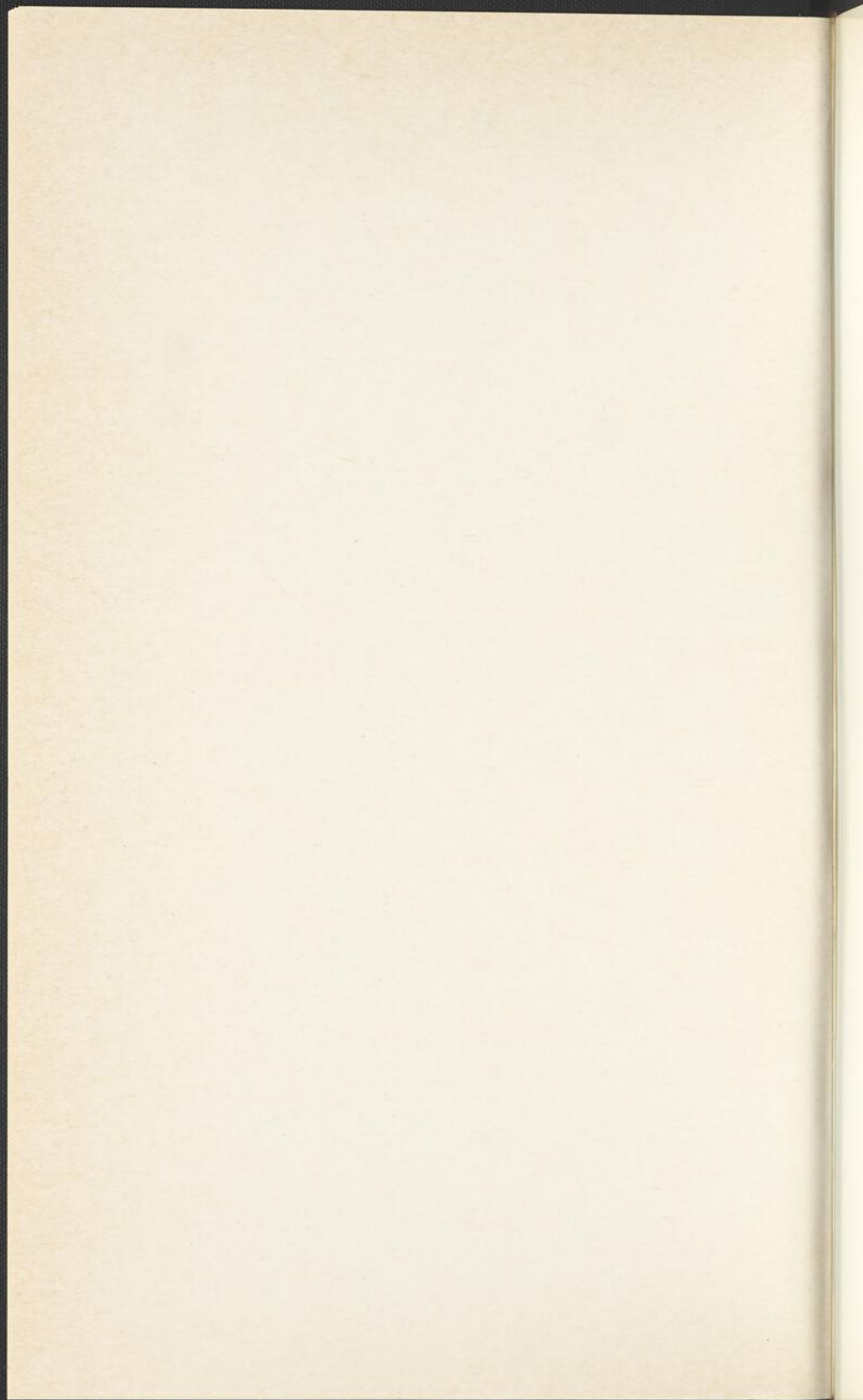


COMPOSITION
SOLIDAIRE
TYPOGRAPHES











LA MÈRE OU L'ENFANT ?

En posant la question « la mère ou l'enfant ? », *Possibles* reprend de façon ironique le faux débat qui, aujourd'hui comme hier ou avant-hier, sous-tend le discours social et politique. Faux débat car non seulement un pareil choix ne se peut faire, mais parce que dans le contexte actuel, ni l'un ni l'autre de ces statuts ne sont vraiment pris en compte par l'ensemble de la société. Que signifie exactement être mère ? Donner la vie ? N'y aurait-il pas lieu, tout en ne reniant en rien le vertige des extrêmes et l'expérience bouleversante de l'enfantement, de revoir les codes qui en conditionnent les représentations symboliques ?

ESSAIS ET ANALYSES

L'amour des enfants

MONIQUE LA RUE

Des mots et des maux d'enfants: le langage des enfants

ANDRÉE RUFFO

Le débat sur la natalité

ANDRÉ THIBAUT

L'enfant dans la vie quotidienne

RAYMONDE SAVARD

Le désir d'enfant

MADELEINE GAGNON

Sujets post-structuralistes ou périls de la parenté: le « cas de Baby M »

CHRISTIE McDONALD

L'inquiétude gronde au fond de nos ventres

ZAÏDA RADJA

Protestation gynile

LOUKY BERSIANIK

L'enfant et les services de garde

SUZANNE
DOUCET DANSEREAU

Une situation idéologique complexe: le problème de l'avortement

JEAN - H. GUAY

TÉMOIGNAGES

Vivre sans pression... en constante contradiction

RENÉE JOHANNE CAMPEAU

Chronique d'une fin d'année

D. KIMM

POÈMES ET FICTIONS

Hôtel Dieu

CAROLE DAVID

Complément direct

GENEVIÈVE AMYOT

PHOTOS

De l'intérieur vers l'extérieur

JOSÉE LAMBERT

CHRONIQUE

SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION:

Le réseau de la conscientisation au Québec

YVAN COMEAU